

VICTIMES SILENCIEUSES
Samir Mejri

AVANT-PROPOS

Ce livre est un témoignage, un drame de conscience et non une dénonciation.

Il n'a pas été fait contre une cible particulière. Il n'est qu'un passage dans le temps, d'un univers sordide. Il est un exemple afin de continuer à méditer sur la façon dont se fait l'expérimentation animale. C'est un vieux débat... Une habitude ancrée dans un système archaïque et peu scrupuleux de la loi, de la vie, de l'environnement.

A travers ce livre, c'est l'histoire d'un homme - Samir MEJRI - qui, à un moment de son existence, avait le choix entre le "chrome" et la "vie réaliste". Un homme qui se sentait floué dans le plus profond de sa chair. Au-delà du numéro de Sécurité Sociale, du confort matériel, de la considération de ses proches, il n'arrivait pas à coller avec la "vérité du sujet". Quitter ce monde de tortures, d'expériences, devenait une obsession. Malgré toute la sécurité de l'embauche que cet emploi lui donnait, il ne pouvait cautionner cet univers de honte. Il voulait bien croire qu'il était heureux, mais la pilule ne passait pas.

Pourtant des "galères", il en avait vécu. Il sortait avec sa femme d'un trou noir. Mais rien ne pouvait justifier sa fiche de paye et son confort illusoire. Sa prise de conscience l'a remis dans le trou noir... le couple est reparti "aux galères", mais libre... Deux ans dans un laboratoire c'est une expérience longue et douloureuse. Ses proches ne comprenaient pas pourquoi il avait fui la "sécurité de l'emploi". A force d'être harcelé, Samir MEJRI a décidé avec l'aide d'un copain d'écrire son témoignage. C'est pour cela que "Victimes Silencieuses" existe. Il dénonce le vaste trafic de chiens et chats vendus secrètement et illégalement. Mais, il faut savoir aussi qu'il existe une vente par correspondance et sur catalogue - tout à fait légale - des animaux destinés à la vivisection.

Des chercheurs de tous poils et de tous domaines s'intéressent aux résultats de l'expérimentation animale. Derrière cet intérêt se cache le plus sordide massacre des innocents. Si nous avons falsifié les noms des personnes et des lieux, c'est par pudeur. C'est aussi pour ne pas donner prise à une querelle de personnes. C'est enfin, dire que ce témoignage aurait pu avoir lieu dans n'importe quel laboratoire de vivisection. Ces laboratoires ont "pignon sur rue".

L'homme s'est protégé contre les abus de l'expérimentation en décembre 1988. A quand la protection contre les abus de l'expérimentation sur animaux ? Les positions antagonistes s'accroissent. L'Académie des sciences, partant du principe que la condition de l'espèce humaine est une priorité absolue, indique : "compte tenu de la complexité du vivant, l'expérimentation animale ne peut être abolie. La même Académie souhaite que les conditions d'élevage, de transport et de stabulation des animaux destinés à l'expérimentation obéissent aux règles strictes de l'éthique et que soient offertes aux laboratoires des possibilités d'approvisionnement dûment organisées et réglementées". On peut voir l'écart entre ce qui se pratique tous les jours et ce que l'autorité réclame.

L'éthique ?... "Il n'y a pas d'éthique humaine qui soit séparée de l'éthique animale", disait le professeur Schwarzenberg... A la veille du 21^e siècle, nous disons que l'éthique humaine, animale, végétale sera une nécessité pour la survie de la planète. On a vu naître des comités d'éthique dans le domaine médical... A quand les comités d'éthique dans le domaine animal ?... Végétal ?... Là est notre combat... faire évoluer les méthodes dépassées de l'expérimentation animale et... végétale, c'est contribuer simplement à l'évolution de l'homme.

C'est pour ces raisons que nous publions ce témoignage.

L'éditeur

PREFACE

Ecrire la préface de ce livre qui est un document-vérité sur le terrifiant quotidien des laboratoires d'expérimentations, est une des choses les plus délicates, les plus difficiles que j'aie jamais eue à faire.

Mon cœur réproche, rejette, se révolte !

Mon sang se glace au seul mot de "VIVISECTION".

Cette recherche "fondamentale" pour une hypothétique survie de l'humanité, justifie-t-elle cette meurtrissure, cette incommensurable douleur, cet implacable sacrifice d'animaux ?

Une condamnation extrémiste souvent négative, peut ruiner la cause même pour laquelle je me bats.

Pourtant, 300 millions d'animaux sont sacrifiés chaque année dans le monde sur l'autel de la science.

La recherche biomédicale utilise 30% de ces animaux. Les autres sont destinés et servent aux secteurs cosmétologiques, pharmaceutiques, aux produits agricoles, ménagers, chimiques et industriels ! La LOI FRANÇAISE L'EXIGE !

Il existe donc une expérimentation marginale, dite de "PLAISIR", non essentielle au bien-être de l'humanité, qui devrait être abolie. De même que les expériences didactiques chez les élèves qui, remplacées par des documents audiovisuels, éviteraient ainsi la souffrance et la mort absolument inutile de bien des animaux.

Est-il indispensable à la survie de l'homme que chaque produit cosmétique avant d'être commercialisé soit douloureusement expérimenté sur l'animal vivant, immobilisé dans des appareils de contention ?

Ces souffrances et ces morts inutiles ! Tribut inadmissible payé à notre beauté.

POURTANT LA LOI FRANÇAISE L'EXIGE !

Si l'évolution de la science ne peut à notre époque de technologie pourtant remarquable dans d'autres domaines, se passer d'expérimentation animale, nous pouvons et devons exiger la mise en fonction de lois extrêmement rigoureuses et sévères : imposant une réglementation d'autorisations restreintes et contrôlées pour des cas pouvant paraître "a priori" légitimement indispensables à la santé et au bien-être de l'homme. Mais la frontière est fragile.

Il apparaît en effet paradoxal et nuisible à la crédibilité de la science de provoquer la souffrance des uns pour soulager celle des autres.

Toute expérimentation dite de "PLAISIR" liée à la cosmétologie, l'agriculture, l'industrie chimique, etc. devrait être immédiatement et irrémédiablement proscrite.

Les animaux de laboratoire ont souvent des origines douteuses et les chercheurs en acceptant de travailler sur ceux dont la provenance est suspecte, encouragent de ce fait, l'odieux trafic de chiens et de chats volés ou même ramassés sur la voie publique.

Que penser d'une loi qui autorise également le trafic des primates dont la raréfaction met en danger certaines espèces.

Avant d'être agréé par le Ministère de la Santé, tout nouveau médicament est expérimenté sur l'animal. La loi exige une étude de la toxicité et des propriétés pharmacodynamiques du produit en imposant des essais de plusieurs mois sur des rats, chats, chiens et singes.

Ces médicaments dont la toxicité à haute dose tue les animaux, sont nos remèdes...

L'abus des produits chimiques que nous ingurgitons par kilos chaque année sans y prendre garde finit aussi par détériorer notre organisme, nos défenses immunitaires naturelles et nous rend vulnérables et intoxiqués.

Si la Sécurité Sociale paye les frais, notre santé paye la note.

Tout le monde sait que l'efficacité d'un médicament ne dure qu'un temps. L'accoutumance de notre corps à un produit engendre une résistance qui nous oblige sans cesse à en utiliser de nouveaux. C'est un puits sans fond, une machine infernale qui en nous tuant à petit feu, a tué et continue de tuer combien d'animaux chaque jour ?

Certaines expérimentations sur la recherche "FONDAMENTALE" sont absolument indignes et inacceptables, car elles ne visent pas l'intérêt futur et pratique de l'homme, mais sont basées sur une cruauté tendancieusement

curieuse du chercheur et il est important de peser leur inutilité face aux impératifs légitimes, éthiques et moraux dont se targue l'être humain.

Par exemple, le Professeur White du centre neurologique de Cleveland aux U.S.A. travaille actuellement sur la transplantation de têtes sur des singes.

L'hebdomadaire PARIS-MATCH du 19 septembre 1991 n'hésite pas à le comparer à FRANKEINSTEIN.

Est-il moralement acceptable d'encourager de telles expériences ?

Combien de singes décapités, de têtes "raccordées", de corps mutilés ?

Un puzzle d'épouvante qui ne peut mener qu'à l'utilisation d'une reconstitution machiavélique de l'être humain.

Le professeur Delgado à Madrid (Dossiers de l'écran, avril 1982), travaille sur les réactions stimulées par les électrodes implantées dans le cerveau des singes. A l'aide d'une télécommande, il envoie des décharges électriques atteignant 110 volts dans les différentes cellules du cerveau de l'animal, le chercheur provoque ainsi les gestes, les regards, les mouvements ou l'inertie.

Ces expérimentations-fiction de cauchemar ne peuvent aboutir qu'à la domination totale et abusive d'un être sur un autre et devront être irrémédiablement condamnées par une éthique morale, sociale et humaine.

C'est au nom de tous ces abus, de ces inutiles douleurs folles, de toutes ces souffrances hallucinantes que j'ai le devoir de vous informer, car garder le silence c'est devenir complice.

Il existe des méthodes de substitution à l'expérimentation sur l'animal vivant, entre autres les cultures sur cellules et tissus.

Mais ces travaux, qui actuellement sont complémentaires à l'expérimentation et réduisent énormément d'interventions sur l'animal vivant, ne sont pas encore suffisamment performants pour remplacer l'expérimentation en elle-même, faute de moyens financiers.

Nous sommes tous responsables, car en payant nos impôts nous déléguons nos pouvoirs et rétribuons les chercheurs sans préciser dans quelle direction nous désirons investir l'avenir.

Notre monde civilisé, riche de science et d'industries avec ses certitudes et son droit du "PLUS FORT" devrait peut-être apprendre à considérer ceux que Dieu a mis sur terre, les hommes, mais aussi les laissés pour compte, les sans voix : les animaux.

**TOUS CES ANIMAUX QUI DONNENT LEUR VIE POUR NOUS AIDER
A CONSERVER LA NOTRE LE PLUS LONGTEMPS POSSIBLE.**

Brigitte BARDOT

RECIT

Il ne fait pas franchement chaud ce 28 mars 1987. Paris affiche le temps des jours de déprime pour nous accueillir, ciel bas et sombre, pluie intermittente. La fatigue du voyage aidant, un frisson me parcourt le dos lorsque je descends du wagon-couche surchauffé. Christine en a la chair de poule et j'essaie tant bien que mal de la réchauffer à grand renfort de frictions énergiques sur les épaules.

Heureusement la voiture de fonction et le chauffeur sont là, comme prévu. C'est un petit bonhomme grassouillet au regard bleu perçant, qui fait dire à Christine qu'il doit être vicieux ! C'est vrai que le gros grain de beauté sur sa joue lui donne un petit quelque chose de "bizarre" mais de là à fantasmer ! Il est de plus très sympathique ce chauffeur. Je lui présente ma femme qu'il n'a encore jamais vue.

- Ça va, Samir ? Un mois déjà ! Et il y a toujours mauvais temps pour t'accueillir.

Nous montons dans la CX bleu-gris métallisée. Malgré le froid et la pluie, Christine est ravie, elle voit se matérialiser à chaque instant ses espoirs d'une "vie différente" ; finis les jours de galère, la misère, toutes les frustrations nées d'une société d'opulence. Elle est vraiment heureuse.

Si nous avons pu imaginer ce qui nous attendait dans les prochains mois, nul doute que nous aurions tourné les talons, et que nous serions partis aussi loin que nos 400 francs en poches nous l'auraient permis ! Mais le destin en avait décidé autrement et c'est sur la route de l'apprentissage de la vivisection que nous nous dirigeons en toute innocence.

Je vous dois quelques précisions sur la situation pour le moins surprenante que je viens de vous décrire : qu'est-ce qu'un petit chômeur comme moi fait dans la voiture du directeur général d'un grand laboratoire pharmaceutique ?

J'avoue que cela ressemblait par moment à un conte des temps modernes, mais avec le recul, je prends conscience que tout n'était qu'une vaste mascarade dont la mise en scène m'avait été occultée par ma naïveté naturelle. Il ne fait pas bon être naïf dans cette société où tout est calculé, mesuré, soupesé, évalué. Il en est parfois de même pour ce qui s'apparente de prime abord à une aide désintéressée. Elle n'est en fait qu'un investissement dont on attend bien percevoir un jour ou l'autre les dividendes. Donner pour recevoir, bien curieuse générosité que celle de l'esprit. Donner et aider sans arrière-pensée, par pure générosité, ne fut pas la qualité que je rencontrerai habituellement.

La naïveté ajoutée à une situation très précaire laisse le champ libre à ceux qui vous donneront l'impression de vous aider en vous distribuant quelques miettes du gâteau, mais qui pourront d'autant plus exiger de vous... dette matérielle et morale oblige.

Parce que j'étais naïf et parce que l'on croyait pouvoir annihiler en moi tout esprit de révolte en créant une dépendance vis-à-vis de l'argent dont j'avais si cruellement manqué, "ils" ont pensé pouvoir m'initier aux techniques de l'expérimentation animale. Leur excès de confiance les amena à me dévoiler toute l'horreur qui sévit derrière les grilles des laboratoires.

Naïf et inconscient de tout ce qu'est la vivisection, c'est vrai je l'étais. Accepter sans sourciller un travail bien payé par rapport à notre situation lamentable était légitime. Mais jamais, non jamais, ils n'ont réussi à endormir longtemps mon esprit critique avec leur renommée ou leur argent.

Mon caractère est ainsi fait et depuis tout petit je n'ai cessé de développer une farouche indépendance. Cela s'exprimait par un goût de la solitude. C'est seul que je savourais le parfum des balades sur les collines autour de Toulon. Ma mère avait cru bien faire en m'inscrivant chez les scouts : "Tu aimes la nature et les promenades" me disait-elle. Me promener oui, mais seul ! Aussi étais-je bien l'unique boy-scout du camp à s'ennuyer, car pour ce qui est des moments de solitude... !

Mon caractère indépendant m'interdisait d'entrer dans aucun système dès lors que l'on essayait de me l'imposer. L'école et l'autorité des professeurs par exemple, sans déclencher un rejet caractérisé, me laissaient indifférent, bonnes notes et réprimandes n'ayant aucune prise sur moi.

Cela m'amenait souvent à faire office de porte-parole auprès des professeurs lorsqu'il fallait exprimer à haute voix ce que toute la classe pensait tout bas. Toute ma scolarité n'eut donc comme seul centre d'intérêt que les farces que je pouvais faire. C'est sans "belles et grandes" ambitions que j'arrête mon parcours en 3ème, j'ai alors 17 ans.

Pourquoi m'en faire, après tout, la vie est belle, les filles aussi et le cadre l'est tout autant : ces collines baignées de soleil, les senteurs de la garrigue, la mer... Ma chambre est là lorsque je rentre de mes balades, les copains sont toujours là eux aussi, et ma mère me nourrit de ses petits plats et de son affection.

Les années passent en toute décontraction et nonchalance. J'arrive à dénicher quelques "petits boulots", autant par désir d'avoir un peu d'argent de poche que pour céder aux injonctions de ma mère qui aimerait me voir entrer dans la vie active. Je suis successivement : chauffeur, pompiste, livreur, aide-menuisier, distributeur de journaux, commis-boucher...

Avec les copains, je fais mon apprentissage de la conduite moto étroitement secondée par l'appréciation de la dureté du goudron ! Mes "scratches" en moto me font connaître le monde hospitalier ; la gentillesse et le dévouement des infirmières me forcent à admirer ce monde de la médecine qui soulage et soigne, réunissant tant de compétences au service de l'homme. Ma conception de la médecine a quelque peu changé depuis... mais nous n'en sommes pas encore là.

Mis à part ces quelques égratignures sans conséquence, la seule épreuve qu'il m'ait été réellement difficile de supporter durant cette période fut la rupture d'une longue complicité avec mon meilleur ami d'enfance. Au cours d'une de mes habituelles promenades en solitaire sur les collines, je surprends mon ami en train de tirer des moineaux à la carabine et de poser des pièges. Cela m'afflige dans un premier temps, mais la colère prend vite le

dessus. La colère de voir infliger des souffrances à ces petits êtres inoffensifs. Non, je n'admets pas que l'on puisse justifier de telles actions par plaisir, j'appelle cela du sadisme. Mon amour des animaux est inscrit dans mes gènes. Toute mon enfance est remplie de souvenirs où les animaux ont une place de choix. Ce sont les heures ininterrompues passées à jouer avec le gros chien de ma gardienne lorsque j'avais 5-6 ans, et puis récemment tous ces moments de complicité avec mon chien lors de nos balades sur les collines. Pour toutes ces raisons, nous en viendrons aux mains. C'est dur de perdre un ami. Mais je ne puis faire de concession sur la lâcheté et la cruauté. Vous imaginez ma réaction lorsque je serai amené à assister à la torture de pauvres chiens volés, étripés sans anesthésie.

Toujours est-il que mes 24 ans approchent et que vu de l'extérieur, je ressemble beaucoup à un Peter Pan. Pourquoi changer ? Tout est pareil à mon enfance, ma mère, la maison, les copains.

C'est alors que cette jeune fille à l'allure fine et délicate qui passe devant chez moi tous les jours finit par m'accorder un moment pour prendre un verre à la terrasse du café. Je tombe éperdument amoureux de Christine, de sa silhouette, de son visage, de son sourire. Tout exprime la délicatesse chez elle. Nos cœurs battent vite à l'unisson. Je viens de découvrir celle qui sera ma femme.

Il n'empêche que commencent pour Christine et moi les jours difficiles. Il s'avère vite nécessaire que je sorte de mon indolence, pour préserver notre indépendance, ce qui implique d'avoir un logement et donc de payer un loyer. Nous nous lançons à corps perdu dans la recherche d'un travail. Christine arrive à se faire engager comme caissière, puis serveuse dans une cafétéria, et moi je continue la valse des petits boulots. Cela nous permet de joindre tant bien que mal les deux bouts, même s'il est vrai que les cas d'unique repas par jour ne sont pas si rares ; nous sommes jeunes, et l'amour d'une femme nourrit son homme !

Au début de l'année 1986, c'est "la traversée du désert" ! Plus de travail, plus de droit au chômage, il est difficile de bien manger. Nos démarches pleines de bonne volonté et d'enthousiasme viennent s'échouer contre l'arrogance de certains employeurs. Nous vivons les déboires considérés comme banals des demandeurs d'emploi. Il y a toujours une raison qui vient poliment et non sans hypocrisie justifier le rejet de votre candidature : "on a trouvé mieux", "la place est déjà prise"...

Pour conjurer le sort et tout simplement parce que l'on s'aime, nous décidons de nous marier en mai 1986. Bien vite la routine de la galère reprend ses droits sur nos vies. En juin nous n'avons toujours pas de travail, et nous mettons un point d'honneur à ne pas perdre la face devant les amis, nous sommes finalement fiers de pouvoir surmonter au jour le jour nos besoins quotidiens même si l'on ne mange qu'une fois par jour.

Tout va basculer le jour de Noël de cette année noire. Le repas de Noël se doit d'être pris en famille. Ma mère qui souffre de nous voir si jeunes écrasés dans l'étau du chômage et de sa cohorte de privations, insiste.

Elle insiste, mais d'une manière qui n'est pas habituelle. Il est vrai qu'un bon repas ne pourra que nous faire du bien, au sein de la chaleur familiale, au lieu de rester prostrés dans notre studio un soir aussi exceptionnel que

celui du réveillon, synonyme de fête. Je souscris à tous ces arguments, mais cette manière de nous obliger à venir, plutôt que de nous inviter me laisse perplexe pendant quelques secondes. Si une mère connaît bien son fils, je pense pouvoir dire que je connais bien ma mère et il y a sûrement quelque chose de caché derrière cette intonation de voix. Qu'importe après tout, même si les repas en famille ne me réjouissent pas particulièrement, toujours ce caractère indépendant, j'avoue que la perspective de pouvoir faire un bon festin me séduit !

La soirée se passera chez le parrain de ma mère. Outre le parrain et la marraine de ma mère, sont présents également leur fille et son mari. Ce personnage va jouer un grand rôle dans la suite de cette histoire et pour des raisons que vous comprendrez, je le nommerai d'un prénom fictif, mais qui vous permettra de suivre plus facilement le cours de ce récit, appelons-le Paul. Paul est docteur en médecine et directeur général d'un institut de recherche en pharmacologie, sa femme est docteur en pharmacologie. Il y a également le fils de la marraine de ma mère, qui est pilote de ligne, accompagné de sa femme cadre dans une usine nucléaire. Ma mère est là, bien sûr, ainsi que Christine et moi. J'ai mentionné les occupations professionnelles de chacun, afin que vous mesuriez le fossé, que dis-je, le gouffre, qui nous séparait de ces gens. Nous, pauvres chômeurs en fin de droits, la honte et la faim au ventre, nous étions propulsés, le temps de cette soirée, dans un environnement mondain d'où rayonnait respectabilité, responsabilités, notoriété et d'où transpirait l'assurance que donne l'aisance financière. Je ne vous cache pas que je me sens mal à l'aise dans ce milieu. Christine l'est encore moins que moi, je la sens rétractée, derrière un timide sourire qui tente de faire diversion. Il est vrai que nous sommes vraiment propulsés sur la lune, tout est si différent de notre misérable vie quotidienne, depuis les grosses voitures devant la villa en passant par les manteaux de fourrure (un seul nous permettrait de vivre pendant un an !), les bijoux, les luxueuses toilettes de ces dames... comment ne pas se sentir un tantinet marginal, auprès de ces personnes lorsque vous êtes en "jean", alors que la montre "Cartier" de mon voisin de table paierait tous mes loyers en retard et bien davantage !

C'est l'esprit tendu que je vois arriver les entrées, caviar, terrine de saumon... L'instinct de survie reprend ses droits, et la réplétion de mon estomac va de pair avec un relâchement de ma gêne. Je participe à la conversation, les mets succulents se suivent dans un festival de saveurs raffinées.

- Et toi, Samir, où en es-tu ? Toujours pas de travail ?

Ma situation m'est violemment rappelée, alors que je nageais dans ce monde d'opulence.

- Non, répondis-je, fermement décidé à ne pas aller plus avant sur ce sujet.

- Non.

Ma mère intervient, et détaille en long, en large et en travers tous nos problèmes financiers. C'est ce qui s'appelle - saisir l'occasion ! Je commence à comprendre son insistance, que j'avais trouvée curieuse, à nous faire venir ici, ce soir. Comment lui en vouloir, elle ne fait que ce que son devoir de mère

lui dicte. Je trouve douloureux de me voir rabaissé à entendre exposer nos problèmes à Christine et moi, à cette assistance de nantis, alors qu'autour de ces assiettes remplies de délices, je commençais à m'incorporer au groupe.

La discussion, à mon grand soulagement, finit par s'orienter vers d'autres sujets, j'échange un regard de soulagement avec Christine.

Vers 23h30 nous nous préparons à aller assister à la messe de minuit. Je n'y tiens pas vraiment, mais je n'ai pas envie de me faire de nouveau remarquer, aussi prenons-nous place dans la voiture de Paul. Lorsque vous ne connaissez que les 2cv, monter dans une grosse Mercedes n'est pas sans provoquer la même sensation que celle qu'éprouve un enfant devant un jouet merveilleux. Tout respire le luxe, il y a même le téléphone, ce qui à l'époque n'était pas aussi courant que maintenant. Je suis impressionné devant l'étalage de tant de richesses et de facilités d'existence.

Paul et sa femme se révèlent être des croyants pratiquants. A posteriori, ce pieux attachement à la religion me ferait presque rire, tant le contraste entre les milliers d'êtres sans défense qu'ils ont soumis à d'interminables souffrances et les préceptes de St François d'Assise invitant à respecter et à aimer tous les êtres vivants de la Création, frise la parodie. Je dis bien "presque rire" car il est des sujets avec lesquels j'ai du mal à plaisanter, la vivisection en est un. Mais je vous laisserai plus loin juger par vous-même de leur incohérence. Ce soir-là, je ne savais pas.

Nous sommes serrés dans cette petite église où beaucoup de gens sont venus assister à la traditionnelle messe de minuit. Je suis tout contre Paul. Avant de prier, il me glisse dans l'oreille : "Samir, fait un vœu, il y a des moments précieux comme ceux-ci où la bienveillance du Christ est plus facile à solliciter." Mon athéisme fait que le ton sur lequel on me parle de la "bienveillance du Christ" me laisse pour le moins indifférent, mais je me dis - après tout, pourquoi pas ? Et sans en référer à une quelconque autorité supérieure, j'imagine ce que serait l'existence de notre couple si nous pouvions au moins trouver du travail. Toutes mes pensées vont vers cet espoir de l'amélioration de nos conditions de vie, avec d'autant plus de force que j'ai été confronté ce soir-là à la douceur de vivre de ceux qui ont de l'argent. Pendant ce temps, Paul prie, tête baissée.

Paul me propose pour le retour de conduire sa Mercedes. Il prend place à côté de moi, Christine et sa femme sont derrière. Je suis à la fois fier d'être au volant d'un si bel engin et ravi que l'on m'ait laissé la responsabilité de le conduire, bref je suis aux anges, Christine aussi. Une fois arrivés, nous nous remettons à table et c'est assez tard que le repas pantagruélique s'achève.

Le lendemain matin, la sonnerie du téléphone nous réveille brusquement. Mais bon sang, quelle heure est-il ? Il me semble apercevoir entre mes paupières entrouvertes le chiffre 9 sur le réveil. Mais qui peut bien appeler à une heure pareille le lendemain du réveillon ? C'est en maugréant que je décroche le téléphone : "Humm !". C'est ma mère !

- Tu as fait un vœu hier soir, j'espère ?
- Maman, t'as vu l'heure !
- C'était en rapport avec le travail ?

Je la sens jubiler à l'autre bout du fil, alors que mon esprit est tout engourdi du déficit en heures de sommeil que j'accuse sans peine.

- Oui, maman, c'était sur le travail.

- Peut-être va-t-il se réaliser. Paul m'a demandé si tu aimais les animaux et si ça t'intéresserait de monter travailler à Paris.

- Tu le sais bien, maman, que j'adore les bêtes, et vu à quel point il est difficile ici de trouver du travail, je suis prêt à partir à New York.

- Bien sûr que je le sais, et c'est ce que je lui ai répondu. Il m'a dit qu'il partait deux semaines en Italie dans son chalet, mais il m'a assuré qu'à son retour il discutera sérieusement de ton embauche.

Je suis bien trop engourdi pour réaliser ce qui vient d'être dit, je retiens sur le moment la jubilation de ma mère, plus tard je comprendrai que le "coup du vœu" n'était qu'une mise en scène, comment ma mère aurait-elle été au courant ? En fait, avant même le repas, Paul lui avait confié qu'il cherchait quelqu'un pour remplacer un animalier dans un laboratoire qui lui causait des soucis par son caractère difficile, l'ambiance au sein de l'équipe s'en ressentait, aussi allait-il le renvoyer.

Lorsque j'ai eu assez de lucidité pour réaliser ce qu'il m'arrivait, je fus plus heureux d'apprendre que j'allais faire un travail en contact avec des animaux que de savoir que j'allais enfin travailler. J'annonce avec fierté la nouvelle à mes amis, ceux qui me connaissent sont unanimes : un "job" avec des animaux, c'était ce qui pouvait m'arriver de mieux.

Christine, elle, s'enivre des rêves les plus fous sur sa future vie parisienne. Elle n'est pas enthousiaste, elle explose de joie et ne parle à longueur de journée que de notre avenir. Finis les temps sombres ; la perspective de s'évader de cette ville où tout espoir de s'en sortir était vain, la faisait irradier de bonheur.

Paul revient d'Italie vers le 15 janvier. Je le rencontre comme promis dès son retour, chez ma mère. Il m'explique la situation :

- Voilà, il y a un animalier qui n'arrive pas à s'intégrer dans l'équipe du labo à Paris, j'ai encore reçu un rapport sur son comportement, de toute façon je vais le renvoyer sous peu. Veux-tu prendre sa place ?

- Bien sûr.

- Tu verras, c'est très simple, il faut s'occuper des animaux, leur donner à boire et à manger, nettoyer les cages des lapins, et leur apporter des soins, mais on t'expliquera tout cela en détail sur le tas. Par contre, il va falloir te soigner un peu plus pour être correct, un peu plus présentable quoi ! Coupe-moi ces cheveux ! Pour ton installation à Paris, ne t'inquiète pas, je m'occuperai de tout, d'accord ?

Il aurait vraiment fallu que je sois débile pour ne pas être d'accord d'accepter un travail où il était question de prendre soin d'animaux alors que c'était mon rêve, avec en plus le grand patron qui vous dit "Je m'occuperai de tout." ! Paul m'inspire confiance, malgré ses responsabilités, il reste simple et affiche un tempérament gai qui simplifie beaucoup les relations. En plus, c'est comme s'il était de la famille. Je crois enfin qu'il y a une Justice quelque part et que j'ai fini d'en baver.

Lorsque je raconte l'entrevue à Christine, c'est l'apothéose pour elle qui temporisait encore sa joie afin de réduire le désenchantement au minimum au cas où les promesses n'auraient pas été tenues. Elle reprend visiblement

confiance en elle, notre vie de couple va enfin pouvoir s'épanouir dans le bien-être.

Un mois plus tard, courant février 87, je suis toutefois sans nouvelle de cette fabuleuse embauche. J'ai quelque scrupule à rappeler Paul à ce sujet. Il m'a promis, devant ma mère, qu'il "s'occuperait de tout", je me vois mal le relancer, un minimum de fierté m'en empêche. Ma mère comprend bien la situation délicate dans laquelle je me trouve, et coupe court à toutes spéculations sur le devenir de ce travail en appelant elle-même Paul. J'ai oublié de mentionner le caractère très étroit des relations que partagent ma mère et Paul. En effet, maman s'est occupée de Paul pendant plusieurs années durant son enfance, vous comprendrez pourquoi il est tout naturel que dans la tête de Paul je fasse partie de sa famille sans qu'aucun lien de parenté évident n'existe réellement ; pour Paul, je suis son "neveu" et c'est ainsi qu'il me présentera plus tard. Vous comprendrez également le caractère sérieux de sa promesse. Il confirme, du reste, au cours de cet appel téléphonique qu'il est en train de s'occuper de mon embauche. Il fait patienter maman, le temps dit-il de fixer une date avec son directeur du personnel. Quelques instants plus tard, il reprend la ligne :

- Voilà, c'est fixé au 28 février. Tu te présenteras au siège social de l'institut, il faut que tu passes un entretien avec mon directeur adjoint, c'est lui qui s'occupe de tout ce qui est administratif.

Il poursuit sur un ton amical, presque confidentiel :

- Ne t'inquiète pas, considère que tu es déjà embauché, mais il faut bien respecter un minimum de formalités, sinon mon DG adjoint va encore être froissé ! Pour ton déménagement, ne te préoccupe de rien, on verra ça ensemble quand tu seras là.

Rien ne semble désormais plus pouvoir empêcher Christine de rêver.

Il faut absolument que je soigne mon "look" comme il m'en avait fait la remarque. Ma mère me traîne dans les magasins pour m'acheter un costume et je ne manque pas d'aller chez le coiffeur, soucieux de répondre aux critères de "correction" que doit certainement impliquer le fait de travailler dans un grand laboratoire de recherche pharmaceutique qui vend des médicaments dans le monde entier. Christine me trouve élégant dans mon costume, et ce n'est pas sans fierté que j'annonce à mes amis mon voyage à Paris pour un entretien.

Je pars la veille en train-couchette, les nuits dans ces couchettes étant ce qu'elles sont, et mon excitation à ce moment étant ce qu'elle était, vous imaginerez facilement que mon état à l'arrivée n'est pas des plus frais !

A Paris, je prends le taxi pour me rendre chez Paul, non sans être impressionné par Paris, que je découvre sous la pluie, ces grands immeubles que je vois pour la première fois, le vrai provincial quoi ! Une chose qu'ils n'auront pas, c'est le soleil toulonnais !

Paul a une superbe villa dans un quartier résidentiel très chic. Il m'accueille avec gentillesse, je prends rapidement une douche chez lui et je me change, arborant avec le plus de décontraction possible mon costume-cravate, car nous devons partir au siège social de l'institut. Dans la voiture, je lui glisse avec malice, car j'espère bien avoir une réponse qui viendra confirmer le caractère soi-disant anodin de mon entretien :

- Avec l'effort de présentation que j'ai fait, j'espère bien être embauché ?

- Ne t'inquiète pas, ton entretien avec l'autre, c'est juste parce que c'est lui qui, d'habitude, s'occupe des embauches. Mais ici c'est moi qui commande.

Voilà une confirmation sans équivoque ! Et me voilà rassuré ! Je trouve cependant que son assurance frise l'arrogance. "Ici c'est moi qui commande !" Peut-être cherche-t-il à m'impressionner, la formule me fait doucement sourire.

On arrive enfin dans ce fameux institut. Gardien, barrières, caméras, superbes bâtiments. Paul arrête sa Mercedes à son parking privé où un panneau indique : DG... Directeur Général. Je l'aide à porter des dossiers, content de me rendre utile. C'était sans compter sur ma maladresse, car je ne trouve rien de mieux que de laisser tomber un paquet de diapositives qui atterrit dans une flaque. Je perds toute contenance et la confusion m'envahit alors que je ne sais comment m'excuser.

- Ce n'est pas grave, me dit Paul en m'aidant à les ramasser. Il faut vraiment qu'il soit gentil, car c'est le genre de bêtise qui m'aurait, à coup sûr, fait perdre la confiance des employeurs que j'avais, jusque-là, l'habitude de fréquenter au cours de mes "petits boulots au noir".

En entrant dans le hall d'accueil, je suis soufflé par le luxe, la propreté, et l'attitude de déférence que prend la secrétaire pour saluer Paul par un "Bonjour Monsieur" sans équivoque quant à sa position hiérarchique de subalterne. Les marques de respect sont une constante tout le long des bureaux que nous traversons, et je sens bien, aux sourires bienveillants que l'on me fait, que je bénéficie de l'aura protectrice de Paul.

Je comprends que l'on arrive devant la porte de son bureau, car deux secrétaires le prennent d'assaut : "Mr B., untel a appelé ; Mr B., n'oubliez pas le rendez-vous de 10h45 ; Mr B., il me faut une signature pour les commandes, etc." Je me croirais dans le sillage de J.R., le stéréotype de l'homme d'affaires pressé ! Je commence à prendre plus au sérieux ce qui me semblait être de la prétention ; ici, c'est bien lui qui commande !

On finit tout de même par entrer dans son bureau, et quel bureau ! Il est plus grand que mon appartement ! Sans parler du luxe, rien qu'un stylo pourrait certainement me payer le voyage jusqu'ici en avion. Je n'ai même pas le temps de lui faire part de mes impressions que déjà une secrétaire, avec d'innombrables précautions, se risque à lui rappeler qu'il serait bon de ne pas oublier Mr Machin... et ce n'est que le prélude à la ronde des coups de téléphone, des appels à l'interphone, des dossiers à signer... Je me sens tout petit dans cet univers que je n'avais pu appréhender que par procuration au travers du poste de télévision, et voilà que je me retrouve dans le bureau du "boss" en spectateur privilégié, bien calé dans un luxueux fauteuil en cuir. Paul appelle finalement une de ses secrétaires avec pour mission de s'occuper de moi et de me faire un Curriculum Vitae en vue de l'entretien que je dois avoir avec le DG adjoint à 11h15. Elle fait de son mieux, je dois avoir autant d'antécédents professionnels qu'elle a de touches sur son ordinateur. Mes "bagages" scolaires se limitent au sac que j'ai pour voyager ! Aussi l'affaire est-elle rondement menée, et on en profite pour me bichonner : café,

petits biscuits, le tout avec beaucoup de gentillesse, n'est pas le "neveu" du directeur qui veut !

Entre deux rendez-vous, Paul lit mon CV et m'explique que mon entretien doit se passer au laboratoire dans lequel je vais travailler qui se trouve à un quart d'heure d'ici, un chauffeur va m'y conduire. En effet une CX attend devant l'entrée. Le chauffeur m'ouvre même la porte ! Il ne doit pas savoir que je ne viens que pour une embauche d'animalier, il doit certainement me prendre pour un docteur ! Bon sang, lorsque vous avez mené la vie que j'ai menée jusqu'ici, et que soudain vous vous retrouvez au faite de la considération, vous pouvez imaginer ce qui se passe dans ma tête de mauvais élève. Je ne me laisse pas griser par les "Monsieur ceci. Monsieur cela", je ne me laisserai d'ailleurs jamais griser. Heureusement, car premièrement, c'est être bien sot que jouer les "seigneurs" des temps modernes en acceptant toutes ces révérences hypocrites, que l'on n'obtient d'ailleurs qu'en échange d'un salaire, et puis, c'est en vous laissant flatter par si peu, que petit à petit votre esprit critique s'endort et que l'on arrive à vous faire tenir ce genre de raisonnement absurde, mais qui prévaut hélas de nos jours : "La vivisection est horrible, ce que je fais est odieux, mais j'accomplis une œuvre respectable, car ce sont des savants et des chercheurs qui travaillent pour le bien de l'humanité qui m'ont dit de le faire. Ah ! alors ça va !" Ou encore, comment la flatterie et la notoriété éclipsent et justifient l'horreur. Je ne manquerai pas, le moment venu, de vous raconter une anecdote, pour le moins croustillante, faisant référence aux capacités d'aides médicaux de ces "grands" chercheurs, devenus pseudo-vétérinaires ! Mais pour l'instant, j'essaie vainement d'établir un contact moins protocolaire avec ce brave chauffeur qui s'obstine à m'appeler "Monsieur". On lui a probablement dit que j'étais le "neveu" du Directeur. Dehors, toujours ce sale temps !

Je vois pour la première fois le laboratoire dans lequel je vais travailler deux longues années durant. Le gardien reste calfeutré dans sa guitoune, et nous ouvre la barrière sans sourciller à la vue de la voiture de l'institut. Parking, pelouses, caméras, bâtiments modernes, je rentre vite dans le hall de réception pour éviter la pluie. La standardiste de l'accueil me reconnaît sans m'avoir jamais vu, à croire que c'est écrit sur mon front que je suis le "neveu" du Directeur ! Grands sourires, et on m'annonce auprès du Directeur adjoint, j'apprendrai qu'il est également docteur en pharmacologie. C'est un personnage assez répugnant qui vient à ma rencontre, un petit, gros à en être bouffi, avec un gros cigare, de grosses lunettes et un crâne dégarni. Pour les mêmes raisons que j'ai déjà évoquées plus haut, j'appellerai ce monsieur - Robert.

Son bureau est presque aussi impressionnant que celui de Paul. Il ne dit mot de l'animalier que j'étais censé remplacer, et me présente mon embauche comme étant motivée par la création prochaine d'une nouvelle unité. Mon recrutement se fait un peu par anticipation, mais en attendant, je trouverai à m'occuper à la stérilisation.

Il ne fallait pas moins d'un terme un peu technique pour m'impressionner. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire en "stérilisation", je ne sais même pas stériliser un biberon ! Je lui tends mon CV, il se rendra

bien compte que je n'y connais rien. Il le parcourt rapidement sans commentaires, je suis persuadé que ce médecin n'a jamais vu un tel CV pour postuler à un poste d'animalier ! L'avenir allait m'apprendre qu'il y a vraiment toute sorte de gens qui travaillent comme animalier, voir technicien de laboratoire.

- A combien évaluez-vous votre salaire ?

La question m'embarrasse, d'autant que le salaire n'était vraiment pas mon sujet de préoccupation principal, heureux que j'étais d'avoir trouvé du travail. Je me risque à lui répondre :

- Autour de 5.000, 6.000 francs.

- C'est à peu près cela, avec en plus des primes qui pourront vous faire doubler le salaire. Vous commencerez le 1er avril.

Va-t-il y avoir encore beaucoup de surprises comme celle-là aujourd'hui ? Depuis ce matin, je vis un rêve !

- Venez, me dit-il, je vais vous présenter à vos collègues de la stérilisation.

Nous descendons au sous-sol, et nous empruntons un grand couloir, bordé de chaque côté par de nombreuses portes. Ce lieu m'inspire une sensation de "froid", avec cet éclairage au néon, ces gros tuyaux qui courent tout le long du plafond, on se croirait dans un de ces immenses tunnels souterrains d'hôpital. En jetant des coups d'œil furtifs par les portes des différents labos, laissées entrouvertes, j'ai le temps d'apercevoir des gens en blouse blanche en train de travailler sur des tas d'appareils électroniques. Je me demande ce que je vais bien pouvoir faire au milieu de tous ces savants, le syndrome de "la blouse blanche", comme dirait mon ami Claude, joue à fond et je suis profondément impressionné par ce déploiement de technologie. Le Dr Robert me présente à mes futures collègues, une dame assez âgée, proche de la retraite me dit-on et une femme noire, aussi forte des hanches que des épaules donnant à un visage de marâtre une architecture en conséquence. Ne croyez pas que le portrait que je dresse de cette personne soit influencé par tout ce que je sais, maintenant, sur elle ; non, elle fait partie de ces personnages dits morphotypés, dont les traits de caractère et les pensées sont incrustés dans leur physiologie. Cette pauvre Berthe (ça sera son prénom d'emprunt, le vrai est tout aussi élégant !) n'était pas vraiment gâtée par la nature, mais je puis vous assurer, et vous pourrez vous en rendre compte par vous-même au cours de ce récit, que son corps était bel et bien à l'image de ses pensées et de la grossièreté de ses actes totalement exempts de compassion.

Les présentations terminées, nous remontons au rez-de-chaussée et le Dr Robert me présente à un chercheur typé asiatique, à qui il s'adresse en anglais, car il parle très peu le français. Ce brave monsieur se sent obligé de m'expliquer le fonctionnement de sa machine dans un vocabulaire franco-anglais, le tout avec des intonations de son pays natal qui font que je ne comprends rien à tout ce charabia, et encore moins au fonctionnement de ladite machine ! Je n'en suis pas moins impressionné.

Il est midi et le chauffeur, comme prévu, est revenu me chercher, je prends congé du Dr Robert et je retourne au siège social de l'Institut.

Je retrouve Paul, toujours aussi occupé, qui mandate sa secrétaire pour m'amener à la cafétéria. Je me retrouve entouré de secrétaires, une vingtaine de secrétaires, qui piaillent comme des poules :

- Alors vous êtes le neveu du directeur ?
- Vous allez travailler chez nous ?
- Avec votre accent, on se croirait en vacances !

Les femmes dans ces moments-là ne manquent pas de commentaires, et même pour celles qui ne parlent pas, je suis la cible de leur curiosité. Inutile de vous préciser que l'on me bichonne comme un nouveau-né !

Après ce repas sous les projecteurs, je dois revoir Paul afin de discuter des modalités de ma venue à Paris. C'est sa femme qui s'en charge. Elle donne l'ordre aux secrétaires de faire les démarches nécessaires pour me trouver un appartement.

- Que souhaitez-vous comme appartement, Samir ? me dit-elle.

Ne sachant qui va payer ce logement je répons en postulant modestement pour un petit studio,

- Trouvez-lui un studio correct. Ne t'inquiète de rien, on s'occupe de tout.

Puis elle me tend un billet :

- Tiens, Samir, c'est ton billet pour ton retour, le départ est à 16h, le chauffeur va t'amener.

Le chauffeur m'amène à la gare, il veut même porter mon sac ! Je finis la journée en apothéose, en constatant que le billet correspond à une place de Première Classe, je vous prie !

Je ne cesse durant le trajet de penser à Christine et à sa joie lorsque je vais lui raconter toute cette journée. Elle m'attend à la gare de Toulon et veut que je lui raconte tout ce qui s'est passé. Jamais je n'aurais cru qu'il soit si difficile de satisfaire la curiosité d'une femme. Je n'aurai le droit de me coucher que vers une heure du matin !

Dès le lendemain nous entamons les préparatifs de notre déménagement, il reste tout juste un mois avant le grand départ. Le propriétaire de notre studio accueille la nouvelle de notre départ avec un soulagement non feint, les fréquents retards de loyers n'avaient guère établi de relations cordiales. Mais le temps de mendier sa compréhension semble un bien lointain souvenir, maintenant que j'ai trouvé un emploi stable, super bien payé, en contact avec des chercheurs, des gens importants, dans des locaux extraordinaires, plus rien à voir avec la vie de minable que nous menions jusqu'à présent. Mon enthousiasme comble ma mère de bonheur, qui voit son fils démarrer enfin une carrière, et pas n'importe laquelle.

Pour couronner le tout, l'institut prend en charge le déménagement, nous paye le voyage, les secrétaires nous ont trouvé un studio pas loin du laboratoire, et c'est encore l'institut qui a payé la caution et s'est porté garant pour la location.

C'est convaincus de démarrer une nouvelle vie que nous quittons Toulon le 27 mars par le train auto-couche, notre vieille 2cv faisant également partie du voyage.

Il vous sera maintenant plus aisé de cerner l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvions ce 28 mars 1987, et vous pouvez maintenant

comprendre la joie de Christine, alors qu'elle file dans la voiture de fonction de l'institut, vers notre nouvel appartement, vers notre nouvelle vie qui ne pouvait qu'être meilleure. Je ne sais même pas si l'un de nous deux avait jamais entendu parler de vivisection. Ce n'est plus qu'une question de temps. Je visualiserai les souffrances qu'implique ce mot, avant de le connaître. La majorité des gens connaissent le mot sans jamais savoir de quoi il s'agit réellement, je suis certain qu'ils en useraient avec beaucoup moins de légèreté.

Le chauffeur prend Christine dans la CX alors que je les suis avec la 2cv. Avant de passer au studio, il faut que nous allions à l'agence immobilière afin que je signe également le bail, Paul avait payé la caution et le mois d'avance, mais il fallait absolument que le locataire qui allait occuper les lieux signe également. C'est en apposant ma signature à côté de celle de l'institut que je vois le prix du loyer : 2.700 francs. A Toulon, j'aurais pu avoir un quatre pièces pour ce prix-là !

- C'est honnête comme prix à Paris ! m'explique le chauffeur.

Le studio se trouve dans une grande résidence, un peu HLM de luxe. Il y a du nettoyage à faire, mais cela ne peut être que mieux, par rapport à ce que nous avons connu jusque-là. Le chauffeur nous montre où se trouvent les magasins, m'explique par où il faudra passer pour aller au laboratoire le matin. Il me donne un sérieux coup de main lorsque les déménageurs arrivent. Puis, les meubles et les affaires succinctement agencées et rangées, il nous dépose dans l'après-midi chez Paul qui avait émis le souhait de nous voir à notre arrivée. Sa villa n'a rien à voir avec notre studio. Un énorme portail électrique s'ouvre sur une superbe allée bordée de rosiers ; pelouses, vergers et saules pleureurs entourent la maison à trois étages. Imaginez-vous la maison de vos rêves les plus fous, vous ne pourrez que vous rapprocher de la réalité ! Rien que dans le garage, on pourrait installer un trois-pièces avec mezzanine. Cette maison, j'aurai tout le loisir d'en profiter, car outre les nombreux week-ends que nous y passerons, Paul me la confiera, de même que sa voiture, pendant ses congés, en contrepartie de travaux de jardinage et d'entretien. C'est dire si j'avais des relations privilégiées avec Paul, qui m'accordait une confiance absolue. Comment en aurait-il été autrement, ma mère avait été un peu la sienne pendant plusieurs années. Cela me permettra de vous dresser le portrait psychologique d'un grand de ce monde, qui n'est pas mieux que les autres... parfois pire. Claude me citera un jour un philosophe qu'il affectionne et qui disait : "En dépit de leur morale où elles se complaisent, les personnes respectables sont, comme les autres, dans la confusion, la misère et l'angoisse." De fait, ce respectable et respecté chercheur en contact avec les dirigeants des ministères faisait accompagner ses enfants à l'école par le chauffeur de l'institut, avec la complicité de la comptable qui, bien sûr, ne tenait pas compte de ces "extras". Ne croyez surtout pas qu'un ressentiment personnel à l'égard de ces gens me pousse à porter des coups bas par la diffamation, et ce, dans l'unique but d'assouvir une vengeance. Cela serait m'égarer du but initial de cet ouvrage, qui est de vous faire part de ce qu'est réellement la vivisection,

mais aussi de vous décrire, grâce aux contacts étroits que j'ai eus avec les plus grands dirigeants de cette "science", ce que sont les vivisecteurs. Alors, me direz-vous, quel intérêt de parler d'une magouille, qui somme toute en vaut bien une autre, comme celle dont je viens de vous faire part. Non, je ne m'enlise pas dans la boue nauséuse des "racontars de bas étage", mais vous comprendrez aisément que, si l'on peut faire des accommodements avec la comptable en ce qui concerne le transport scolaire des enfants du directeur avec la voiture de fonction et le chauffeur, on pourra également "s'arranger" pour faire disparaître des comptes, les transactions "en liquide" qui permettront au laboratoire de s'approvisionner en chiens chez les pourvoyeurs véreux. C'est un tout, et j'y reviendrai le moment venu. Malheureusement pour Paul, je connais suffisamment de choses sur son laboratoire pour en faire un livre, mais ce que je vous raconterai sur lui ne pourra que vous éclairer sur l'hypocrisie du système. De plus, il est bon de découvrir sous leur vrai jour ces êtres encensés par la respectabilité que les serviles leur accordent. Vous pourriez être amené à relativiser tout ce qui va suivre en arguant que, bien que très complète, mon expérience s'est limitée à un laboratoire et à la famille du directeur, je le reconnais, mais je vous renvoie alors aux informations similaires qu'ont pu récolter les membres des "commandos" lors de leurs opérations. Les documents administratifs qu'ils ont pu dérober prouvent, s'il en était encore besoin, que l'approvisionnement n'est pas toujours très "net", les tatouages souvent "faux", quant à l'incurie des animaliers, elle semble être une constante de cette profession. Mais je laisse à Claude le soin de vous expliquer plus en détail tout ceci dans un autre livre. Revenons à nos moutons.

Je suis, en effet, bien loin de tout cela ce 28 mars 1987. Seuls le luxe de sa maison et la gentillesse de Paul retiennent mon attention. Il nous propose le thé, et sa femme nous tend une caisse remplie de provisions de première nécessité : huile, sucre, pain...

- J'ai pensé qu'il vous manquait certainement plein de petites choses pour ce week-end nous dit-elle.

Christine et moi, nous sommes un peu gênés par tant d'attention, ils ont déjà fait beaucoup pour nous.

Le soir venu, soucieux de finir de nous installer correctement pour la nuit, nous rentrons à notre studio. C'est le chauffeur qui a passé l'après-midi à nous attendre au-dehors, qui nous ramène.

Notre premier dimanche parisien se passe à frotter, nettoyer, astiquer, ranger, avec en plus l'appréhension du lendemain, de ne pas être à la hauteur dans mon nouveau travail.

Je pars un peu anxieux à 8h30. Je suis devant le portail du laboratoire à 8h50. Le gardien détaille ma voiture avec insistance, sans ouvrir la grille, puis se décide tout de même à sortir de sa guirlande, certainement en se demandant ce que je pouvais bien vouloir faire ici dans une 2cv délabrée, alors qu'il n'y a que des grosses cylindrées sur le parking, de plus immatriculée dans le Var. J'ouvre ma vitre et je me présente comme le

nouvel animalier. A défaut de lui faire perdre son air soupçonneux, cela me permet d'entrer.

Il n'y a encore personne dans le hall. J'attends jusqu'à ce qu'une secrétaire-chef (Christine travaillera avec elle plus tard) arrive et m'invite à la suivre pour m'amener à mon poste à la stérilisation. Nous descendons au sous-sol et nous empruntons le long couloir lugubre que j'avais déjà vu lors de ma visite avec le Dr Robert. Elle me laisse seul dans la salle de stérilisation et j'attends dans la pièce jusqu'à 9h30. Je me demande ce qu'il peut bien se passer alors que tout le monde est censé commencer son travail à 9h ! J'apprendrai qu'une heure de battement est tolérée entre 9h00 et 10h00, sans que cela soit décompté sur votre temps de présence effectif. Une de ces petites "faveurs" dont bénéficie le personnel, qui vous amène à réfléchir plus d'une fois aux avantages considérables que vous laisseriez choir si vous décidez de partir ; aussi ne rencontrerai-je pas la moindre velléité de démission parmi mes "collègues" pourtant témoins des mêmes horreurs que moi.

A 9h50 arrive finalement Berthe. J'avoue que sa carrure vient à point pour me sortir de mon attente embarrassante. Elle me parle d'une voix mielleuse qui contraste avec sa corpulence :

- Ça va ? Nous allons attendre Mme Tol, c'est elle qui s'occupe de prendre les mesures pour les blouses des nouveaux.

Les mesures prises, Berthe me fait visiter l'institut pour que je reconnaisse les lieux et afin de me présenter au personnel.

Tout le long du couloir il y a des salles, chacune spécialisée dans un domaine particulier, ce qui fait que l'on appelle la salle : "laboratoire", suivi de sa spécialité. Au sous-sol, il y a le laboratoire de "pharmaco", le laboratoire "d'ophtalmo", le laboratoire d'ischémie cérébrale (je vous expliquerai en détail de quoi il s'agit). Berthe me fait visiter l'une des trois animaleries du sous-sol. C'est une grande pièce aux murs peints d'un bleu délavé. Il y a là des chariots avec plusieurs étages de casiers les uns au-dessus des autres contenant de deux à quatre lapins par cage. Dans une autre partie de la pièce, séparés par une cloison, se trouvent les "petits rongeurs". Entendez : souris, hamsters, rats de laboratoire...

Dès mon entrée dans cette pièce, ce qui me choque, c'est ce coin lavabo, constitué de deux grosses cuves en plastique, comme on en voit dans les cuisines des collectivités, au-dessus desquelles le mur bleu prend une teinte rosée, maculé par du sang. Je n'y prête pas plus attention que cela. Berthe me présente à l'animalier qui est en train de changer la sciure des lapins. C'est un jeune maghrébin d'une vingtaine d'années, tout en muscle, le crâne rasé et avec un air de "tête brûlée". J'apprendrai plus tard que Farid pratique la boxe à un haut niveau. Cela ne saurait être sans incidences à la fois sur ses capacités intellectuelles, que d'emblée j'évalue très limitées, et sur son endurance à la violence et son accoutumance à la vue du sang. Bref, le portrait de la machine à tuer. Berthe me prévient que Farid est un musulman pratiquant, aussi faut-il éviter de chatouiller sa susceptibilité en abordant avec lui des sujets "sensibles". Le personnage est inquiétant. Berthe m'amène ensuite au labo d'ischémie cérébrale. C'est une grande pièce qui donne une impression de "moderne". Il y a deux paillasses

(grandes tables recouvertes de carrelage) sur lesquelles prend place un imposant matériel électronique. C'est dans ce labo que j'aurai mon bureau, dès que Mme Rey aura déménagé ses affaires, me dit-on. Le parcours de Mme Rey mérite d'être relaté, cette femme travaillait dans une usine de fabrication de yaourts avant d'être engagée il y a un peu plus de 20 ans, à l'institut comme femme de ménage. De fil en aiguille, elle a appris de plus en plus de choses sur les manip effectuées sur les animaux et elle est passée animalière puis technicienne de laboratoire. Hélas pour les animaux, c'était le genre de personne qui ne cherchait surtout pas à comprendre quoi que ce soit. Lorsqu'on lui disait, par exemple, de faire nager les souris jusqu'à épuisement au cours de tests de résistance, elle mettait les souris dans la bassine et attendait que celles-ci soient épuisées jusqu'à se noyer, tout simplement. Bien entendu sa valeur professionnelle était appréciée, car elle chronométrait consciencieusement les temps de résistance avant noyade. Moi qui avais presque honte de tendre mon CV au Dr Robert lors de mon entretien, me voilà rassuré. D'autant que le cas de Farid est aussi édifiant. Ses tentatives précédentes pour travailler s'étaient soldées par des "problèmes avec le patron" comme il disait. En fait, il avait failli leur casser la figure ! Mieux vaut éviter les différends avec Farid. Son embauche fut motivée parce qu'il cherchait du travail, et grâce à l'appui de la secrétaire-chef qui lui avait loué un appartement. Comme "bagages", cela peut paraître un peu juste, mais tout bien considéré, on voit mal un tel personnage se permettre de démissionner ; c'est un avantage non négligeable.

Je continue la visite de mon futur labo. Berthe montre au fond de la pièce une porte donnant sur l'animalerie à gerbilles. C'est une petite salle avec des étagères où sont posées des cages bondées de petits animaux graciles et vifs qui ne cessent, avec un bruit caractéristique, de fouiner et gratter dans leur cage. Il doit bien y en avoir un bon millier là-dedans !

Les deux techniciennes présentes s'adressent à moi poliment et avec le sourire. Tout le monde me connaît et ma réputation de "neveu" du directeur m'a précédé.

La visite continue. Vous remarquerez que sur les trois animaleries du sous-sol, Berthe ne m'en a montré que deux. Ce n'est que bien plus tard que je découvrirai l'animalerie des chiens. Il y a des choses que l'on ne montre pas à n'importe qui, fut-il considéré comme le neveu du directeur.

Nous remontons au rez-de-chaussée où se trouvent de nombreux bureaux administratifs dirigés par le Dr Robert dont je vous ai déjà parlé. Nous nous rendons ensuite vers "l'animalerie stérile", qui nécessite une infrastructure particulière. L'institut n'a pas hésité à investir une véritable fortune dans la construction de ce complexe. Il se trouve en dehors du bâtiment principal et on y accède par un long couloir en verre qui me fait penser à un tunnel digne du roman "20.000 lieues sous les mers". Au bout de ce long couloir, une première porte vous donne accès au "sas-vestiaire". Il faut quitter ses vêtements de ville et s'habiller "propre" avec une charlotte pour recouvrir les cheveux, un masque pour le nez et la bouche, des surchaussures en plastique et une blouse réservée à ce labo.

Une deuxième porte vous fait pénétrer dans la salle de stérilisation et d'appareillage. C'est une grande pièce avec un énorme autoclave, sorte de

gros four qui permet de stériliser avec de la vapeur sous pression. Tout est propre et il y a une puissante odeur de désinfectant.

Enfin, vous entrez dans le labo stérile proprement dit. C'est une grande salle divisée en plusieurs box, avec dans chacun d'eux des paillasse sur lesquelles les chercheurs et techniciens font leurs manip.

Les animaux utilisés dans ces labos très spéciaux sont des animaux chez qui l'on a détruit le système de défense immunitaire. Voilà pourquoi il faut prendre tant de précautions, le moindre germe pourrait les tuer. Ce sont des petits rongeurs et des lapins à qui l'on injecte des cellules cancéreuses, toutes sortes de maladies, le SIDA, ou sur qui on teste de nouvelles substances utilisées lors de greffe d'organe chez l'homme. Ces animaux sont issus de lignées génétiquement contrôlées. Ils naissent stériles, grandissent stériles et meurent stériles sans que leurs yeux ne voient jamais la lumière du soleil, sans qu'une seule fois dans leur vie ils puissent grignoter une noisette, contraints d'ingurgiter des solutions stériles. Ce sont des boules de chair sans poils chez qui la flamme de la vie, n'est plus qu'une faible flammèche étouffée par les traitements chimiques et que personne ne respectera. Cette vie artificielle, en dehors de la Vie pour laquelle leur code génétique les avait prévus, fait que l'on observe souvent des comportements anormaux, agressivité envers leurs congénères ou dirigée contre eux-mêmes. Eh oui, ces petits êtres en arrivent à s'automutiler, de désespoir probablement. Tous les animaux du labo stérile sont stockés dans un réduit au fond de la pièce stérile en attendant de souffrir et de mourir pour la science.

Tous ces soucis d'hygiène me font sourire quand j'y repense, car lorsque les techniciens n'étaient pas là pour manipuler, je revois encore les deux animaliers, Charlie et son frère (Charlie était analphabète, histoire de poursuivre sur la lancée - bagages, et de vous démystifier l'aura de ce milieu), qui entraient sans précaution dans la salle stérile avec leurs sandalettes laissant entrevoir des ongles dégoûtants, pour y jouer au foot ! Que penser des résultats dans ces conditions !

Mais il est déjà midi passé, et nous retournons dans le bâtiment principal, direction la cafétéria via le long corridor vitré. Juste avant d'arriver à la cafétéria, Berthe me montre le labo de la cardio-vasculaire. Une grande salle très propre avec deux longues paillasse et comme toujours un déploiement impressionnant d'appareils électroniques.

Le repas est copieux, il est d'autant plus copieux que je ne connais pas de self qui pourrait rivaliser avec le rapport qualité-prix des repas de l'institut. En effet, Berthe me dit que le carnet de dix repas coûte 12 francs, soit 1,20 F. le repas ! Le carnet de dix tickets pour le petit déjeuner vaut, lui, 2 francs, soit 20 centimes le café avec les petits biscuits. De quoi fixer la clientèle ; quand je vous parlais tout à l'heure de ces petites faveurs, il y en aura d'autres.

Je passe l'après-midi avec Berthe en salle de stérilisation pour qu'elle m'apprenne à faire la vaisselle, comme elle dit si bien. Il faut savoir quoi mettre dans l'autoclave, et adapter, si ce sont des éprouvettes graduées, non graduées, des pipettes en plastique, etc., le mode de stérilisation qui convient : acétone, éther, alcool... Mme Tol m'a trouvé des blouses à ma taille et elle me remet un dosifilm car dans certaines manip, on utilise des produits radioactifs, que l'on retrouve sur la "vaisselle" que je stérilise.

A 17h tout le monde s'en va et je me retrouve assailli par une pluie de questions de la part de Christine. La curiosité féminine ! Aujourd'hui, Christine a fini de ranger la maison et s'est occupée des différentes démarches administratives, assurances, impôts, etc.

Le lendemain sera un de ces jours fastes dont je garde le souvenir. Tout n'avait pas si bien commencé que cela puisque je me trompe de route en allant au labo et que je suis obligé de faire 3 km en marche arrière sur la bande d'arrêt d'urgence de l'autoroute. Cela me fait arriver à 9h30. Je m'en excuse, mais finalement c'est une heure correcte si l'on considère l'heure de battement autorisée.

La matinée se passe calmement à un rythme de travail "méridional", ce qui n'est pas pour me déplaire ! Ma tâche étant de suivre Berthe dans ses déplacements à travers les différents labos, pour recueillir la "vaisselle" sale, et de tout préparer pour la stérilisation.

L'après-midi commence aussi calmement lorsque Paul vient incognito prendre de mes nouvelles. Sa visite surprise déclenche la même activité que celle que l'on observe autour des fourmilières. C'est que d'habitude ses visites sont programmées et donnent lieu à un nettoyage en règle du sol au plafond de tous les labos ! En plus il descend me voir en salle de stérilisation, je suis sûr que c'est la première fois de sa vie qu'il y met les pieds ! Il est détendu et après avoir salué Berthe, toute pâle de cette visite surprise alors qu'elle n'a pas changé de blouse, il me prend à part.

- Samir, dans 6 mois je vais ouvrir un nouveau labo en ischémie cérébrale, alors il faut que tu te formes, et dans six mois je te fais passer technicien de laboratoire avec 15.000 francs par mois plus les primes. D'accord ?

J'ai tout juste le temps de bredouiller - oui, qu'il me donne une grande tape sur l'épaule, l'air satisfait.

- Va voir Mlle Dupont, elle se chargera de ta formation.

Mlle Dupont est une technicienne pharmacologue qui travaille en ischémie cérébrale, avec Mme Tristaut, technicienne également.

Lorsque je vais m'enquérir auprès de la fameuse Mlle Dupont de ce bouleversement qui vient de m'être annoncé, je n'ai même pas le temps d'engager la conversation sur le sujet qu'immédiatement elle s'extasie, le mot n'est pas trop fort, de pouvoir m'apprendre le métier de technicien, le tout avec une voix à la Sabine Paturel. Ses manières de présenter les choses en étant "sincèrement ravie" me font sourire, c'est encore l'effet "neveu du directeur" qui joue. Il y avait certainement un peu de ça, mais je ne disposais pas alors de toutes les données nécessaires pour comprendre cet enthousiasme délirant. En fait, sa tâche de formatrice lui permettra de toucher des primes prévues à cet effet, s'élevant à 3.000-4.000 francs. Un petit "plus" qui peut bien vous réchauffer le cœur ! D'autre part, elle profitera de notre relation enseignant/enseigné pour me raconter tous ses petits problèmes, souvent axés sur l'argent, et dont je n'ai que faire sur le moment. Mais je remarquerai assez vite que Paul aime bien me questionner sur Mlle Dupont, à l'affût de la moindre information. Il ne restera pas insensible aux propos que je lui rapporte sans arrière-pensées, Mlle Dupont étant à l'occasion sa maîtresse, il palliera maintes fois ses "petits problèmes

d'argent" grâce au système des "primes" spéciales données en liquide. Cette brave demoiselle se servira de moi, et a posteriori, je comprends mieux son enthousiasme initial, mais mon doctorat en naïveté me permettra d'être manipulé sans le moindre soupçon. Plus dure sera la chute. Il y en a un par contre, à qui toutes ces combines de "primes", pour le moins spéciales, ne plaisent guère. Il s'agit du Dr Robert qui prend à cœur son rôle d'administratif. Mais son statut de subalterne ne lui permet pas de s'en exprimer ouvertement. Ceci ne faisant qu'envenimer un lourd contentieux qui sépare les deux hommes. Encore une fois, si je me permets de vous raconter tout cela, ce n'est pas par mesquinerie, mais bien parce que cela a une incidence directe sur les souffrances animales. Paul, pour parler simplement, ne peut supporter Robert, et inversement, Robert, depuis qu'il s'est fait souffler sa place de Directeur Général par Paul, a du mal à digérer cette couleuvre. Les animaux dans tout ça ?

C'est très simple, Paul affectionne tout particulièrement le service d'ischémie cérébrale, affinités avec Mlle Dupont obligeant. Par contre, lors de grosses contrariétés, la cible préférée de ses colères est le service de cardiovasculaire, situé au rez-de-chaussée et sous la responsabilité de ce pauvre Dr Robert. Le scénario est alors le suivant :

Paul - Ils foutent rien à la cardio, jamais de résultats, encore cet incapable de Robert...

Dr Robert - Mais qu'est-ce que vous faites à traîner comme ça, faites des manips, reprenez des protocoles anciens, vite.

De cette animosité résulte une frénésie de tests tous azimuts pour prouver que c'est bien de la malchance si l'on ne trouve pas de résultat après tant d'acharnement et de conscience professionnelle, mais c'est aussi et surtout, le lourd tribut de souffrance imposé aux chiens destinés à la cardio et qui sont manipulés (nous verrons dans quelles conditions) inutilement. Ces épisodes où il y avait du "rififi" dans l'air, nous en parlions comme d'une "guerre des labos".

Les victimes étaient toujours les mêmes.

Avec enthousiasme, donc, Mlle Dupont me montre le matériel du labo d'ischémie cérébrale (notez que je ne sais toujours pas ce qu'il s'y passe).

- Voici la centrifugeuse qui te servira à obtenir le P.R.P (plasma riche en plaquettes), l'agrégomètre qui permet de mesurer le pouvoir agrégant des substances chimiques à tester, ça, c'est un bistouri électronique, là tu as des agitateurs magnétiques pour effectuer les dilutions...

Je lui fais part de mon appréhension devant toutes ces machines, je ne comprends pas grand-chose aux courbes qui sortent de l'imprimante reliée à l'agrégomètre, et je vois encore moins comment les utiliser pour obtenir en pourcentage les "taux d'agrégation plaquettaire".

Un rapide tour d'horizon de mes connaissances en mathématiques lui fait vite comprendre l'ampleur de la tâche ! Sans se démoraliser elle conclut :

- Il va falloir reprendre les maths où tu les as laissées, pour que tu puisses utiliser les puissances de 10, tracer des courbes, obtenir les pentes, faire les calculs de dilution...

Les maths, je les ai laissées à Toulon sur les bancs du collège, il y a bien longtemps. Tout un programme !

Dorénavant, le matin sera occupé par la stérilisation et l'après-midi par les cours de Mlle Dupont, avec comme à l'école, petits cahiers, livres d'exercices et devoirs à faire à la maison ! Christine, qui a la chance d'avoir un sens de l'humour remarquable (!) trouve cette "scolarité" très drôle.

Au bout d'une semaine de théorie, Mlle Dupont me montre comment se fait la manip de l'agrégation plaquettaire, de la prise de sang sur l'oreille d'un lapin aux mesures des courbes et calculs de pourcentages, en passant par l'utilisation de l'agrégomètre.

Nous allons donc dans l'animalerie des petits rongeurs où se trouvent les lapins. Elle prend au passage une boîte à soufflets et met un lapin dedans non sans qu'il se débatte avec frénésie.

- Tu vois, me dit-elle, tu passes la tête du lapin par cette ouverture. Pour éviter qu'il ne bouge, tu resserres la boîte comme ceci.

Elle actionne les soufflets de la boîte qui se rétrécit, le gros lapin blanc se trouve rapidement coincé. Mais alors que je pensais la contention assez efficace comme cela, elle continue à rétrécir la boîte, à en écraser le lapin qui pousse des cris de douleurs.

- Mais arrête, tu lui fais mal !

Elle me répond posément, un peu surprise de ma réaction :

- C'est nécessaire, si tu ne le serres pas fort, il va quand même bouger au moment de la piqûre. Et pour qu'il s'arrête de crier, tu lui donnes des tapes sur le museau.

En fait de "tapes", ce sont de véritables gifles que prend ce pauvre lapin. Le traitement est efficace puisque, écrasé dans la boîte de contention et à moitié assommé par les coups qu'il vient de prendre, il s'arrête de crier.

Elle fait ensuite une piqûre dans une veine de l'oreille. Une fois les flacons de prélèvement remplis, elle "déplie" le lapin et le remet dans une cage.

- N'oublie pas de lui frotter l'endroit où tu as fait la prise de sang avec ce produit. Cela évitera qu'il continue de saigner.

Cette précaution fait partie de ces propos : "Fais ce que je dis, ne fais pas ce que je fais" qui illustre le fossé entre la théorie et la pratique. Car la plupart du temps, les techniciens ne se souciaient guère de frotter le lieu de ponction avec le produit en question, le lapin continuait donc à saigner, cause d'hématomes, rendant ses oreilles toutes violacées, et engendrant des grosses croûtes à tel point qu'au bout d'une dizaine de prélèvements, l'oreille ne ressemblait plus à grand-chose et il était très difficile d'en faire d'autres.

Je ne vous ennuierais pas avec une description fastidieuse de toutes les manipulations que je faisais ensuite avec ces prélèvements ; succinctement, les étapes étaient les suivantes : centrifugation des flacons ; récupération du plasma dit P.R.P (plasma riche en plaquettes) ; dilution des substances à tester ; mélange du produit à la concentration voulue avec le P.R.P ; mise en place de l'échantillon du mélange à la concentration à tester dans l'agrégomètre qui sort les valeurs, représentant les potentialités agrégantes de substance testée, sur l'imprimante et sous forme de courbe ; interprétation

de ces courbes, mesure de la pente, calcul de pourcentage ; rédaction du mémo de la manip.

Durant de longues semaines, je perfectionne mes connaissances sur le maniement des machines, les dilutions et l'interprétation des courbes. Le matin se passe à faire la "vaisselle" en salle de stérilisation, et l'après-midi sur mon bureau à apprendre les mathématiques avec Mlle Dupont ou à subir des tests pour voir si j'arrive à mettre en pratique la théorie. Le soir, j'étudie et je fais mes devoirs pour le lendemain. Enfin, il était de bon ton de passer le week-end chez Paul, qui m'employait comme homme à tout faire : tondre la pelouse (et il y en avait de la surface à tondre !), s'occuper des rosiers de sa femme, etc. En contrepartie nous bénéficions, il est vrai, du luxe des lieux. Je remarque très vite que la générosité de Paul est teintée de paternalisme. Si vous faites "gentiment" tout ce qu'il attend de vous, il sera d'une reconnaissance débordante, sans se préoccuper de vos propres désirs. Mais j'avoue que pour le moment, les grillades à l'ombre des arbres et les soirées sous la véranda ne sont pas des plus désagréables. Le troisième week-end que nous passons chez lui, il me dit :

- Samir, il paraît que ça se passe bien ta formation ?

- Ce n'est pas facile mais je fais de mon mieux.

- J'en ai de bons échos en tout cas. Alors n'oublie pas que dans six mois tu dois être prêt. Je te donne carte blanche pour regarder et apprendre ce que l'on fait dans chaque laboratoire, profite-en pour poser toutes les questions que tu veux et te renseigner au maximum. Ah, puisque tu commences à rédiger les mémos, il va falloir que tu apprennes l'anglais, tu en auras besoin quand tu seras devenu mon technicien.

Ce qu'il venait de me dire sur le ton grave des grandes révélations, me laisse sur le moment un peu froid. Qu'il ait de "bons échos" sur ma progression dans mon apprentissage, je n'en doute pas. J'imagine que les moments d'intimité qu'il a avec Mlle Dupont ne peuvent qu'être propices à véhiculer, entre autres de bonnes nouvelles ! Je dis bien "entre autres" car la Miss Dupont véhiculait également de vilaines "bébêtes", qui seront à l'origine d'une discussion mémorable entre Paul et sa femme !

Pour être plus sérieux, je ne me rends pas compte de l'importance que va avoir son autorisation de "laissez-passer" dans tous les labos ; avec tous les soucis d'arithmétique que j'avais à ce moment-là, je n'avais ni le temps, ni l'envie d'aller fouiner dans les labos pour voir ce qu'il s'y passait. Avec le recul j'enrage parfois d'avoir été si naïf et de ne pas avoir su en profiter au bon moment. Prendre une caméra et filmer les horreurs qu'il m'était permis de voir, aurait été, alors, un jeu d'enfant. J'espère que ce livre sera un succédané aussi fort que les documents que j'aurais pu filmer.

D'autre part, j'étais déjà suffisamment empêtré avec mes cours de maths, me voilà maintenant accablé par une autre matière : l'anglais ! Ce n'est pas sans donner l'occasion à l'humour de Christine, de s'exprimer. Vous pouvez lui faire confiance, elle n'en ratera pas une, alors que je serai en train de m'éreinter sur ces maudites cassettes : "Exercaize tou, ripite afeur mi : aïe ame taïde". Ça, pour être "taïde", je suis crevé ! Connaître l'anglais, lorsque l'on est technicien, est une nécessité. Les manip comme celles que j'étais en train d'apprendre donnent lieu à la rédaction de mémos où sont

consignés les résultats obtenus et qui sont envoyés un peu partout dans les labos du monde. De même, être technicien, implique de représenter le laboratoire pour lequel on travaille lors des multiples conférences de par le monde qui ont trait au sujet que vous étudiez et que vous devez de présenter en anglais. Les voyages sont encore une de ces "faveurs" dont j'ai parlé plus haut, réservées aux techniciens. Sous couvert de parler des résultats de vos manip dans tel ou tel domaine et de représenter votre laboratoire, vous allez au Canada, en Allemagne, au Japon, etc.

Au bout d'un mois de formation intensive, Mlle Dupont me montre un livre détaillant l'anatomie des gerbilles. Ce sont des petits rongeurs, un mélange de hamster et d'écureuil. Les schémas et photos montrent le fonctionnement des différents systèmes, respiratoire, cardiaque, circulatoire, etc. C'est, me dit-elle, "afin de bien connaître les animaux sur lesquels on travaille en ischémie cérébrale. Car c'est sur eux, une fois réunies toutes les données chimiques des molécules que je t'ai appris à analyser, que l'on teste les produits. Ce sont sur les gerbilles que l'on fait les manip le matin pendant que tu es en stérilisation." Effectivement, lorsque j'arrivais l'après-midi pour suivre mes cours dans ce labo d'ischémie cérébrale, toutes les manip sur les animaux avaient été faites le matin, je n'ai fait jusqu'à présent que des analyses. Je n'ai même pas encore fait de prélèvement dans les oreilles de ces pauvres lapins, car je m'y refusais. Cette position avait été très bien acceptée par Mlle Dupont qui déclarait avec beaucoup de compréhension que cette sensibilité réactionnelle face aux animaux était "tout à fait normale, que tous les gens normalement constitués passaient par cette phase-là, et qu'il suffisait de respecter mon rythme à l'accoutumance des manip sans me forcer". Depuis un mois que j'étais au cœur d'un grand centre de vivisection, je n'avais rien vu d'autre, susceptible d'affecter ma sensibilité, que ce que l'on avait bien voulu me laisser voir, c'est à dire des lapins sur qui l'on faisait des prises de sang. Rien ne m'avait été révélé sur l'emplacement de la troisième animalerie du sous-sol, dont je ne vous ai pas, comme vous l'avez peut-être remarqué, encore parlé.

Il y avait bien eu des espèces de "bruits" bizarres, qui avaient éveillé mon attention. Un bruit ressemblant à un claquement de mains et qui provenait de l'animalerie à gerbilles juste à côté de mon bureau ; ou bien ces râles qui me parvenaient en sourdine d'un endroit que je ne pouvais pas localiser avec précision dans ce grand couloir, mais que je percevais mieux lorsque j'allais aux toilettes. J'avais également été surpris par des odeurs pestilentielles, dont je soupçonnais Mlle Dupont d'être l'auteur !

- Ça va pas, Samir ! me répondit-elle choquée, ce doit être une remontée des égouts. T'es vraiment gonflé toi, alors !

En ce qui concernait les "bruits", on me disait :

- C'est rien, ça doit être au labo de cardio au-dessus.

Cette réponse me suffisait. D'ailleurs pourquoi ne m'aurait-elle pas satisfait ? Comment aurais-je pu me douter de quelque chose dont je ne soupçonnais même pas l'existence ? C'est là un point très important à comprendre. Tout le monde savait, de la femme de ménage à la secrétaire,

en passant par la standardiste, que des expérimentations sur les animaux avaient lieu dans cet institut. Les termes : expérimentation, vivisection, étaient connus de tous, même de moi à cette période, mais c'était un concept, un mot parmi des milliers d'autres disponibles dans la mémoire-langage, aucune image n'étant venue illustrer la réalité de la vivisection. Si je m'attarde sur ce point précis, c'est pour vous dire que moi qui travaillais depuis un mois dans un laboratoire, je n'avais rien vu de choquant, alors j'imagine ce que doit représenter la vivisection pour le public ! Tout juste un thème de conversation, sur lequel on peut s'amuser à affûter sa rhétorique. Si vous faites partie de ces gens-là, je ne puis que vous inciter à lire les pages suivantes et à laisser mon témoignage pénétrer dans votre mémoire sans autre artifice que la lecture, surtout sans le juger, car les jugements que l'on porte généralement sur la vivisection ne font que condamner, chaque fois un peu plus, les animaux, qui sont les seuls à souffrir, mais que l'on n'écoute pas.

Début mai, Paul doit passer au laboratoire dans le cadre d'une réunion avec des chercheurs. Les réunions de ce genre se tenaient parfois dans la salle de conférence du sous-sol, pas très loin de la salle d'ischémie cérébrale où se trouvait mon bureau. La visite ayant, cette fois-ci, été prévue selon les règles, tout est nettoyé en grand !

Paul est venu avec sa femme et après la conférence j'insiste pour les faire venir dans mon labo, tout fier de pouvoir leur montrer ce que Mlle Dupont m'a appris. C'est une occasion idéale pour que s'exprime la fibre paternaliste de Paul que je vois déjà s'enorgueillir des progrès de son futur technicien. Loin s'en faut. Mon initiative est accueillie par un sourire gêné de la part de Paul et par une moue sans équivoque de sa femme. Je passe outre ce que je crois être une question de préséance, et je tire Paul par le bras, fermement décidé à faire étalage de mes connaissances. C'est alors que sa femme qui se tient en retrait me dit :

- Samir, moi je reste là, je n'aime pas voir toutes ces choses horribles.

Sa réflexion me sidère. De quoi peut-elle bien parler ?

- Oui, Samir, surenchérit Paul, moi non plus je préfère ne pas voir souffrir ces bestioles.

Peut-être parlent-ils des lapins ?

- Mais non, n'ayez pas peur, c'est juste pour vous montrer ce que je sais faire comme analyses chimiques.

Leur réaction ne m'a pas vraiment interpellé sur le moment ; après tout, Paul ne m'avait-il pas demandé si j'aimais m'occuper des animaux avant de m'embaucher ? Sa réaction prouve qu'il est aussi gentil que sensible.

Pourriture, à la limite, hypocrite, sont des mots qui, avec le recul du temps, me semblent mieux les définir. Voilà ce "super-boss", Directeur Général de la branche française d'une multinationale pharmaceutique, qui a peur de voir ce qu'il ordonne de faire aux autres !

Il lui suffisait, confortablement installé derrière son luxueux bureau, de téléphoner en vociférant que "la cardio n'a pas assez de résultats", pour déclencher aussitôt la torture de dizaines de chiens ; et il a peur de voir "souffrir ces bestioles". Voilà pourquoi je raconterai toutes les anecdotes de sa vie privée que je trouverai suffisamment décentes pour être dans ce livre,

car derrière le "Directeur Général", il y a un lâche. Ce point mérite également que l'on s'y attarde, car il me sera donné de fréquenter bien d'autres personnes de ce genre, certaines seront en face de moi sur les plateaux de télévision lors d'émissions sur la vivisection et au travers de leurs paroles mielleuses j'apercevrai cette même lâcheté : "Mais non, les animaux ne souffrent pas, nous leur apportons autant de soins que s'il s'agit d'êtres humains..." Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, de toute façon personne ne viendra et ne pourra venir vérifier.

En ce début du mois de mai 1987, mon esprit avait encore un long parcours à faire sur le chemin de la prise de conscience. Pourtant les "indices" ne manquaient pas. Un vendredi, par exemple, on m'invite à un pot en salle de cardio. Apéritifs, cacahuètes et une ambiance franchement décontractée invitent à la rigolade. Je bascule ma chaise en arrière appuyé contre l'évier de la paillasse, ainsi confortablement calé. Je suis toutefois importuné, par intermittence, par une odeur de pourri, qui s'accommode mal avec les biscuits salés. Je finis par me douter que cela ne peut provenir que de l'évier. Je me penche et je vois de la "vaisselle" (scalpel, cupules...) qui trempe dans une eau rosée par du sang, mais aussi des espèces de lanières sur lesquelles du sang s'est coagulé en caillots et auxquelles pendouillent des lambeaux de peau et de chair. C'est avec dégoût que je me recule :

- Bhaaa ! Mais c'est dégueulasse, qu'est-ce que c'est ?

Mon exclamation ne trouve pas d'oreilles attentives au sein de la joyeuse assistance d'où fusent les dernières blagues dans un brouhaha de hall de gare. Je réitère ma question en apostrophant Berthe qui est à côté de moi :

- C'est rien, c'est pour attacher les chiens, mais ils sentent rien, ils sont anesthésiés.

J'avale ce mensonge, comme j'en avalerai d'autres. Je me contente de changer de place. C'est dire si mon esprit critique est noyé dans les limbes de l'inconscience, mais aussi de la confiance que j'accordais à ce milieu des "blouses blanches".

Pourquoi un chien anesthésié en viendrait-il à s'arracher la peau des pattes sur ces lanières, puisqu'il est censé ne rien ressentir ? Cette évidence ne m'effleure même pas l'esprit.

A la mi-mai, vers 14h, je descends du self et je me rends comme à l'accoutumée à mon bureau "d'étude". Mlle Dupont est là.

- Je t'ai préparé un gerbille, me dit-elle en me montrant du doigt un coin de la paillasse sur lequel gît le petit animal allongé sur le dos, les pattes écartées et scotchées sur une feuille.

- J'ai injecté un colorant qui nous permettra d'identifier les organes comme sur le livre que je t'ai montré.

Ça me fait drôle de voir ce petit corps scotché comme un vulgaire bout de papier.

- Alors, voilà. Commençons par l'abdomen.

Elle prend un scalpel et lui ouvre le ventre d'un geste rapide et précis. Je vois toutefois le petit corps tressaillir au moment où elle enfonce le scalpel dans son ventre. Elle lit sur mon visage l'expression du choc, car elle rajoute :

- Ne t'inquiète pas, je lui ai donné une dose d'anesthésique d'enfer, il ne sent plus rien du tout, il est déjà mort.

Je la crois, et l'après-midi se passe aux travaux pratiques sur le gerbille.

Le soir, dans la voiture, j'espère bien pouvoir parler de cette histoire à Christine en rentrant. Pour me soulager, en quelque sorte, de cette image du gerbille mort dont on a trifouillé le corps tout l'après-midi, mais c'est moi qui vais devoir écouter Christine qui me confie qu'elle voudrait rentrer à Toulon ! C'est vrai que jusque-là, Christine est restée sans occupation, ni travail. Elle passe donc ses journées à vivoter, à faire le ménage, mais le tour de la question est vite fait alors elle m'attend. L'ennui n'a pas tardé à la saisir. De plus, le décor parisien ne se prête guère à la mise en scène des rêves qu'elle avait faits sur sa "nouvelle vie" dans la capitale. On ne saurait sous-estimer l'influence psychologique cruciale de la météo, pour deux toulonnais fraîchement débarqués à Paris. Même moi qui avais pourtant de quoi m'occuper (le travail la journée, les devoirs le soir), j'étais affecté par ce ciel "si bas qu'un canard s'est perdu" comme chantait Brel. Aussi n'y avait-il que les week-ends dans la luxueuse villa de Paul qui sortaient Christine de sa monotonie, et lui rendaient le sourire pour peu que l'on ait la chance d'avoir une éclaircie.

Il avait bien été question que Christine soit embauchée en priorité au cas où un poste de secrétaire serait vacant à l'institut, mais pour l'instant, et même dans un proche avenir, il ne semblait pas qu'elle puisse y entrer. Je me permets quand même d'en toucher deux mots à Paul. Celui-ci est un peu réfractaire à l'idée de voir les deux membres d'un couple travailler dans son institut, c'était d'ailleurs une règle sacro-sainte qui n'avait encore jamais été outrepassée. J'arrive toutefois, en le prenant par les sentiments à lui arracher une promesse :

- Je vais voir ce que je peux faire.

Je n'en attendais pas moins, les paroles de Paul en ce qui concerne l'institut peuvent être considérées comme paroles d'Évangile !

Le mois de juin, outre la chaleur bienfaitrice des rayons du soleil, nous amènera la bonne nouvelle : il y a une place pour Christine.

C'est avec une joie bien réelle qu'elle part le matin avec moi dans notre vieille 2cv. Elle retrouve enfin le sourire et confiance en elle. Son travail est très motivant, les bureaux administratifs étant dotés du matériel informatique dernier cri, elle réapprend beaucoup de choses qu'elle n'avait pas pu, faute d'emplois, utiliser depuis sa formation de secrétaire.

Son bureau se trouve juste à côté de la salle d'ischémie cérébrale, c'est dire si nous sommes tout près. Son salaire va donner un sacré coup de pouce à notre budget, et nous pensons déjà à changer de voiture.

Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes... possibles en ce mois de juin 1987. L'ambiance des séjours chez Paul est franchement amicale, je m'amuse comme un petit fou avec sa chienne, un berger allemand. Elle me rappelle le chien que j'avais récupéré à la S.P.A dans ma jeunesse. Il n'avait pas beaucoup de chances de s'en sortir vu son âge, car il

n'intéressait personne. Il commençait même à avoir les problèmes d'arrière-train fréquents chez cette race. Je me souviens que Paul l'avait vu lors d'un de ses passages en vacances à Toulon et il m'avait prescrit des médicaments pour le soulager. Son frère, pharmacien, m'avait donné les remèdes gratuitement, et je dois dire que j'avais été très touché par l'attention de Paul qui ne manquait pas, à chaque fois qu'il téléphonait de Paris à ma mère, de demander des nouvelles du chien.

C'est à cette période que Paul nous invite au baptême de son fils qui donne lieu à une grande réception chez lui à laquelle est conviée toute la crème du monde de la recherche pharmacologique. Le chauffeur de Paul fait également partie de la fête. Il est franchement détendu, pour une fois. Il se sent suffisamment émoustillé pour raconter une blague à sa voisine de table, la femme d'un grand monsieur de la recherche, qui lui répond sur un ton pincé et hautain :

- Mais, pour qui vous prenez-vous pour oser me parler comme cela ? Je vous rappelle que nous ne sommes pas du même monde !

Ce genre de réplique peut faire sourire lorsqu'il s'agit de publicité pour des rillettes, mais ce jour-là, j'en ai mal pour ce pauvre chauffeur. Si l'on peut considérer les êtres humains avec autant de mépris, imaginez ce qu'il reste dans le cœur de ces gens-là lorsqu'il s'agit de chiens pouilleux, blottis dans leur cage et se pissant dessus en voyant arriver la mort ?

Je n'ai pas encore ces images atroces dans la tête, aussi je me contente de dire à Christine, suffisamment fort pour que l'intéressée puisse m'entendre :

- Il y a vraiment des imbéciles partout !

Celle-ci ne se risque pas à me répondre, car me froisser reviendrait à agresser directement Paul, un grand parmi les grands. Je bénéficie de son immunité et je ne vais d'ailleurs pas tarder à en prendre conscience, mais aussi à utiliser cette "divine" protection !

En effet, voilà bientôt trois mois que nous sommes dans le studio, et que nous aimerions changer d'appartement ; il se trouve qu'un superbe deux-pièces dont le loyer est partiellement payé par l'institut dans le cadre du 1% patronal se libère. Paul me le réserve, mais sa secrétaire le prévient qu'une telle preuve de népotisme ne serait pas pour favoriser mon intégration dans l'équipe (qui, par ailleurs, commence à jalouser mon "immunité de neveu", mais j'y reviendrai), d'autant qu'une employée postule depuis bientôt deux ans pour cet appartement. Je comprends tout à fait cette mise en garde de la secrétaire, mais Paul ne l'entend pas de cette oreille, et il semble réellement contrarié. Après quelques secondes de réflexion, il ordonne à sa secrétaire, dans une attitude qui reflète son désir de ne pas perdre la face et de ne pas laisser son autorité contrariée par des détails :

- Puisque c'est comme ça, trouvez-lui le plus rapidement possible un autre appartement bénéficiant également de l'aide au logement. Exécution !

Ce favoritisme avoué au grand jour fera du bruit dans les chaumières ! Surtout que le règlement de l'institut stipule bien qu'un employé ne saurait prétendre au privilège de l'aide au logement s'il n'a pas un an de présence dans l'entreprise. Mais comme me l'avait si bien dit Paul lors de ma première visite à l'Institut : "Ici, c'est moi qui commande."

La secrétaire me propose "sur le champ" un quatre pièces à cinq minutes du travail pour 2.500 francs ! Inutile de vous dire que je saute sur l'occasion.

Il me sera donné une autre occasion de vérifier le dévouement de Paul envers moi, "son futur technicien". La directrice du département de cardiologie, dont les penchants racistes avaient été exacerbés par mon entrée à l'institut alors qu'elle ne pouvait déjà pas souffrir la présence de Farid, eut la mauvaise idée de dire un peu trop fort ce que tout le monde pensait tout bas, à savoir que j'étais là "à rien foutre et par le seul désir de Monsieur le directeur". Une semaine plus tard (cette histoire ne m'était pas encore parvenue à l'oreille), il convoqua ladite directrice pour lui demander avec malice si elle désirait travailler avec moi en stérilisation. Son refus outré sera la cause de son renvoi. On ne plaisante pas avec l'autorité de Paul !

Dire qu'un an auparavant nous en étions réduits à manger un repas par jour, alors qu'aujourd'hui nous sommes à Paris dans notre nouveau quatre pièces, du travail tous les deux, avec en plus pour moi la promesse d'une promotion qui triplera mon salaire. Que de chemin parcouru ! L'anniversaire de notre mariage ne sera pas entaché par la misère.

Professionnellement parlant, rien ne saurait être plus agréable que le rythme tranquille que j'impose à Mlle Dupont pour ses leçons. Sans s'être vraiment consultés, mais tout naturellement conscients des avantages que nous tirons mutuellement de cette relation enseignant-enseigné, une certaine complicité s'établit entre Mlle Dupont et moi. Elle, bien contente de se voir allouer des "primes de formation" ainsi que des petits "cadeaux" de Paul, grâce à ce qu'elle me dit et que je rapporte à son bien-aimé. Moi, profitant de mon rôle d'intermédiaire dans leurs "petits arrangements", pour prétendre à la compréhension nécessaire en ce qui concerne ma réticence à ponctionner les lapins. Cette complicité me permet de profiter de son savoir lorsque d'autres techniciens ou pharmacologues me posent des "colles", Mlle Dupont me souffle les réponses ou bien m'aide à faire l'exercice. Sa collègue Mme Tristaut n'y voit que du feu, et ne cesse de vanter mes "formidables capacités à apprendre".

Il n'y a qu'une chose qui me contrarie un peu, c'est que Mlle Dupont et Mme Tristaut, doivent se rendre mi-juin, à une réunion au siège social de l'institut. Cela me chagrine, car il y a du travail d'analyses à faire, mais je n'aurai personne pour faire le prélèvement à ma place ! Me voilà donc obligé d'aller embêter un de ces pauvres lapins pour remplir mes flacons de son sang. Les lapins de laboratoire sont de gros spécimens, et la peur aidant, je dois m'y reprendre plusieurs fois avant d'en sortir un de la cage. Il s'agit avec violence pendant que je le place, tant bien que mal, dans la boîte à soufflets. Ce ne doit pas être la première fois qu'il se fait ponctionner, car ses oreilles sont toutes violacées et pleines de croûtes, il me sera d'autant plus difficile de cathétériser une hypothétique veine intacte. Voyant que je ne le serre pas exagérément, le lapin probablement accoutumé à subir l'épreuve de "l'écrasement" dans d'autres conditions, se calme, et j'avoue que je dois plus la réussite du prélèvement à l'attitude placide qu'il adopte qu'à la précision de mes gestes gauches de néophyte. Je réussis, sans trop savoir comment, à remplir mes flacons, et ce n'est pas sans soulagement que je

retourne devant l'agrégomètre et mes calculs de courbes. C'est la première fois que je fais toute la manip en solo, ce qui me permet de tricher un peu sur les dilutions du produit à tester ainsi que sur les chiffres que me donne l'agrégomètre, ceci afin de faciliter les calculs. J'aboutis sans le faire exprès à un résultat très satisfaisant quant aux capacités anti-agrégantes du produit pour une dilution donnée. Mlle Dupont trouvera avec satisfaction les tests prévus cet après-midi-là, menés à bien par son apprenti, croyant certainement que mon appréhension des prélèvements dans les oreilles de lapins n'était plus qu'une vieille histoire. Mais surtout, ce sont les qualités anti-agrégantes du produit à tester, que j'ai mises en évidence, qui attirent son attention :

- Samir, c'est super ce que tu viens de trouver là !

La nouvelle fait le tour de l'institut et Paul me déclare au téléphone sur un ton solennel :

- Tu me fais encore une découverte comme ça et je t'envoie parfaire ta formation aux Etats-Unis.

Pendant quelque temps je bénéficierai du prestige de cette "découverte", non sans attiser les ressentiments que nourrissaient déjà à mon égard les jaloux de mon "piston" au sein de l'institut. Mais peu importe, me voilà fier d'être "quelqu'un", or cela ne laisse jamais les autres indifférents où que l'on se trouve.

Christine et moi décidons de profiter de nos revenus, et nous envisageons de remplacer notre 2cv par une Super 5.

Il faudra tout de même attendre fin août-début septembre pour prendre livraison de votre nouvelle voiture, me dit le concessionnaire. Qu'importe ! Cela me laissera le temps de rêver un peu plus ! C'est un moment important pour Christine et moi, nous savons désormais que la vie nous appartient. En fait, nous mettons le doigt sans nous en rendre compte dans l'engrenage des crédits. Mais nous sommes en train de vivre quelque chose de fantastique, de prendre notre revanche sur notre passé de "ratés". Pour couronner le tout, Paul part en vacances avec sa famille et nous laisse sa maison pendant trois semaines. Trois semaines de rêve ! J'étais un petit minable et me voilà dans la maison d'un millionnaire ! Notre chambre est au deuxième étage, tout y est calme et sent bon le bois des poutres.

Pour m'amuser et me jouer de la jalousie de certains de mes "collègues", je me rends au travail avec la Mercedes de Paul. Imaginez la tête de tous ces "grands" messieurs : docteurs, pharmacologues, ingénieurs, techniciens, voyant débarquer l'animalier dans la voiture du "super-boss" craint et respecté ! Je jubile ! Christine éclate de rire alors que je fais semblant de me servir du téléphone en passant le portail, histoire que tous les regards inquisiteurs que je devine derrière les vitres en aient pour leur curiosité ! Le docteur Robert s'abaisse à m'adresser un "bonjour Samir" des plus serviles.

Je ne cherche pas pour autant à imposer ma loi au labo. Je fais ma stérilisation, certes à une vitesse qui me permette de boire quelques cafés et de lire le journal, mais je fais tout de même mon travail, et l'après-midi je continue à écouter gentiment Mlle Dupont. De toute façon, pendant les deux

mois d'été l'institut semble tourner au ralenti, et l'ambiance est franchement à la décontraction.

- On va profiter de ce que l'on peut perdre du temps pour reporter à cet après-midi la manip que l'on devait faire ce matin, comme ça tu pourras voir un peu la mise en pratique de tout ce que je t'ai appris.

Cela faisait un certain temps que Mlle Dupont me faisait comprendre qu'il "serait bientôt temps de passer à la pratique 'en vrai', de passer aux choses sérieuses", etc. Au self, elle m'explique en quoi consistent les recherches qu'ils mènent actuellement. Voilà quelque temps que les savants s'attardaient sur une substance présente dans le sang, un phospholipide, le 1-0-alkyl-2-0-acetyl-sn-glycerol-3-phosphorylcholine également appelé platelet-activating factor (facteur activant les plaquettes, en gaulois) ou plus communément pour les intimes P.A.F.-acether !

Ce P.A.F, comme son nom l'indique jouait (et joue toujours d'ailleurs !), un rôle encore mal connu dans les mécanismes du contrôle de la coagulation, de la production d'Interleukines I et II, de la "sensibilisation" des globules blancs dans le cas d'infection ou des réactions anaphylactiques responsables des allergies. En résumé, le P.A.F semblait jouer un rôle important dans les réponses du système immunitaire aux agressions extérieures (substances allergènes, germes infectieux...). Le laboratoire maîtrisant toutes les données sur ce P.A.F aurait donc potentiellement accès à un marché d'exploitation médicamenteuse pour le moins prometteur.

Parallèlement à ce produit, on avait trouvé une substance antagoniste, la BL13196 [le numéro de la substance est faux volontairement], extraite des feuilles d'un arbre : le Ginkgo biloba. L'institut, parmi tant d'autres, cherchait donc à mieux comprendre les mécanismes qui régissaient l'action de ce P.A.F.

- En ce moment, me dit tout excitée Mme Tristaut, nous cherchons à connaître les potentialités du BL13196 dans le cas d'une ischémie cérébrale, afin de contrer les effets du P.A.F.

Tout cela me semble très intéressant et pour une fois je suis impatient de finir mon repas pour descendre au sous-sol ! Je savais qu'ils faisaient leur manip sur des gerbilles, raison pour laquelle je ne cessais d'apprendre l'anatomie de ces petits animaux, mais je croyais que l'on faisait ça sur des animaux morts. Mme Tristaut ressort de l'animalerie avec un chariot contenant plusieurs caisses de gerbilles, pourtant bien vivants.

Avec une rapidité et une précision étonnante, Mlle Dupont rentre sa main dans une caisse, en sort un gerbille qu'elle tient par le cou, le pose sur la balance électronique bien incapable de donner un chiffre stable, car le gerbille ne cesse de se débattre, ses petites pattes glissant sur le plateau en aluminium. La technicienne n'a donc qu'une idée approximative du poids de l'animal. Bien difficile d'évaluer, dans ces conditions, la dose d'anesthésique calculée en fonction du poids de chaque animal.

Après les quelques secondes passées sur la balance, la technicienne, sans relâcher son étreinte, pose le gerbille sur la paille et le plaque sur le dos. De peur, ou bien du fait que la technicienne appuie trop fort avec son autre main sur son ventre, le gerbille se pisse dessus. En un éclair, l'animal reçoit sa dose d'anesthésique, là où c'est possible. Pendant ce temps, Mme

Tristaut scotche sans ménagement les petites pattes. Je vois se reproduire l'opération une centaine de fois, avec une dextérité qui ne saurait dater de l'expérience d'une ou deux manips, mais bien de milliers de gerbilles. Je me souviens avoir souri nerveusement en pensant à la parodie du travail à la chaîne de Charlie Chaplin dans "Les Temps Modernes". J'ai bien dit "nerveusement", car la vision de ces petits corps alignés, se pissant dessus de trouille et essayant vainement de décoller leurs petites pattes du ruban adhésif, n'a rien de vraiment comique, enfin pour moi ! Car tout en s'exécutant, ces demoiselles racontent la dernière blague du laboratoire qui consiste à mesurer, ou à défaut, évaluer, la longueur du pénis de leurs hommes afin de pouvoir comparer ! Aussi odieux que cela puisse paraître, c'est néanmoins la vérité, c'est dire le degré d'endurance à infliger la souffrance à autrui qu'elles ont atteint.

Mlle Dupont revient alors au premier de la file qui est loin d'être endormi. Soit que la dose d'anesthésique eut été trop faible - on préfère largement sous-anesthésier car le contraire risquerait de tuer l'animal, ce qui impliquerait une perte de temps - soit qu'il se soit déjà réveillé alors que les techniciennes étaient en train de s'occuper du centième. En fait d'anesthésie, cela se rapproche plus d'une prémédication, un peu comme si on vous donnait un comprimé de Valium avant une opération !

J'ai devant moi la preuve flagrante que la tentative d'anesthésie selon les règles, n'est pas possible. En pratique on sautera cette étape.

- C'est comme un cercle vicieux, me dit Mme Tristaut.
- C'est du temps perdu pour rien, conclut Mlle Dupont.

Il faut se rendre à l'évidence, pourquoi perdre son temps à injecter la graduation exacte d'anesthésique à ces bestioles, puisque de toute façon une fois arrivé au centième le premier se réveille !

Mlle Dupont braque ensuite une lampe forte sur le premier gerbille et tout en maintenant sa petite tête plaquée en arrière, elle fait une entaille avec le scalpel à hauteur du larynx. L'incision du scalpel arrache des petits cris de douleur au gerbille, qui ne se doute pas que son calvaire ne fait que commencer.

Elle écarte avec une pince la chair déjà entaillée permettant à la lame de s'enfoncer plus profondément, jusqu'à la dénudation des artères carotides. Le gerbille souffre de plus en plus le martyr. Malgré l'expression de ses tous petits yeux larmoyants, des mouvements violents de ses petites pattes et des tentatives de morsures désespérées sur la main de la technicienne, celle-ci continue. Elle remplace son scalpel par une autre pince qui lui permet de crocheter les carotides et de les tirer vers elle légèrement, la moindre précipitation risquant d'aboutir à leur éclatement. Puis elle glisse sous les artères un gros fil chirurgical permettant de maintenir les carotides hors de l'orifice qu'elle attache à la manière d'un "nœud papillon". Le gerbille est alors prêt à être clampé [clamping : occlusion momentanée d'un vaisseau pour arrêter son courant intérieur]. Elle passe au suivant. Une centaine d'autres subissent le même calvaire, une dizaine mourront. Pendant l'opération, il faut éviter de trancher une veine ou une artère. Dans ce cas le sang gicle aussitôt, arrosant la paillasse, les murs et la figure de la technicienne qui se trouve penchée sur l'orifice. Elle s'essuie d'un revers de manche. Pendant ce

temps, le gerbille meurt à petit feu, son sang continuant de couler peu à peu. Pour les autres la manip ne fait que commencer. Il faudra que le premier attende que la technicienne ait fini de s'occuper de ses confrères. Puis, elle leur injecte les produits dont je vous ai parlé plus haut, et elle clampe les artères carotides à l'aide de petites pinces. Le temps leur est alors compté, car il faut pouvoir clamber toutes les gerbilles en moins de dix minutes, temps imparti pour revenir déclamer et procéder à une autre injection. Tout se fait à cadence accélérée. La scène n'en est que plus impressionnante.

A ce stade-là, la majorité des animaux sont, soit morts, soit dans un coma irréversible. Afin de savoir dans quelles parties du cerveau les produits ont réagi, et en quelles proportions, les techniciennes prennent les corps des gerbilles inertes et coupent à l'aide de gros ciseaux les petites têtes. Les corps décapités tombent, les uns après les autres, dans un sac-poubelle en plastique. J'entends encore aujourd'hui le bruit que font les corps qui s'accumulent dans le sac, agité par saccades, des derniers soubresauts de ces petits êtres.

Avec moins de soin que si elle épluchait des oignons, Mme Tristaut, cigarette à la bouche, découpe les minuscules têtes pour en extraire le cerveau qui sera pilé dans le mortier électrique. Après centrifugation de la bouillie obtenue et grâce au marquage préalable du P.A.F par des substances radioactives, on réussit à en déduire sur quel type de cellule cérébrale le P.A.F ou son antagoniste le BL13196 est le plus actif.

Pour les gerbilles dont le malheur est d'avoir survécu, on enlève le fil maintenant les carotides à l'extérieur, puis on referme l'entaille dans le cou avec des agrafes chirurgicales. On les "jette" ensuite dans une espèce de cage vitrée, afin de pouvoir les observer et faire des études comportementales. Ces pauvres gerbilles offrent un bien triste spectacle, leur cerveau partiellement détruit à cause de l'arrêt de la circulation, ils s'agitent comme des pantins désarticulés dans des mouvements désordonnés et violents, ou bien se traînent lamentablement une, ou plusieurs parties du corps, paralysées.

Une gerbille est soudainement prise par une de ces crises. Comme si son petit corps était possédé, elle se met à s'agiter par saccades, si violemment que les agrafes maintenant l'entaille dans son cou, fermée, se détachent, provoquant une hémorragie. Le sang jaillit aussitôt de l'orifice, arrosant les vitres de sa cage comme si une explosion venait de se produire.

A la fin de la manip, et après avoir vu tout ce sang gicler, je suis comme groggy par tant de souffrance. A plusieurs reprises j'ai fermé les yeux, je me suis crispé en entendant les cris des gerbilles. Sans qu'elles se moquent franchement de moi, j'ai surpris Mlle Dupont et Mme Tristaut échanger des regards qui ne prêtaient guère à confusion, ma sensibilité est considérée par elles comme de la sensiblerie. Dire qu'il y a tellement d'animaliers qui rêvent de devenir technicien de laboratoire et s'exécutent sans rechigner dans ce genre de manip, moi, à qui on offre cette place en or sur un plateau, je fais le difficile pour quelques cris d'animaux alors que l'on fait preuve à mon égard de tant de patience.

Mlle Dupont, ma complice, montre la même compréhension que pour les lapins et me dit qu'il ne faut pas croire que les gerbilles souffrent beaucoup :

- Ils tombent rapidement dans le coma ; quand tu les vois bouger, ce ne sont que des spasmes nerveux. Ils ne sont plus conscients de rien.

Je n'en sais trop rien, et je me force à oublier cette vision d'horreur le plus vite possible, je ne veux pas non plus que l'on me prenne pour une fillette. Une chose est sûre, je déploierai toutes les ruses possibles afin de ne pas faire ce genre de manip lorsque je serai technicien.

Le soir, pour me changer les idées, nous sortons, Christine et moi, faire un Paris "by-night" avec la voiture de Paul. On rigole comme de jeunes amoureux insouciantes que nous sommes, et j'oublie le sort réservé aux gerbilles.

Au cours du mois d'août, alors que je continue de travailler à mon rythme, Berthe ne cesse de venir me chercher à mon bureau pour l'aider en stérilisation, car il reste soi-disant beaucoup de travail, et colporte à qui veut bien l'écouter que je suis un tire-au-flanc. Ce sont les seuls moyens que son cerveau limité trouve pour se défouler de la jalousie qui la tiraille de savoir que je passerai bientôt technicien alors que depuis dix ans elle essaie vainement de devenir animalière. Cela aboutit, c'était inévitable, à une discussion pour le moins pimentée, au cours de laquelle je la préviens courtoisement que je vais lui casser la gueule si elle continue !

Madame va pleurer dans les jupes de la directrice Mme Roïg, alors que celle-ci trouve là l'occasion rêvée d'assouvir sa propre jalousie à mon égard en allant pleurer chez le Docteur Robert. Personnellement, je court-circuite la hiérarchie en téléphonant à Paul. Je suis sur le coup de la colère et il me prie instamment de me calmer.

- Je vais faire le nécessaire, me dit-il, elle fait ch... cette négresse.

De ce fait, le Docteur Robert se trouve un peu décontenancé lorsqu'il constate que Paul est déjà au courant et qu'en plus il lui demande de "virer la négresse" ! Les relations entre les deux hommes étant ce qu'elles sont, le Docteur Robert se fera un plaisir de ne pas s'exécuter. Mais il n'osera rien me dire. Depuis ce jour, l'entente qui ne cessait de se désagréger, entre Berthe et moi, fait place à un conflit ouvert. Je me permets de vous faire part de cet incident, car j'allais bientôt découvrir des agissements qui seront la cause de ma première révolte au sein de cet institut.

Ce mois de septembre s'annonçait aussi prometteur que les deux mois de bonheur que nous venions de passer. Je reçois enfin le coup de fil du concessionnaire m'annonçant la livraison de ma voiture. Je la bichonne, comme un gosse, et je suis fier de cette ostensible preuve de mon nouveau statut social.

Pourtant, un beau matin de ce mois de septembre, je rentre dans l'animalerie des petits rongeurs pour donner à boire aux animaux lorsque j'entends des cris de lapins, comme je perçois également le bruit de ciseaux que l'on pose sur la paille, mon intuition me dicte de rentrer à pas feutrés pour surprendre ce que l'on pouvait bien faire à ces lapins avec des ciseaux alors qu'on ne leur fait habituellement que des prises de sang. J'étais loin de me douter de ce que j'allais découvrir !

Je vois la Berthe en train de choisir un lapin dans les cages que l'on venait de livrer. Elle pose le lapin sur la paille et lui coupe les oreilles, mais pas d'un coup net, elle fait une entaille puis arrache la partie restante. Elle s'y reprend à deux fois, le lapin se débat avec frénésie, il n'a aucune chance, fermement aplati par la grosse main de Berthe. Il a ses oreilles qui pendouillent encore par un petit bout de chair. Elle ne s'est toujours pas aperçue de ma présence, bien trop concentrée sur son travail de boucher. Moi, je sens la haine monter en moi, mais la stupeur me fige et m'empêche d'agir. Berthe reprend les ciseaux et assène des coups de pointe sur la tête du pauvre lapin. Le sang gicle et coule à flots. Puis calmement, elle va mettre le lapin dans une cage sur le chariot. C'est à ce moment qu'elle m'aperçoit.

- Ça va pas la tête ! Pourquoi tu les fais souffrir comme ça ?

- Fais pas ch..., occupe-toi de tes oignons ! me répondit-elle après avoir maîtrisé l'effet de surprise. Puis elle sort le buste droit en jouant l'imposante.

Je suis abasourdi par tant de cynisme. Je l'entends dans le couloir en train de m'insulter, mais mon attention reste fixée sur les gouttes de sang qui vont de la paille aux cages des lapins. Apparemment ce n'est pas le seul qu'elle a "opéré", je regarde dans les cages et je n'ai pas de mal, au milieu de ces lapins blancs immaculés, à en découvrir également deux autres dans un état lamentable, la tête en sang, les oreilles arrachées, il y en a même un qui a un œil crevé. Mais pourquoi ?

Bien décidé à en découdre avec cette salope, je sors comme un fou furieux de l'animalerie à la recherche de la grosse Berthe.

Mme Tristaut qui a entendu Berthe gueuler dans le couloir que je n'étais qu'une poule mouillée et autres insultes relatives à ma sensibilité avec les animaux, m'appelle. Elle me dit que Berthe est allée voir le pharmacologue au rez-de-chaussée :

- Calme-toi, Samir, viens. Je vais t'expliquer, mais calme-toi !

Elle m'amène en salle de stérilisation.

- Ne te mets pas dans un état pareil pour si peu, tout le monde est au courant de la magouille de Berthe et Farid avec les nouvelles livraisons.

C'est la douche froide ! Je suis prêt à lui couper les oreilles à la grosse, et Mme Tristaut est en train de me dire que tout cela est normal, que tout le monde est au courant, mais pour trois lapins, ce n'est pas la peine de faire un tel cinéma !

Calmement, Mme Tristaut m'explique :

- Berthe est montée voir le pharmacologue pour lui dire qu'il y a trois lapins qui sont inutilisables dans la nouvelle livraison, comme ça elle se les met de côté. C'est tout.

Elle m'explique cela avec un tel naturel que je reste cloué sur ma chaise. Alors que Mme Tristaut, satisfaite de m'avoir calmé, s'en va, j'essaie

de comprendre. Et puis "Tilt", étais-je naïf ! Berthe esquinte les oreilles des lapins pour faire croire que les blessures résultent de bagarres, voilà pourquoi elle ne les coupait pas "proprement" d'un coup net. Les coups de pointe de ciseaux étaient censés simuler des morsures. J'avais effectivement déjà vu des lapins s'amocher au cours de combats, la promiscuité dans laquelle ils vivent, quatre, parfois cinq par cage, ne pouvant que favoriser ce genre de "défoulement" sur un de leur congénère plus faible. Les oreilles ainsi abîmées, le lapin est en effet "inutilisable" puisque c'est sur les oreilles que l'on pratique les prélèvements sanguins.

La Berthe se choisissait donc trois beaux spécimens, garantis exempts de toutes contaminations puisqu'ils venaient d'élevages spécialisés dans l'approvisionnement des laboratoires ; elle leur tailladait les oreilles, puis allait voir le pharmacologue responsable de la "marchandise" pour lui rapporter, d'un air faussement affecté, qu'une fois de plus il y avait trois "rebuts" dans la nouvelle livraison, et qu'il faudrait en recommander trois autres. Le pharmacologue qui s'en tape comme de sa première chaussette, félicite Berthe pour sa conscience professionnelle. Une fois obtenue la bénédiction du pharmacologue, rien n'empêchait plus Berthe et Farid de se "mettre les lapins de côté" et de se les préparer au vin blanc.

Tout le monde le sait et tout le monde s'en fout. Les pensées les plus noires alimentent ma colère. Je reste prostré dans ma salle de stérilisation. Les lâches n'osent même pas prendre leur "quota" de bidoche sans faire souffrir les lapins, après tout personne n'ira vérifier si le lapin s'est vraiment battu ou pas, s'il a toujours ses oreilles, alors pourquoi les faire souffrir inutilement ? C'est qu'ils doivent avoir peur de se faire prendre si les lapins sont indemnes. Il ne serait pas bien vu que l'on se serve dans l'animalerie comme à la boucherie. Il faut savoir maquiller la combine. Mais je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas d'autres implications. La grosse Berthe avait l'air de se défouler agréablement avec ses ciseaux, elle trouvait là l'occasion rêvée de pouvoir assouvir ses pulsions sadiques, de se venger sur les animaux de la frustration de n'être qu'une simple laveuse depuis dix ans, alors qu'elle rêvait de devenir technicienne.

Je suis en train de ruminer dans mon coin lorsque Berthe revient finir son travail de stérilisation. Elle fait comme si de rien n'était, affichant même un sourire ironique. Il n'en fallait pas moins pour que ma colère contenue jusque-là éclate au grand jour.

- Ça te plaît de faire souffrir ces bestioles ? Tout le monde s'en moque, tu pourrais aussi bien les euthanasier et les amener chez toi, personne ne te dirait rien, mais t'es une malade, je l'ai vu ça te fait jouir de leur crever les yeux...

- Tu n'es qu'une fillette et en plus tu veux faire ta loi. Ça s'est toujours passé comme ça ici, mais depuis que Môôôsieur a été embauché, tu n'arrêtes pas d'ennuyer ton monde avec tes bêtises sur les conditions des animaux et tout le reste. Personne n'ose rien te dire parce que tu es le neveu du directeur général. Petit poussin a besoin de maman poule pour chialer sur les animaux...

Elle n'a pas le temps de finir que je lui balance en pleine figure un plateau de vaisselle à stériliser, éprouvettes, cupules et autres récipients viennent s'écraser sur son faciès de marâtre.

J'essaye de joindre Paul pour lui dire ce que j'ai vu, mais il est à Londres en voyage d'affaires, il ne sera de retour que cet après-midi. Tant pis, je vais voir le Dr Robert. La seule chose qui semble le satisfaire dans cette histoire, c'est que, cette fois-ci, j'ai respecté la hiérarchie et que je suis venu le voir lui, avant d'en parler à Paul ! Quant au comportement barbare envers les lapins il écarte le sujet et me dit :

- Il faut régler ce différend avec Berthe au plus tôt, on ne peut pas vous construire une salle de stérilisation pour vous tout seul.

En redescendant, Berthe et Farid sont penchés au-dessus des deux grands bacs en plastique, en train de dépecer les lapins. Je suis tellement écœuré que je me tire, sans autorisation. Je préviens Christine que je viendrai la rechercher ce soir à 17h, puis je rentre à la maison.

Le lendemain matin, le directeur adjoint, le Dr Robert, m'attend de pied ferme dans le hall.

- Venez, me dit-il en me montrant la porte de son bureau, j'ai à vous parler.

Une fois dans le bureau, il commence sur un ton irrité :

- Qu'est-ce que c'est que ce comportement d'irresponsable ! Je ne...

- Irresponsable ! Je viens vous dire que des employés prennent l'animalerie pour un rayon de boucherie, vous me répondez que c'est juste un différend à régler entre Berthe et moi, et vous me traitez d'irresponsable !

Une fois de plus il se détourne du sujet et continue sur sa pensée :

- Puisque vous parlez de Berthe, je vais vous réunir tous les deux. Rien ne peut aboutir s'il n'y a pas un esprit d'équipe, il faut que vous trouviez un terrain d'entente avec...

- Avec cette malade ?!

Je me lève précipitamment et avant de claquer la porte avec violence je lui lance :

- Je préfère démissionner plutôt que d'écouter des sottises.

Puis je rentre une nouvelle fois chez moi. J'essaye de joindre Paul qui est déjà au courant. Il proteste que je n'ai pas à être incorrect avec son adjoint quel qu'en soit le motif ; en ce qui concerne Berthe, il me déclare qu'il a demandé au Dr Robert de la virer. Il me demande de revenir à l'institut et d'aller m'excuser auprès du Dr Robert.

- Jamais, je préfère démissionner plutôt que d'être obligé de m'excuser alors que j'ai raison.

Malgré ses sermons, je reste sur mes positions. Je sais toutefois que je ne risque rien, tout ce que me reproche Paul quant à mon incorrection vis-à-vis de son adjoint, c'est juste pour la forme. Le week-end dernier, il parlait au téléphone avec le président de l'institut (le "méga-boss"), et au cours de la conversation, je l'ai entendu dire qu'il allait se débarrasser de "cet incapable de Dr Robert".

Quant à mon chantage à la démission, c'était un bluff sans trop de risque au vu de l'amitié qui nous unissait Paul et moi. Je n'avais vraiment, ni

l'envie, ni les moyens de démissionner alors que je venais tout juste de signer le crédit pour ma nouvelle voiture.

Paul a l'excellente idée de téléphoner à ma mère, et de tout raconter, en lui adjurant de me faire entendre raison. C'était mon point faible. Que faire d'autre lorsqu'une maman vous dit :

- Samir, après tout ce que Paul a fait pour toi, et pour m'être agréable... On te tend le pain et le couteau et tu n'es même pas reconnaissant et patati, et patata...

Bref, je cède, je retourne au travail et je m'excuse, la mort dans l'âme.

Le samedi qui suivit cette histoire, Paul me prend à partie et me sermonne comme un gosse pendant deux heures !

- Il suffit que tu exécutes ce que l'on te demande de faire, tranquillement, à ta vitesse, pour que je te fasse passer technicien, et tu auras la charge avec Mlle Dupont de la nouvelle unité de cardio-vasculaire que l'on va créer. Tu verras, si tu sais être patient (entendez "gentil"), tu auras bientôt des responsabilités qui rendront ton travail intéressant.

J'acquiesce en me disant que j'ai peut-être exagéré. Je ne voulais pas faire de mal à ma mère, ni à Paul qui depuis le début de cette aventure n'a cessé d'être aux petits soins avec moi. Il n'a montré que gentillesse et générosité envers ces deux ex-chômeurs que nous sommes, je n'oublie pas qu'il aurait pu nous laisser là où nous étions : dans la misère. Après tout, il me suffira de tempérer un peu mon amour-propre et de ne plus parler à cette Berthe, qui, grâce à la protection du Dr Robert, ne sera pas virée. Par contre, je me jure de ne pas rater la directrice Mme Roïg.

Cette histoire permet tout de même au Dr Robert d'alimenter mon "dossier" de deux lettres recommandées, histoire de montrer qu'il fait parfois quelque chose derrière son bureau.

A l'échéance prévue pour ma promotion de technicien, c'est à dire fin septembre, Paul me confie :

- Il vaut mieux que l'on attende un petit peu. Tu m'as cassé la baraque avec tes bêtises ! Mais d'ici trois mois cette histoire sera oubliée, tout rentrera dans l'ordre.

De peur de le décevoir, je n'ose pas encore lui avouer qu'il me semble peu probable qu'un jour ce boulot puisse s'accorder avec mon caractère. Je ne pense pas vraiment aux animaux, à cette époque en tout cas, lorsque je parle de cela, non, c'est le fait de travailler dans ce sous-sol, à l'éclairage blafard, alors qu'à Toulon j'étais toujours au grand air, c'est le fait de devoir étudier sans relâche ces mathématiques et cet anglais qui commence à me peser.

Finalement rester laveur en stérilisation avec 6.000 francs par mois, sans me combler d'allégresse, me satisfaisait amplement. J'avais tellement appris à me contenter du strict minimum vital que j'avais du mal à répondre aux sollicitations du "plus" : plus d'argent, plus de responsabilités, plus de notoriété... C'est sûrement ce qui m'a sauvé et qui me permettra le moment venu de faire la distinction entre coopérer par mon travail avec ces gens, et devenir complice par mon silence de leurs exactions.

Paul est bien naïf en pensant que toute cette histoire va s'arranger avec le temps. Voilà que les animaliers, encouragés par Berthe, commencent à se plaindre que je ne rentre toujours pas, au bout de six mois de présence, dans les tours de garde du week-end. Il faut, en effet, pour l'animalier de garde, revenir le samedi matin et le dimanche matin pour s'occuper des animaux : leur donner à boire et à manger, changer les litières, remplir les fiches d'expérimentations sur lesquelles sont reportées les observations des animaux en cours d'étude comportementale. La responsabilité de ce travail incombait au technicien qui avait fait la manip, mais il était rentré dans les mœurs que les techniciens donnent un "pourboire" aux animaliers afin qu'ils gribouillent sur lesdites fiches, quelques remarques, sur l'état des animaux en cours d'évaluation. C'est grave parce que Charly, l'animalier du laboratoire stérile, écrivait vraiment n'importe quoi, se contentant de recopier les observations précédentes ; étant quasi analphabète, il aurait eu du mal à construire une phrase. Qu'importe, l'essentiel pour les techniciens était d'échapper à la corvée de revenir le week-end.

Il fallait également nettoyer l'animalerie pour chien. Cette polémique me permettra de découvrir la troisième animalerie du sous-sol. Rendez-vous compte qu'au bout de six mois de présence j'aurais été incapable de vous dire où se trouvait cette animalerie. J'avais appris au hasard d'une conversation au self que l'on faisait également des expérimentations sur les chiens, mais était-ce bien ici ? L'Institut avait tellement de laboratoires. Je ne me posais vraiment pas la question, bien trop absorbé alors par mes cours de maths et impressionné par toutes ces blouses blanches qui parlaient de phospholipide dont on avait découvert de nouvelles propriétés, etc.

Un jour, Farid vient me trouver :

- Samir, viens voir, je vais te montrer comment on nettoie la "pièce noire".

C'était la première fois que j'entendais parler de la "pièce noire", mais son invitation ne m'incita pas à la curiosité. J'étais plutôt porté à la rigolade, car je devinais que l'ami Farid arrivait avec ses gros sabots et l'idée de m'apprendre quelque chose dont je n'étais pas encore au courant, pour pouvoir dire "maintenant tu sais tout, tu peux rentrer dans les tours de garde comme tout le monde". Il n'était pas très futé le Farid !

- Te fatigue pas, Farid, lui répondis-je, je ne les ferai jamais les tours de garde.

Il affiche un air surpris, il ne devait pas avoir prévu ce genre de réaction ! Puis, récusant toute manœuvre intéressée, il m'invite de nouveau :

- C'est juste pour voir, qu'est-ce que tu vas imaginer là !

Amusé de le laisser s'empêtrer dans sa propre combine, je lui déclare :

- Ha ! alors, si c'est pas intéressé !

Je me décide à le suivre. Il passe d'abord dans l'animalerie des lapins pour y prendre une clé camouflée derrière la porte. Au passage, il déroule la lance à incendie et la tire avec lui tout en se dirigeant vers la porte de secours tout au bout du couloir ; à part arroser les plantes dehors, je me demande ce qu'il peut bien m'emmener faire. Avant d'arriver au bout du couloir, il s'arrête et ouvre une porte sur sa gauche.

- Elle est bien bonne celle-là, il y a une porte ici ! dis-je, étonné.

Je ne l'avais même pas remarquée, d'abord parce qu'il n'y avait rien à faire au bout du couloir, et puis parce que cette porte sans poignée était confondue avec le prolongement du mur, le genre de porte qui vous fait penser à un placard à balais.

Farid tourne la clé, et ouvre. Une odeur pestilentielle me pique les narines et me fait bloquer la respiration. Je ne puis m'empêcher de lui dire à quel point ça pue, alors qu'il repart mettre la lance sous pression.

- Tiens la lance, me dit-il.

Je m'exécute et tout en mettant mon tee-shirt au-dessus du nez, je tente de regarder ce qu'il peut bien y avoir derrière cette porte : une autre porte ! Entre les deux une trentaine de centimètres comme dans un petit sas. Le temps que Farid revienne, je remarque que la deuxième porte est faite dans une espèce de plexiglas transparent, mais la pièce de l'autre côté est dans le noir complet.

- C'est une porte de protection au cas où il y en aurait un qui te sauterait dessus, la lumière est à côté de toi, me dit Farid.

J'actionne l'interrupteur, un peu anxieux "qu'un me saute dessus". Je suis sûr qu'il veut se payer ma tête avec ses idioties, et je suis en train de marcher dedans à fond !

A travers la porte en plexiglas maculée de souillures de bas en haut, j'entr'aperçois des formes qui se déplacent rapidement pour converger dans l'angle opposé à la porte. Farid ouvre la porte en plexiglas et je vois pour la première fois l'animalerie des chiens.

C'est une pièce toute carrelée, sans autre ouverture qu'une petite bouche d'aération au plafond, un trou au milieu du sol pour évacuer les immondices, et la porte en plexiglas. Celle-ci étant toujours fermée, les chiens sont dans le noir 24h sur 24.

Les chiens sont loin d'être des Beagles que ces messieurs prétendent utiliser exclusivement. Il y a là un cocker, des sortes d'épagneuls bretons, un fox-terrier et des chiens de berger bâtards. Ils sont tous dans un état pitoyable, n'ayant pas d'autre endroit pour vivre que ce carrelage détrempé d'urine et plein d'excréments, ils sont d'une saleté repoussante, l'odeur de la pièce, sans aération digne de ce nom, est réellement suffocante. Les chiens sont là, tremblant de peur. Ils s'entassent les uns sur les autres dans ce coin de la pièce cherchant désespérément à enfouir leur tête et leur corps squelettiques sous ceux de leurs confrères d'infortune, afin d'échapper à la lumière qui les aveugle.

Farid, totalement insensibilisé, m'explique qu'il suffit, à l'aide du jet d'eau, de ramener toute la merde dans le trou du milieu de la pièce par où s'écoule l'eau ; je regarde ces êtres fantomatiques au regard soumis, tenter d'éviter le jet d'eau en glissant sur le carrelage mouillé. J'ai peut-être vu ce jour-là, sans le savoir, la tendre boule de poils qui vous manque tant.

Une fois sa corvée de nettoyage terminée, Farid prend deux poignées de biscuits secs dans un sac entreposé dans le sas et les jette à même le sol mouillé. Les plus forts se jettent dessus, le petit cocker et un épagneul breton se contenteront de quelques miettes, il y a une sorte de pointer dans le coin, le corps secoué de tremblements, le regard vide, qui ne bouge même pas. D'autres lèchent le carrelage fraîchement mouillé, il n'y a pas de gamelle

dans la pièce. Puis Farid referme la porte, un chien aboie, il éteint la lumière et tire la porte donnant dans le couloir, les aboiements deviennent presque inaudibles. Je sais maintenant d'où venaient ces hurlements étouffés que j'entendais plus nettement aux WC, et cette puanteur qui était soi-disant due "à des remontées d'égouts".

Je suis profondément écoeuré, je sens mon estomac se contracter. Farid, lui, enroule tranquillement le tuyau de la lance à incendie, puis passe la serpillière :

- Fais gaffe, il reste toujours un peu d'eau dans la lance, la dernière fois je me suis fait engueuler d'avoir foutu de l'eau partout.

La seule préoccupation de ce demeuré, c'est de ne pas mettre de l'eau par terre après avoir refermé la porte sur ces êtres vivants, sensibles et capables de tant d'affection envers les hommes. La dernière récompense à leur dévouement sera donc cette "pièce noire" infâme et puante.

J'essaie d'en savoir un peu plus sur ces chiens. D'où viennent-ils ? Depuis combien de temps sont-ils là-dedans ? Pour quoi faire ?

- Ce sont des chiens que nous amène la S.P.A, on devait les euthanasier, car personne n'en veut, alors on nous les donne pour que leur mort serve au moins à quelque chose. Tu sais, Samir, de toute manière ils étaient condamnés.

J'avoue que les choses présentées de cette manière ont de quoi vous ébranler. Charly, qui vient nous chercher pour aller au self, confirme :

- C'est vrai, Samir, j'te jure, c'est des gens de la S.P.A qui nous amènent les chiens au lieu de les euthanasier.

Je les crois, pourquoi pas après tout ? Mais une chose est sûre, je fuirai les corvées de nettoyage comme la peste.

Le soir j'en parle avec Christine, mais elle n'est pas aussi réceptive que je l'aurais imaginé, elle a dû rattraper du travail en retard, ce qui l'a épuisée ; je fais l'apprentissage de cette terrible évidence : les mots ne sont pas les images. J'ai beau lui parler de chiens dans un état lamentable, tout ce que son cerveau aura pu enregistrer se rapportant à "chiens dans un état lamentable" ne pourra jamais être ce que j'ai vu. Vivisection et expérimentation animale ne sont que des mots, comment décrire la souffrance ?

Je ferme les yeux sur ce que cache cette porte anodine au bout du couloir et tout comme pour les gerbilles, j'oublie ; d'autant que ma nouvelle voiture est vraiment super et que nous pensons pouvoir nous acheter une télévision couleur. Ce week-end-là, je n'embête pas Paul avec ce que j'ai vu, je lui ai déjà causé suffisamment de tracas comme cela.

Le lundi matin, en allant au travail, je n'ai pas l'esprit aussi tranquille que les autres fois. Enfin, les lundis matin sont parfois redoutables pour tout le monde !

Avec le mois de septembre, beaucoup de choses ont changé ; le soleil ne fait plus que des apparitions timides ; un froid glacial, en revanche, accompagne ce vent du Nord. Ça devrait être interdit un vent comme ça !

Chez nous le mistral souffle aussi, oh ! oui, mais pas à vous glacer les os comme ici.

Et puis, avec la fin des congés annuels, le travail à l'institut commence à prendre un rythme plus soutenu. Je gare ma voiture sur le parking face à la cafétéria, comme ça je peux l'admirer et la surveiller facilement. Il me suffit de remonter au rez-de-chaussée, puis de faire mine d'aller chercher un café au distributeur pour jeter un coup d'œil par les fenêtres. Cela me permet de paresser dix minutes par-ci par-là !

Ce lundi matin là, est particulièrement "redoutable" en ce qui concerne mon manque de motivation pour le travail ! Il y a des jours comme ça, où on aimerait rester bien au chaud dans les couvertures !

Pendant que l'autoclave tourne, je me décide à faire l'effort d'aller prendre un chocolat bien chaud au distributeur. Vers les 11h, il n'y aura personne à la cafétéria, me dis-je, l'occasion idéale pour rêvasser, devant la fenêtre, pendant un petit quart d'heure. Qu'il est bon de prendre son temps au milieu de toute cette agitation ! D'ailleurs, dans la précipitation de ce matin, j'ai oublié dans la voiture une cassette d'anglais, que Mlle Dupont m'avait prêtée depuis un moment. Une excuse pour rallonger un peu plus mon temps de repos et pour voir ma voiture de près. Plutôt que de sortir en traversant le hall, ce qui permettrait éventuellement au Dr Robert de me voir par la fenêtre de son bureau, je décide de couper par la porte de sortie de secours au bout du couloir. Rien, à part l'envie de resquiller quelques minutes de plus sans être vu du Dr Robert, n'aurait pu m'inciter à aller au bout de ce couloir. Je n'avais d'ailleurs jamais vu personne continuer son chemin dans cette direction, tout le monde tournant à gauche pour aller à la cafétéria.

Tout content d'avoir trouvé la combine pour accéder à ma voiture sans être vu, je m'en vais sans le savoir, à la découverte de la deuxième salle de cardio-vasculaire. Je croyais qu'il n'y en avait qu'une, celle où l'on faisait tous les "pots". Personne ne m'avait dit qu'il y en avait une deuxième. En passant devant la porte entrouverte, j'entends les gémissements d'un chien. Mais des gémissements faibles et très lents, une plainte langoureuse dont l'intensité sonore est basse, mais dont l'intensité émotionnelle est telle qu'elle s'infiltré en moi, et me bouleverse. Il y a dans cette plainte ce quelque chose d'universel, qui malgré la barrière de la langue, ou de l'espèce, vous fait ressentir avec acuité la souffrance d'autrui. Involontairement mon souffle se synchronise avec celui de l'animal. Mon cœur bat à toute vitesse alors que je pousse doucement la porte, puis j'ai la sensation qu'il s'arrête, alors que le souffle de l'horreur percute mon cerveau avec violence.

Le chien est là, sur une grosse table en aluminium, allongé sur le dos. Les pattes attachées en croix, essaient dans des mouvements de torsion, arrachant la peau et les chairs, de se libérer de ces lanières que j'avais découvertes dans un évier quelque temps auparavant. Des tas de tuyaux sortent de son ventre ouvert, je vois les intestins à nu, monter et descendre au rythme des mouvements respiratoires, au rythme des gémissements. Je m'avance pour voir la tête du chien. Sa gueule est maintenue grande ouverte par un grossier appareillage en fer. C'est alors qu'il pose son regard sur moi. Je comprends ce qu'il me dit, sans mot, au travers de ses yeux larmoyants d'où émane une tristesse qu'il me transmet, il implore ma pitié.

C'est alors que le pharmacologue qui était penché au-dessus du congélateur, se redresse et me voit. Il a une canette de bière à la main, et sur son bureau traîne un sandwich huileux. Il a encore la bouche à moitié pleine lorsqu'il m'engueule :

- Qu'est-ce que tu fous là ! Tire-toi vite. Tu gênes avec tes microbes, tire-toi et ferme cette porte !

Si je vous décris objectivement le pharmacologue qui s'occupait de la salle de cardio, vous allez croire que j'exagère, et pourtant !

Franck a la quarantaine, il est gros de partout : du double menton aux doigts boudinés, la graisse a tout investi. Il sue à grosses gouttes du matin au soir, été comme hiver. Il boit son pack de bière qu'il amène tous les jours avec lui, il a sa bouteille de rouge dans le placard des couverts au self. Il parle fort et grossièrement, toujours en train d'essayer désespérément de se rendre intéressant auprès de la gent féminine avec ses blagues de cul, sans s'apercevoir du dégoût qu'il inspire.

Cela paraît peu vraisemblable qu'un tel personnage puisse travailler dans une unité de recherche au sein d'une multinationale pharmaceutique et pourtant, je n'invente pas ce personnage pour les besoins d'un roman, c'est la vérité. Cet être abject, le "gros porc" comme tout le monde l'appelait, avait la responsabilité des expériences de cardiologie menées sur les chiens.

Je ne réponds pas à son invitation si poliment exprimée de sortir sur le champ de son labo. La scène de ce chien qui continue de gémir pendant que cet être immonde boit goulûment sa canette de bière en rotant, me révolte au point que je ne puis décrocher mes yeux de ceux du chien. Franck doit réaliser que je suis l'animalier "neveu du directeur" car il change soudainement de ton :

- Ah ! Mais t'es Samir ! C'est qu'ils m'emmerdent à rentrer dans mon labo comme dans un moulin, alors j'en ai un peu marre, tu comprends ?

Je comprends surtout que l'excuse des microbes était un mensonge ; lui qui bouffe son sandwich et pue la transpiration, il n'en apporte pas des microbes ? Et si l'affirmation selon laquelle il s'agissait de chiens amenés par la S.P.A au lieu d'être euthanasiés au refuge était elle aussi un mensonge ?

- Ce chien n'est pas anesthésié ?

- Bien, si t'anesthésies le clebs, vu qu'on fait des recherches sur une nouvelle substance, on veut être sûr que les résultats ne seront pas faussés par aucune autre substance.

Ils s'étaient payé ma tête avec le coup des lambeaux de peau sur les lanières. "Ils sentent rien, ils sont anesthésiés" m'avait dit Berthe. Sous mes yeux je vois les pattes entaillées jusqu'aux tendons continuer à tirer sur les liens.

Mais alors, cela devait être également des mensonges leur histoire de gerbilles qui ne souffrent pas ! Et d'où viennent tous ces chiens, je ne peux plus croire que ce soit la S.P.A qui les amène à ces bourreaux. Mais bon sang, on se fout de ma gueule depuis le début ! Je sais maintenant pourquoi Paul ne voulait pas venir dans le labo avec sa femme. Ils savaient tout, eux aussi ! Je me retrouve dans une situation où toutes les valeurs sur lesquelles je faisais reposer ma confiance se dérobent tout d'un coup et me font vaciller

de mon univers ouaté dans la cruelle réalité de la Vérité du mot vivisection.

- Ça va pas, Samir ? T'es tout pâle ?

J'ai l'impression de me retrouver à la place d'un enfant qui découvre que le plat dont il se délecte depuis tout à l'heure n'est autre que son bien aimé lapin "Bunny", qui était soi-disant "parti dans les étoiles" et qui se retrouve en sauce avec des pruneaux dans son assiette.

Je bredouille quelque chose comme "c'est dégueulasse" avant de partir, complètement "groggy".

Je vois des gens qui me regardent bizarrement, je fais des gestes automatiques. Je me retrouve devant un plateau au self, puis la montre indique 17h, je rentre avec Christine chez nous.

Christine est déjà plus réceptive que la dernière fois :

- Pour être dans un état pareil, c'est que c'est sérieux ! dit-elle en essayant de plaisanter.

Je lui raconte l'horreur, la souffrance de ce chien étripé à vif au nom de la recherche. Je dors mal, cette nuit-là. La suivante aussi ; et même aujourd'hui, cette vision lancinante de ce chien qui me demande de l'aide à travers ses yeux remplis de détresse, vient encore me tourmenter.

Dans le courant de la semaine, je vois Charly descendre des sacs-poubelles de la salle de cardio et les mettre dans le gros congélateur du sous-sol. Je n'avais même pas réalisé à quoi pouvait bien servir ce congélateur. Les chiens y sont stockés jusqu'à ce qu'ils puissent être brûlés dans l'incinérateur. Depuis la fin de l'été et la reprise du travail à un rythme soutenu au sein de l'institut, j'avais remarqué que les va-et-vient, autrefois épisodiques, des sacs-poubelles en provenance des différents laboratoires vers ce congélateur, s'étaient accélérés.

C'est Farid qui s'occupe de l'incinérateur, et il faut dorénavant instaurer une échelle de "priorité" dans les sacs à brûler car il n'arrive plus à suivre et les sacs commencent à s'accumuler.

L'édifice de respectabilité que j'avais moi-même échafaudé autour de l'honorabilité du travail des "blouses blanches" commence à se lézarder. Le doute, le désir de savoir, commencent à germer dans mon esprit. Cela n'était plus qu'une question de temps avant que je ne remette tout en question.

Ce week-end, je décide de confier à Paul mon refus de devenir technicien, malgré les avantages, mais surtout, tous ses efforts et les espoirs qu'il avait mis en moi. Je le déçois visiblement, il ne veut pas comprendre :

- Attends un peu, Samir, patience, tu n'es pas arrivé jusque-là pour baisser les bras !

Je me dois de tout lui dire, peut-être pourra-t-il changer les choses.

- Tu sais ce que j'ai vu en salle de cardio ?

- Ah, non ! je t'en prie, ne me parle pas de ces trucs horribles, je ne veux pas savoir !

Il savait, donc. Suis-je bête ! C'est le directeur général de l'institut, comment ne serait-il pas au courant. Mais j'ai du mal à croire qu'il y soit totalement insensible. Il n'affiche pas cette glaciale indifférence, il a l'air

réellement peiné lorsque j'aborde ce sujet. Il a naguère fait preuve de tant d'attention à l'égard de mon vieux chien, et aujourd'hui, tous ces gestes d'affection envers sa chienne m'empêchent de le soupçonner d'être capable de commettre les violences que j'ai vues ces derniers temps. D'ailleurs, pour changer de sujet, il me parle avec douceur de sa chatte malade :

- Je suis inquiet à son sujet, elle commence à se faire vieille, maintenant. Je voudrais que tu t'occupes d'elle en mon absence, cette semaine. Il faut lui faire des injections d'anti-inflammatoires ; viens, je vais te montrer comment on fait. Je préfère que ce soit toi qui t'en occupes, j'ai confiance, je sais que tu y feras attention.

Cette semaine-là, pendant son séjour aux Etats-Unis, c'est moi qui m'occupe de la chatte. Il m'appelle même pour savoir si tout va bien. Comment soupçonner un tel individu de ne pas aimer les animaux ?

Heureusement qu'il y a la gentillesse de Paul pour nous aider un peu car j'ai parfois le mal du pays, et je me verrais bien de nouveau chauffeur-livreur à serpenter, avec un camion, dans les collines de l'arrière-pays. Ici le temps invite à rester chez soi, au repli sur soi, plutôt qu'à l'attitude joyeusement extravertie, typiquement méditerranéenne. On ne peut pas être fou de joie tous les jours, mais ici, le temps déteint visiblement sur l'esprit des gens, tous ces visages austères et froids n'incitent pas à la jovialité. Peut-être est-ce sur moi que la grisaille déteint ! De plus, le seul moment privilégié pour développer des contacts reste le travail ; mais si l'on excepte deux ou trois sorties avec le chauffeur de Paul, qui ne m'appelle plus désormais "Monsieur" mais Sam, le cynisme de mes "collègues" vis-à-vis des animaux et leurs mensonges commencent à m'inviter à la prudence. C'est en passant le portail de l'institut, le soir, que je me détends. Christine ressent encore une certaine émulation à partir au travail, elle perfectionne son anglais et parfait ses connaissances en informatique, mais moi, j'ai de plus en plus de mal au sein de cet institut, à trouver une attitude conforme à ma conception de la relation être humain et être vivant des autres espèces. Si le doute commence à me saisir, il n'a pas encore complètement bouleversé mon échelle de valeurs.

D'autres événements ne vont pas tarder à m'infliger une prise de conscience, point de départ d'un choix inéluctable, entre cette sensibilité naturelle que chaque être humain normalement constitué ressent vis-à-vis d'un animal et le compromis, né d'impératifs bassement matériels, pour qui s'est fait prendre au piège de cette société de consommation ; douloureux conflit intérieur.

J'ai vu les gerbilles souffrir, j'ai vu Berthe officier avec les lapins, j'ai vu la "pièce noire", j'ai croisé le regard de ce chien sanglé sur cette table de torture, le ventre ouvert, mais... mais au dehors de l'institut, il y a la vie, et Christine et moi pouvons enfin accéder aux plaisirs de ceux qui ont les moyens de consommer, au lieu de se contenter de rêver devant les vitrines. Ma nouvelle voiture, l'achat d'un poste de télévision en couleur, ne sont que des exemples frappants de notre soif de posséder, de ne plus avoir à juguler nos envies, comme nous avons dû le faire si souvent. Bref, l'idée de démissionner ne m'a même pas effleuré l'esprit, si ce n'est sous la forme d'un bluff dont j'étais sûr de sortir gagnant. De toute façon, maintenant, il y a le crédit de la voiture à rembourser...

Je vais d'abord prendre conscience de la notion de "débit" d'animaux. Tous ces sacs remplis de corps de gerbilles, de têtes de gerbilles, de souris, de hamsters, de lapins, de chiens, qui vont via les congélateurs à l'incinérateur, il faut bien qu'ils soient remplacés puisque la noria des sacs est sans fin. Je croyais, naïvement je vous l'accorde, que les animaux dont je m'occupais, étaient les mêmes depuis ma première visite des animaleries le jour de mon arrivée. Mais, il y a beau y avoir un millier de gerbilles dans l'animalerie, si un seul test d'ischémie cérébrale en consomme une centaine, le stock sera vite épuisé. Je ne vais pas tarder à me rendre compte que toutes les semaines, plusieurs caisses arrivent par avion d'Angleterre, d'un élevage spécialisé. Puis il y a la livraison des lapins, des souris, des cobayes, tous ces animaux étant la source d'un commerce lucratif, avec démarches commerciales et luttes entre les élevages pour se maintenir sur le gourmand "marché" de la vivisection.

D'ailleurs, il ne s'agit pas de la vente d'animaux, mais bien d'un commerce de "matériel de laboratoire", ou encore de "réactif animal" selon les termes consacrés. Je ne tarde pas à me rendre compte que le concept d'animal et être vivant sensible est totalement aboli, dès que les animaux franchissent la porte du laboratoire. Ils deviennent alors des objets, auxquels on accorde autant de tendresse qu'à sa machine à écrire ou son mortier électrique, La preuve m'en sera donnée lorsque le Dr Robert me demande d'afficher une note de service dans tous les laboratoires. Elle rappelle à chaque employé de l'institut qu'il "faut faire preuve de parcimonie en ce qui concerne l'utilisation des feuilles pour la photocopieuse, ainsi que du matériel en général, animaux compris"... Cette note de service est signée par Paul, directeur général. Ce même Paul qui me téléphone des Etats-Unis pour savoir comment va sa chatte "Pussy", qui caresse avec tendresse sa chienne et qui va à la messe tous les dimanches matin.

Je ne sais comment ces gens parviennent à concilier le règne de l'amour dont ils parlent dans leur église, avec la souffrance qu'ils génèrent chaque jour. Pendant un moment, ce sujet a même été un thème de réflexion pour moi. Par quelle pirouette s'absolvent-ils de tout cela ?

J'ai pu trouver une réponse dans un livre, où l'auteur mettait deux textes, commentant le même phénomène, mais l'un vu par un croyant, l'autre par un athée et curieusement, si l'on n'y prend garde, on serait tenté d'inverser les auteurs respectifs de ces réflexions. Il s'agissait, je m'en souviens, du massacre des baleines. Le croyant, Svend Foyn, inventeur du harpon à tête explosive qui allait décimer jusqu'à l'extinction plusieurs espèces de baleines, déposa son brevet la veille de Noël, jour symbolique s'il en est, et écrivit dans son journal : "Je te rends grâce, Seigneur. Toi seul en es l'auteur."

L'autre écrivait avec ironie et tristesse : "Dieu sait si nous avons fait assez de mal sur cette planète, mais éliminer les plus gros animaux que Dieu a créés, témoigne d'une arrogance et d'un manque de clairvoyance qui en disent plus long sur l'intelligence de l'homo sapiens que n'importe quelle grande équation mathématique ou œuvre d'art."

Je ne veux pas donner à mon récit une orientation antireligieuse, croyez bien que j'admire Sœur Thérèse, tout comme les chefs spirituels de la trempe du Dalaï Lama, mais que penser de ces messieurs qui garent leur grosse voiture sur le parking de l'église le dimanche, vont prier pour l'amour, et de retour au laboratoire stockent des chiens comme des balais dans une remise ?

Pour moi, toucher un animal, un être vivant, implique, ipso facto, la mise en place d'une relation. Je le perçois, il me voit, il m'entend, il y a implicitement relation, fût-elle "passive". J'avoue avoir du mal à formuler ce qui m'apparaît comme une évidence. Lorsque je touche un objet, lorsque je m'occupe de stériliser des éprouvettes, il n'y a pas de relation. Comment peut-on mettre sur le même niveau de préoccupation, une économie de feuilles de papier pour la photocopieuse, et la vie d'un chien, d'un lapin ou d'une gerbille ? Rentrer dans un tel système de pensée, annihile tout simplement le respect de ce don, que certains définissent comme divin : la vie.

Pour Farid, c'est de ne pas se faire "engueuler" en mettant de l'eau dans le couloir qui importe ; et pas ce que peuvent ressentir ces corps animés par la vie, plongés dans le noir, la faim et la peur, derrière la porte en plexiglas. Partant de là, tout est possible. Mon apprentissage dans ce domaine ne faisait que commencer.

J'étais en train d'emballer des outils chirurgicaux pour les stériliser lorsque je perçois le bruit des griffes d'un animal se débattant dans les bacs en plastique faisant office d'évier dans l'animalerie des petits rongeurs. Peut-être y a-t-il un lapin qui est resté là après le nettoyage en grand d'une des cages ?

Un bruit mat, le cri d'un lapin et de nouveau ce bruit des pattes contre la cuve m'incitent à aller voir.

Farid a sorti une cage de lapins du chariot et l'a posée sur la paille.

- Salut Samir, ça va ?

- Ça va.

Je remarque que du sang a dû gicler sur sa blouse ; sur le mur, au-dessus du bac, un filet de sang frais dégouline. Depuis le premier jour j'avais remarqué cette teinte rouge sombre qui s'était incrustée sur le mur. La teinte décolorée de la peinture bleue, juste au-dessus des bacs, prouvait que l'on brossait soigneusement à cet endroit. Pour l'instant, Farid continue sa besogne. Je reste là, adossé contre la porte pour comprendre. Il passe sa main dans la cage et prend un lapin. Au lieu de le maintenir par la peau du cou, il le prend par les pattes arrière et laisse pendouiller le corps le temps qu'il ne bouge plus, alors, bandant tous ses muscles, il projette avec une violence inouïe le lapin contre le mur dont la tête se fracasse dans un bruit mat. Il le lâche ensuite dans le bac où le corps pris de soubresauts finit sa triste vie de "matériel de laboratoire". Sans aucune gêne à mon égard, il passe au suivant. A chaque fois, une giclée de sang arrose le mur qui, au bout d'une dizaine, devient rouge luisant.

Je m'insurge :

- C'est cruel ce que tu fais là, tu peux pas les euthanasier en douceur ?

- Pour quoi faire ? Ils n'ont même pas le temps de sentir quoi que ce soit, c'est pareil et ça va plus...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase que le dernier lapin a réussi à sauter par dessus le bac, ce qui lui arrache un :

- Viens ici, saloperie.

Et d'un geste vif il pose son pied sur l'animal en s'appuyant de tout son poids. Le lapin gît là, dans une flaque de sang, son petit corps secoué par les dernières convulsions, écrasé par ce débile mental. Il n'y a rien à dire ni rien à faire, si ce n'est de lui rentrer dedans, mais c'est un sacré gaillard le Farid qui compense en muscles ce qu'il n'a pas en substance cérébrale. Que faire ?

Je suis pourtant persuadé qu'il y a une méthode moins violente pour euthanasier ces lapins. Peut-être qu'il ne l'applique pas uniquement parce qu'il ne sait rien faire d'autre que de leur éclater la tête contre le mur. Dans ce cas, on doit pouvoir l'obliger à faire différemment. Je monte voir le Dr Robert, mais il n'est pas là, je décide d'aller en parler à la directrice Mme Roïg. Celle-ci me regarde du haut de son mépris raciste, mais peu importe, je tente le coup.

- Madame, c'est inadmissible, Farid tue les lapins en les jetant contre le mur, dites-lui, obligez-le à faire autrement.

- Ecoutez, Samir, Farid fait son boulot, alors foutez-lui la paix, ce n'est pas parce que vous êtes le neveu du directeur que vous allez faire votre loi.

Je n'ai même pas le temps de lui répondre que Madame tourne les talons et me laisse perplexe au milieu du couloir avec ma colère.

Je savais que Paul était en différend avec cette femme à propos de je ne sais quels sujets, je ruminais déjà ma vengeance.

Le week-end suivant, j'attends que Paul soit bien détendu au moment du café pour dire naïvement :

- Elle fait quoi au juste cette dame ? Parce qu'elle ne manque vraiment pas d'air, toujours en train de te critiquer, ta femme et toi.

J'ai cru que Paul allait faire une crise d'apoplexie ! Il devint tout rouge et prenant sa femme à témoin, il déclara qu'il allait s'occuper de "celle-là".

Le lundi matin, j'aborde Mme Roïg avec un grand sourire en lui disant sur un ton un peu niais :

- Bonjour Madame Roïg, comment allez-vous aujourd'hui ?

Elle passe dédaigneuse sans me répondre. Quelques heures plus tard, Paul la convoque à son bureau et lui dit gentiment :

- Ça me coûterait trop cher de vous virer, mais vous n'êtes plus directrice du personnel, vous retournez dans votre laboratoire d'ophtalmologie.

Paul est assez chatouilleux sur certains points : vous noterez au passage que c'est la deuxième directrice que je fais sauter.

A son retour de l'entrevue, je la croise dans le hall, et toujours avec un air niais, je lui déclare :

- Ça va, Mme Roïg ? Ça s'est bien passé cette entrevue avec mon oncle ? Vous avez l'air contrariée !

Je jubile de lui avoir cassé sa carrière. La nouvelle de ce déclassement fait, bien sûr, la "une" des potins du laboratoire. Et même si je me suis fait une nouvelle ennemie, au moins me laisse-t-on tranquille avec mes idées "à la c..." sur les animaux, de peur que je ne brise leur carrière le temps d'un week-end chez Paul !

Ce nouvel épisode est le début d'une longue évolution, dans mes rapports avec mes collègues, qui va aboutir progressivement à un ostracisme absolu. Pour le moment, je me referme doucement, mais sûrement, sur moi-même, comme une huître. Je commence à respirer lorsque je passe le portail de l'institut gardé par un superbe berger allemand.

Je ne laisse pas les mesquineries de mes "collègues" de travail me gâcher l'existence, et nous embellissons, Christine et moi, notre quatre pièces. Ma vie, de plus en plus, se passe "au-dehors".

Paul nous aide même à acheter un magnétoscope.

- Tiens, Samir, ça me fait plaisir, accepte.

Il me tend une enveloppe avec 1.000 francs en espèces. Paul est décidément l'être qui m'inspire les réactions les plus ambivalentes qui soient. Je n'arrive pas à prendre une décision précise à son égard. J'alterne entre le respect et la méfiance. D'autant que je commence à bien connaître le personnage, à force de passer les week-ends chez lui.

C'était un self-made-man comme dans les légendes. Son père était un militaire de carrière qui avait sombré dans l'alcoolisme et sa mère de santé fragile avait dû maintes fois confier son rôle de mère à la mienne. Le petit Paul s'était pris en main très tôt, puis avait entrepris une vertigineuse ascension socioprofessionnelle qui le conduisit jusqu'à cette place de DG. Mais derrière la façade, il y avait un homme enclin à des pulsions moins respectables que sa fonction ; après tout ce n'était qu'un homme, mais le problème était que je le voyais faire.

Un dimanche, où une épreuve sportive importante avait lieu sur un terrain voisin, il fut excédé par des gens qui avaient osé se garer devant sa villa. Cela ne l'empêchait nullement de sortir, mais, mû par un instinct de propriété exacerbé, il s'en alla crever les pneus des voitures. C'est surtout la suite qui me fit de la peine. Il guettait le retour des propriétaires pour passer, avec sa chienne menaçante à ses côtés, devant les gens et en profitait pour leur demander hypocritement ce qu'il se passait ! Le tout avec un aplomb qui n'aurait pu laisser suspecter le moindre doute quant à l'authenticité de son air navré. Je crois bien avoir retrouvé ce genre de comportement pour le moins trouble, dans le regard de certains docteurs participant avec moi à des émissions de télévision ; jamais ils ne me regardaient dans les yeux en racontant leurs boniments.

Après l'excitation des premiers mois, mon nouveau travail commençait à être pesant. Les traitements infligés aux animaux me préoccupent de plus en plus, et je m'aperçois bien vite que fermer les yeux comme je l'avais fait jusqu'à présent, n'était pas une solution aussi facile à mettre en application. Il fallait être vraiment aveugle et sourd pour pouvoir partir serein au travail. Je décidai de ne plus être complice par omission, mais d'ouvrir les yeux, de

chercher à savoir. Je me souvins de l'autorisation que m'avait donnée Paul : "Va dans les labos, renseigne-toi au maximum, pose des questions, tu as mon autorisation." Les autres n'étaient pas censés savoir que je ne désirais plus être technicien, d'ailleurs, je suivais toujours des cours avec Mlle Dupont, certes moins assidûment car elle avait de son côté beaucoup de travail, mais je disposais toujours de mon bureau en salle d'ischémie cérébrale. Je me défilais systématiquement lorsque des manips sur des gerbilles avaient lieu, mais officiellement, j'étais en attente d'être "sacralisé" technicien. Mlle Dupont avait bien compris que ce boulot n'était pas fait pour moi, mais par intelligence ou par intérêt (elle continuait de toucher des primes de formation ainsi que de porte-parole privilégié auprès de son cher et tendre Paul), elle continuait de m'enseigner la théorie des manips tout en tolérant mon refus obstiné de manipuler les animaux. C'était, je crois, la seule personne qui m'inspirait encore de la confiance, et un semblant d'amitié, elle faisait elle aussi un sale boulot, mais au moins elle ne m'embêtait pas.

Courant novembre, je réalise pleinement les avantages de ma relation avec Paul, mais surtout, je m'en sers pour faire un peu ce que je veux dans l'institut. J'essaye de pousser, toujours plus loin, les limites de la "resquille". Ma stérilisation terminée, je monte ensuite une petite demi-heure boire un café, et regarder la pluie tomber. Je reste au self un long moment à bavarder avec un peu tout le monde, puis je redescends à mon bureau de "futur" technicien, et si jamais Mlle Dupont a trop de travail, je vais voir Charly au labo stérile, bref, c'est vraiment la sinécure !

Plus tard je partirai en douce, ne revenant qu'à 17h pour chercher Christine.

Au cours de mes balades, lorsque le Dr Robert n'était pas à l'institut, je restais longtemps l'après-midi avec la secrétaire au standard dans le hall, à m'amuser sur le Minitel et à passer le temps. C'est une place stratégique que celle du standard. Vous pouvez voir qui arrive sur le parking, vous entendez les pas venant des trois grands couloirs et vous avez vue sur les escaliers qui descendent au sous-sol. Si on me cherche, je file devant le distributeur de café.

Un jour, j'entends Farid dans les escaliers en train de maugréer :

- Allez, avance charogne, allez, bon sang.

Je me demande ce qui peut bien se passer, et je dirige mon attention sur les escaliers. Je le vois d'abord apparaître en train de monter à reculons, puis je remarque le bout de corde qu'il a dans les mains, et enfin, au bout de la corde un mélange de braque et de setter, qui s'arc-boute pathétiquement à chaque marche de l'escalier, à moitié étouffé par la corde qui le tire. La tension que je ressens me fait me lever d'un bond. Farid continue d'invectiver l'animal qui met ses dernières forces dans ce combat perdu d'avance. Ses pattes avant flageolent, désespérément tendues pour freiner son avance, mais ses ongles glissent sur le carrelage tandis que son maigre corps tire en arrière à s'en arracher les oreilles. Farid traverse le hall et continue de traîner sa victime jusqu'à la deuxième salle de cardiologie au bout du couloir. La scène ne dure pas plus de quarante secondes. La secrétaire a baissé les yeux depuis le début, visiblement habituée à ce genre de convoi, et à part le choc que j'ai ressenti et la traînée de pisse dans le couloir, rien, non, rien ne

témoigne plus de ce qui vient de se passer. Effaré, je demande à la secrétaire qui a toujours le nez dans ses papiers :

- Tu vois ça souvent ?

Elle se tourne vers moi, les yeux embués de larmes :

- Quatre, cinq fois. Souvent c'est ce porc de Franck qui va les chercher.

Je suis là dans le temple de la souffrance, et je ne pense qu'à resquiller, à prendre du bon temps. Il faut que j'utilise mon passe-droit pour me renseigner, pour comprendre. En définitive, je me sens aussi coupable qu'eux, je me complais dans cet institut. Si enfin j'ai le courage de regarder les choses en face, peut-être me sentirais-je moins coupable. C'est décidé, il faut que j'agisse, ne plus subir ; cela risque d'être douloureux, mais au moins je serai lucide.

Je mettrai donc à profit mon "temps libre" au sein de l'institut pour faire comme me l'avait conseillé Paul : "Tout visiter, poser des questions, me renseigner au maximum." Au hasard de mes déplacements, je regarde, je feuillette les protocoles d'expérimentations, les fiches d'animaleries, je pose quelques questions... le tout avec un air faussement désintéressé, qui ne trompe finalement personne, mais ils savent que j'ai l'aval du "super-boss" pour agir ainsi, aussi ravalent-ils leur animosité à mon égard et répondent-ils le plus succinctement possible à mes questions. Une constatation s'impose : je gêne !

Je gêne car je ne fonctionne pas dans la norme établie qui ne considère l'animal que comme objet. Je suis donc hors-norme. Pour ces gens-là, soit vous êtes avec eux, soit vous êtes implicitement contre eux. J'évoluais donc dans une position ambiguë pour tous ces gens qui charcutaient à longueur d'année, j'étais un ennemi, mais invulnérable car mandaté par Paul ! Cela devait être franchement frustrant pour tous ces pauvres types dont la profession était, et est toujours, protégée par la "loi du silence" ; voilà qu'une grande gueule pouvait rentrer dans leur labo et voir donc savoir. Mes incursions dans les labos étaient accompagnées d'un :

- Salut Samir, qu'est-ce que tu fais là ? Tu cherches quelqu'un ?

- Non, non, c'est juste pour voir un peu ce que vous faites, histoire d'être au courant.

Rien que dans mon labo, lorsque j'arrivais à supporter le cri des gerbilles, il se passait des choses qui méritent d'être relatées, non pas pour la dignité humaine bien peu présente, mais pour que la vérité soit.

Les séances de clampages de carotides se succèdent à un rythme infernal, les corps que l'on ouvre à vif, à la chaîne ; le clampage en série et à grande vitesse, seulement dix minutes pour clamber une centaine de gerbilles à partir du premier. Et enfin, ces corps qui tombent dans les sacs-poubelles, ces têtes évidées, les cerveaux broyés... la routine quoi !

Il y a tellement de manip à faire que Mme Tristaut et Mlle Dupont vont au self avec leur blouse maculée de giclées de sang (le règlement rendait obligatoire le changement de blouse au moment du repas, mais personne n'en tenait compte), et du sang incrusté sur le pourtour de leurs ongles. Après le repas, elles se remettent à la tâche. Un après-midi, alors que je

reviens d'une "pause" prolongée, j'entends des éclats de rire dans mon labo ; en entrant, je vois Mme Tristaut et Mme Rey (celle qui travaillait avant dans une fabrique de yaourts), en train de singer les "débiles". Mme Tristaut avance la bouche de travers en louchant, les bras recroquevillés et en traînant une jambe. Mme Rey rit à en pleurer. Je suis décontenancé de voir Mme Tristaut faire le pitre comme cela. Mon sourire se fige lorsque je m'aperçois qu'elles miment les paralysies des gerbilles qu'elles viennent juste de déclamer et qui sont toujours vivantes, mais paralysées, prises de convulsions, ayant toutes les peines du monde à redresser leur petite tête qui tombe en arrière ou sur le côté. Faut-il être cruel, bête ou méchant pour agir ainsi ?

Vous allez dire que ce n'est qu'un cas isolé, non représentatif. Je vous invite alors à visionner les films dérobés lors d'opérations "commando", on y voit des chercheurs éclater de rire devant les séquelles d'un singe qu'ils ont "scientifiquement" balancé contre un mur, pour une soi-disant étude sur les traumatismes crâniens. Tous les "résultats" de ces expériences, menées très sérieusement dans les laboratoires de grandes universités, grâce à vos impôts, ont été jugés non extrapolables à l'homme dont la boîte crânienne n'a pas du tout la même forme (un gosse de quatre ans aurait pu le deviner), et la même élasticité, l'onde de choc se répartissant différemment. Bref, tout ça pour vous dire : non, le comportement dont j'étais témoin ce jour-là n'est pas un cas isolé, d'ailleurs je ne vais pas tarder à assister à d'autres joyeuses séances de défoulement de ce type.

Les recherches sur ce P.A.F sont destinées à étudier les réactions des cellules cérébrales, mais aussi les réactions des globules blancs issus de la rate des rats. Pour cela, vous prenez un rat, vous le mettez sur le dos, vous l'attachez, vous lui ouvrez le ventre, prélevez la rate et jetez les "déchets" à la poubelle. Les "déchets" gigotent un petit moment dans la poubelle, mais le suivant atterrit déjà sur le corps du collègue précédent et ainsi de suite. Puis vous centrifugez les rates et vous obtenez un prélèvement pour une étude. En entrant dans un labo, j'assiste également au prélèvement de sang sur les rats. Ce type de prélèvement est très facile et rapide, c'est pourquoi il est très utilisé. Pas besoin, comme dans le cas des lapins, de perdre du temps à immobiliser l'animal dans un appareil de contention. Non, il suffit de le maintenir fermement dans votre main. Plus la peine non plus de faire une intraveineuse, il suffit de glisser une fine pipette dans le bord interne de l'œil et de ponctionner un réseau veineux se trouvant en arrière pour recueillir du sang ; si le rat bouge trop le technicien lui crève l'œil, "heureusement il y en a deux" me dit-on en rigolant. Si après avoir crevé un œil, vous crevez l'autre, il suffit de balancer le rat inutilisable à la poubelle. La note de service sur les nécessités d'économie de "matériel" n'incite pas pour autant ces "plaisantins" à un travail soigné, je les ai vu faire, pour tout vous dire : ils s'en foutent. Le rat, lui, voit cette tige au bout tranchant pénétrer dans son orbite. Il agite bien ses petites pattes avec frénésie, mais rapidement tétanisé par la douleur il reste sans bouger. Le technicien y voit là la preuve que le prélèvement est indolore :

- Tu vois, ne te chagrine pas pour eux. Ils ne sentent rien.

Cela faisait plusieurs fois qu'il faisait des prélèvements sur le rat qu'il tenait dans les mains car son œil ne ressemblait plus à grand-chose, mais "puisque'il ne sent rien."

Lors d'une pérégrination dans les couloirs, je suis attiré par l'odeur caractéristique dégagée lorsque l'on brûle des cheveux. Je rentre.

- Tiens... Samir ! Ça va ?

Au vu de leurs mimiques, les techniciennes sont, elles aussi, visiblement importunées par cette odeur âcre et puissante. Sur un chariot, une cage remplie de cobayes. Sur un autre chariot, une cage avec quelques cobayes seulement, mais, il leur "manque" visiblement quelque chose. Je comprends vite, en effet, sur la paillasse gisent des dizaines d'oreilles de cobayes. Elles continuent leur manip.

Pendant que l'une plaque le cobaye sous la paume de sa main, le maintenant avec force sur le dos, pattes écartées, serrant entre le pouce et l'index la tête de l'animal, l'autre technicienne découpe les oreilles à l'aide d'un bistouri électrique, arrachant des petits cris aigus à l'animal. Le bistouri fait griller la peau et les poils sur son passage, dégageant de fins filets de fumée, mais surtout cette odeur de "brûlé" caractéristique.

L'oreille récupérée est immédiatement trempée dans un produit spécial, avant d'être étalée à côté des autres sur la paillasse. Le cobaye, continuant de pousser des petits cris de douleur, est mis dans la cage des "sans oreilles". L'opération se fait au bistouri électrique car grâce à un phénomène d'électrocoagulation, les chairs découpées ne saignent pas, une fine couche de sang coagulé venant stopper toute hémorragie. En fait, c'est encore un confort de manipulation pour les techniciens, pas pour les animaux. Ceux-ci ressentent, à vif bien entendu, la découpe de leurs oreilles avec cet objet qui cisaille leur chair en dégageant une forte chaleur. La technicienne, elle, ne ressent rien et garde, grâce à l'électrocoagulation, sa paillasse indemne de flaques de sang, toujours désagréable à nettoyer quoi que l'on en dise.

Le cobaye, une fois en cage et la souffrance s'atténuant, cherche désespérément ses oreilles avec ses petites pattes. Le moindre frottement sur la cicatrice arrache la fine croûte protectrice et fait saigner l'animal. La technicienne s'en fout, l'essentiel étant de ne pas avoir sali son plan de travail. Les gestes pleins de tristesse de ces petites bêtes cherchant leurs oreilles offrent même une distraction à ces dames qui en rigolent de bon cœur.

- C'est tellement rapide qu'ils n'ont même pas le temps de sentir quoi que ce soit, me confie une technicienne.

Je profiterais de leur absence pour tester ce bistouri sur mon avant-bras par petites touches en deux endroits différents. A la sensation de coupure, s'ajoute celle de brûlure. J'en garde d'ailleurs toujours les marques !

Vers la fin de la semaine, je vois Franck descendre au sous-sol. Après quelques plaisanteries d'un goût douteux qui ne font rire que lui, il s'en va prendre la clé de la pièce noire et va chercher un candidat à des tests de cardiologie. Je le suis. Quand il ouvre la première porte, l'odeur me coupe la respiration.

- Qu'est-ce qu'ils puent ces clébards, me dit Franck en riant.

Peut-être croit-il qu'il sent bon, lui !

Quelque chose me choque dès qu'il ouvre la porte en plexiglas : je ne reconnais plus aucun des chiens. La secrétaire m'avait dit qu'elle voyait passer quatre ou cinq chiens par jour traînés en cardiologie, et ici je ne reconnais plus aucun chien, j'en déduis que les livraisons doivent être fréquentes, puisque Franck ne dispose que d'une réserve de dix chiens soit à peu près deux jours. Voilà huit mois que je suis dans cet institut, et je n'ai jamais vu de livraison de chiens, je ne savais même pas comment "ils" pratiquaient.

Je garde cette réflexion pour plus tard, car pour le moment je vois Franck passer la corde autour du cou d'un bâtard mâtiné d'épagneul. Le chien a les côtes et les apophyses épineuses des vertèbres qui saillent. Il adopte immédiatement une attitude de soumission totale : tête baissée, oreilles basses, la queue entre les pattes arrière. Cela fait dire à Franck :

- Brave toutou, ça.

Puis il le traîne dehors, laissant les autres blottis et entassés dans un coin de cette maudite pièce carrelée.

- Ces chiens-là ne posent jamais de problèmes ; en plus, quand ils ont les poils ras c'est pratique, pas besoin de les raser.

Le pauvre chien suit comme il peut sur ses pattes tremblotantes. Nous empruntons le long couloir du sous-sol, montons les escaliers puis traversons le hall, la secrétaire baisse les yeux ; puis nous parcourons le corridor qui mène au labo de Franck. Nous passons devant le couloir menant à la cafétéria, des membres du personnel en blouse blanche nous voient passer en buvant un café. Franck ne se cache de personne et nous avons dû être vus par au moins une dizaine d'employés, rien que cette fois-là. Comment ai-je pu être aveugle si longtemps ?

Mon cœur se serre lorsque arrivé à dix mètres de la salle de cardio, le chien refuse d'avancer et tire de toutes ses maigres forces en arrière. Pourquoi maintenant ; il nous a suivis jusqu'ici tranquillement ? Plusieurs fois je verrai ce comportement. Non seulement il refuse d'avancer plus loin, mais il y met une détermination farouche, se débattant violemment. Je comprends lorsque, traîné jusqu'à la porte, il se pisse dessus et commence à aboyer et à gémir. Je savais ce qui l'attendait, et lui avait senti la mort, sans aucun doute.

Une fois rentré, ce qui fut le fidèle compagnon d'une famille, se met à trembler, son corps secoué par des sortes de frissons. Franck met des gants et d'un air dégoûté, soulève l'animal et le pose sur la table. Celui-ci, la tête toujours baissée, ne nous regarde même pas, se contentant de trembler, résigné, visiblement à bout, après le long périple qui l'a mené jusqu'ici, de sa famille bien-aimée à cette salle de cardio-vasculaire, entre les mains de ce gros porc.

Franck lui saisit les pattes, le met sur le dos et les lui attache avec les lanières dont je vous ai déjà parlé. Le chien respire vite et regarde rapidement autour de lui, comme s'il cherchait un point de repère. Franck lui glisse un appareil composé de tiges métalliques dans la gueule. Puis, à l'aide d'une vis, écarte les tiges de fer jusqu'à ce qu'elle soit grande ouverte. Puis il

sangle l'animal fermement. C'est alors que le chien laisse tomber, presque au ralenti, sa tête sur le côté. L'expérience de Franck le fait réagir aussitôt :

- Il va pas claquer cet animal, m... ! Il est en train de canner, vite le stimulateur.

Franck saisit les deux électrodes de l'appareil à électrochoc et envoie une décharge, puis deux, puis trois... rien n'y fait. La vie qui animait ce petit être s'en est allée. Ainsi a peut-être fini le chien que vous avez recherché avec tant d'espoir avant d'invoquer la fatalité. La fatalité s'appelle laboratoire d'expérimentation animale et pourvoyeur.

Mais si c'est votre chien que j'ai vu mourir ce jour-là, au moins aura-t-il échappé à une agonie de plusieurs heures.

Franck est vraiment contrarié, non pas que la mort du chien lui importe, mais il va devoir redescendre à l'animalerie en chercher un autre.

Pour se donner des forces il s'ouvre une canette de bière, et tout en éructant me déclare sur un ton mièvre :

- Tu vois, Samir, il faut que ces animaux soient dans de bonnes conditions physiques sinon, ils ne peuvent même pas supporter d'être sanglés sur la table. C'est triste à dire mais ce chien-là est mort pour rien.

Puis il jette le corps dans un grand sac-poubelle :

- Voilà du travail pour Farid.

C'est en effet Farid qui a la charge d'emporter tous les sacs pour l'incinérateur.

Pendant qu'il descend chercher un autre chien, je l'attends dans la salle. J'y remarque une cage que j'avais déjà vue en allant au self, posée à côté de la porte au bout du couloir. Elle était toujours vide le matin, puis on ne la voyait plus dans le couloir l'après-midi. C'était dans cette cage que l'on mettait les chiens, rescapés des manip que Franck leur faisait subir, afin, comme pour les gerbilles, de faire une étude comportementale de l'animal, une fois la manip terminée et les produits injectés. Il mettait cette cage dans le couloir le matin pour faire de la place, mais l'après-midi, gardait les chiens dans son labo, cela aurait fait négligé, un chien à l'agonie dans le couloir. De même était-il attentif à ce qu'il n'y ait pas de visiteurs ou de conférenciers en train de déambuler dans les couloirs lorsqu'il s'en allait chercher un chien. Pudeur et correction obligent.

Le chien qu'il ramène montre la même détermination farouche à ne pas passer le seuil de la porte, mais comment lutter contre Franck alors qu'ils sont affamés, assoiffés, exténués, alors qu'ils ne sont déjà plus que des loques puantes ?

Le chien dégage une odeur difficilement soutenable, sans compter les tiques et les puces, c'est vraiment une épave, qui se pisse dessus, que j'ai sous les yeux. Franck beugle encore contre "ces clebs qui pissent partout".

Prenant le chien par la peau du dos, il le pose sur la table. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'animal se retrouve sur le dos les pattes écartelées et attachées, le corps sanglé. En posant l'écarteur dans la gueule du chien il me confie, satisfait :

- Celui-là est un costaud, on va pouvoir faire une manip intéressante.

S'adressant au chien, il dit :

- Hein, pas d'entourloupette à tonton Franck !

Je ne tiens pas vraiment à assister à ce qui va suivre. Quand je le vois tirer à lui une tablette avec les instruments de chirurgie et prendre le scalpel, je m'en vais aussitôt, non sans jeter un dernier regard sur ce chien attaché, sanglé, la gueule écartelée, mais les yeux grands ouverts, cherchant à comprendre ce qui lui arrive. Le scalpel doit faire son œuvre car j'entends un gémissement en fermant la porte. Je me souviens d'une phrase qu'un directeur m'avait glissée, l'air important et grave :

- Avant de faire ses preuves, un produit se doit d'être évalué seul, sans autre perturbation chimique, donc sans anesthésie.

Mais il faudra peut-être dix, vingt, trente protocoles pour une seule substance, "consommant" chacun une dizaine voire une vingtaine de chiens et des centaines de petits rongeurs avant d'obtenir un résultat satisfaisant. Il vous suffit d'imaginer le nombre de domaines dans lesquels on "cherche", pour vous rendre compte de la consommation d'animaux. Cela coûte des fortunes pour chaque protocole, mais... le jeu en vaut la chandelle, combien croyez-vous que rapporte la vente d'un nouveau médicament ?

Je vous précise cela pour que vous réalisiez bien que ce ne sont pas quelques chiens par-ci par-là que l'on charcute, mais, rien qu'à l'institut où je travaillais, une moyenne de 5 ou 6 chiens par jour, à peu près 35 chiens par semaine si l'on compte les "clebs qui cannent" avant les expériences, comme disait le technicien. Cela fait 140 chiens par mois, rien que dans le labo de Franck ! Vous comprendrez qu'il est plus que blindé à la souffrance et que pour lui, ouvrir le ventre d'un chien ou une canette de bière, c'est du pareil au même. Ce point est très important à assimiler car j'ai rencontré des gens qui restaient sceptiques à mon discours, qui restaient sceptiques à la vérité, uniquement parce que cela ne leur semblait pas vraisemblable ; le vraisemblable étant ce que leur cerveau veut bien admettre comme vrai, mais ils n'ont jamais vu travailler un technicien comme Franck, qui charcute approximativement 1.680 chiens par année de travail. C'est l'usine. Le chien n'est plus un animal doté de sens, c'est ce désagrément plein de poils et puant la merde qui se pisse dessus, sur lequel vous devez faire votre manip, c'est bien plus emmerdant que d'ouvrir une bonne canette de bière.

J'ai posé la question à Franck pour savoir pourquoi il n'anesthésiait pas les chiens. Il m'a regardé l'air surpris, comme si je lui demandais pourquoi il n'endormait pas sa voiture avant de lui changer un pneu. Pris de court, il me répondit au hasard :

- C'est dangereux de les prendre pour les peser, s'ils te mordent.

Le jour où il me fit part de sa préoccupation d'être mordu, c'était un cocker qui était sanglé sur la table ; je ne voyais vraiment pas ce qu'il aurait bien pu faire d'autre, à part penser désespérément à la chaleur de l'affection qu'il avait perdue, certainement pas mordre !

C'était encore un de ces mensonges qu'ils disent sans même y penser. En fait, pour anesthésier l'animal, il faut connaître son poids, nulle autre solution que celle de vous peser en le prenant avec vous sur la balance.

Vous imaginez Franck et les autres, prendre ce "truc" puant et plein de puces, contre eux, dans leurs bras ! Vous rêvez. De toute façon, souvenez-vous : "Avant de faire ses preuves, un nouveau produit, se doit d'être évalué seul..."

D'où viennent tous ces chiens ? Comment arrivent-ils jusqu'ici ?
Je ne vais pas tarder à assister à une livraison de chiens.

Tout se fait méticuleusement, et je n'aurais probablement jamais pu voir comment cela se passait si je n'avais adopté une attitude inquisitrice. Pourtant, c'est deux, parfois trois fois par semaine, que les chiens sont livrés. Le pourvoyeur, agréé ou non, le plus souvent non-agréé, transporte les chiens dans une camionnette des plus banales, sans aucune inscription faisant référence à un élevage, ou quoi que ce soit d'autre susceptible d'attirer l'attention, sans fenêtre, ou aération. Ces camionnettes sont spécialement aménagées pour le transport clandestin des animaux. Si vous ouvrez, ou plus vraisemblablement, si les gendarmes ouvrent les portes, ce ne sont que piles de cartons qui se présentent à eux. "Livraison de pâtes alimentaires ou de dentifrice, M. l'agent..." Sous quelques cartons, la planche servant de double fond et sous la planche, les chiens.

La livraison, comme je l'ai dit, se prépare minutieusement. On se croirait dans un film ! Une dizaine de camionnettes différentes servent aux livraisons. Une même camionnette ne servira pas pour deux livraisons dans la même semaine.

En arrivant, les livreurs font le tour du laboratoire pour voir s'il n'y a pas de visiteurs ou toute autre personne extérieure à l'établissement : coursiers, laveurs de carreaux, éboueurs, etc.

Ils pénètrent ensuite dans l'enceinte de l'institut, et s'arrêtent sous les fenêtres du self, juste en regard d'une petite descente aboutissant à la porte de sortie de secours du sous-sol, toute proche de la porte de l'animalerie pour chiens, cette fameuse pièce noire. On ne saurait soupçonner l'existence d'une descente à cet endroit car de larges escaliers passent au-dessus de la pente de livraison et le tout est caché par un muret de 1,5 mètre à peu près.

Un coup de klaxon avertit Franck ou Farid, que les chiens sont prêts à être livrés. S'il y a des visiteurs dans les couloirs de l'institut, pas question de prendre le moindre risque, de la fenêtre on fait signe au livreur de patienter un peu, ou bien de revenir plus tard, dans ce cas les pourvoyeurs s'en vont, en attendant, porter leur "marchandise" à d'autres labos du coin.

La première fois que j'avais entendu le coup de klaxon et vu monter Farid à la fenêtre, je le suivis illico, étonné de voir autant de précipitation qui ne pouvait qu'être suspecte. Voyant cela, Farid se tourna vers moi :

- Qu'est-ce que tu fais ? Où tu vas comme ça ?
- Je te suis, je viens voir ce que tu fais.

Hypocritement il prit un air décontracté et me répondit :

- Je ne fais rien d'intéressant, tu ferais mieux de rester en stérilisation.
- Si tu ne fais rien d'intéressant, je risque pas de t'embêter, lui dis-je.

A contrecœur il dut tolérer ma présence. Son air contrarié me faisait pressentir que j'allais au-devant d'une nouvelle découverte et ce n'est pas sans appréhension que je le suivis jusqu'à la camionnette.

Le livreur, un gaillard noir tout en muscle porte plusieurs cicatrices sur la figure et sur les avant-bras, stigmates d'une longue expérience dans le domaine du trafic de chiens. Je devine que le personnage pour autant qu'il soit malin, est un peu comme Farid : ce n'est pas la substance grise qui doit saturer sa boîte crânienne. Je feins le respect face à cette grande brute et à ses cicatrices.

- Alors, Farid, c'est un nouveau que tu nous amènes là !

- Oui, c'est Samir.

Et d'un regard pesant, il lui fait certainement comprendre que c'est moi le neveu du Directeur Général car immédiatement, avec beaucoup d'égards et tout souriant, il me salue.

- C'est impressionnant toutes ces cicatrices ! lui dis-je.

- T'as rien vu, regarde un peu. Il écarte ses vêtements et bombe le torse arborant une profonde cicatrice faite par un "chien déchaîné" selon ses propres mots.

Les présentations faites, il ouvre les portes de la camionnette nous envoyant en pleine figure les relents de cette puanteur que je ne connaissais maintenant que trop bien, celle de la putréfaction d'excréments mélangés à de l'urine dans un endroit clos. Cette puanteur vous soulève vraiment le cœur, et je me demande encore aujourd'hui comment le livreur faisait pour respirer ça. L'habitude permettait à Franck de ne plus voir la souffrance des chiens qu'il manipulait ; plusieurs années passées à fournir les laboratoires de la région parisienne avaient accoutumé ce livreur à ne plus être gêné par l'odeur. Il écarte des cartons qui cachent une grande planche de bois servant de double fond. Derrière la planche, l'horreur, des dizaines de chiens sont là, gémissant faiblement, tout simplement entassés les uns sur les autres comme des cadavres dans une fosse commune.

J'apprendrai qu'ils sont endormis à la chaîne, avant la livraison, avec un pistolet leur inoculant un sédatif. Cela permet de les stocker comme je viens de vous le dire, et donc de rentabiliser les livraisons. Ils ne risquent pas non plus d'éveiller la curiosité des gens qui auraient pu, sans cela, entendre des aboiements. Autre confort de cette technique, aucun chien ne pense à s'échapper lors des transactions.

Presque toutes les races sont présentes, du bâtard au chien de race. Ces messieurs m'avaient également fait croire pendant mes premiers temps à l'institut que les expériences n'étaient menées que sur des chiens Beagles, cette race servant de référence dans les publications. Peut-être dans les publications, mais dans la camionnette, je puis vous dire que du briard au berger allemand en passant par le cocker et le bas-rouge ou le caniche, presque toutes les races sont représentées.

Franck nous a rejoints et examine les chiens. Leur état lamentable ne semble pas l'inquiéter, bien au contraire, il me confiera qu'il pousse les fournisseurs à avoir des chiens affamés et assoiffés, car ces deux facteurs, conjugués aux difficiles conditions de détention et à l'abattement psychologique dans lequel sombrent les chiens, lui permettent de manipuler

des chiens dans un état léthargique, n'offrant plus aucune résistance. Ils ne sont plus que de pauvres loques totalement soumises. De plus, vu la consommation de chiens (cinq par jour), Franck ne fait pas trop le difficile. Il sait très bien que s'il ne prend pas ces chiens-là, la demande étant plus forte que l'offre, un autre laboratoire les prendra sans rechigner. Les pourvoyeurs ne sont donc pas motivés pour fournir de la bonne "qualité", ils sont les rois de ce fabuleux trafic.

D'autant plus fabuleux que les risques sont finalement minimes et les gains à faire rêver les trafiquants de stupéfiants. Le chien attiré dans une camionnette par une chienne en chasse, ou tout simplement au lasso, sera revendu entre 3.000 et 4.000 francs. Si l'on déduit les frais d'essence pour la livraison, quelques biscuits et un peu d'eau, la marge commerciale est plus que satisfaisante !

Il faut distinguer les chiens qui ont des papiers et ceux qui n'en ont pas. Je sais pourquoi Farid ne voulait pas que je le suive. D'abord pour le spectacle, mais surtout pour les transactions. Quelques chiens auront réussi à avoir des papiers. C'est-à-dire qu'ils sont tatoués avec un numéro les identifiant comme étant propriété du pourvoyeur. Ces chiens-là font l'objet d'une facture. Pour les autres, les chiens d'origines plus douteuses, élevage clandestin, vol... il n'y a ni papier, ni facture. C'est tout juste si les pourvoyeurs auront pris la précaution de couper l'oreille sur laquelle il y avait le tatouage d'identification du chien, ou de brûler à l'acide ce même tatouage lorsqu'il a été fait sur la cuisse. De toute façon, pour ces chiens-là, tout se règle en espèces. Franck sait pertinemment que ces chiens ne sont pas en règle, mais il en utilise 35 à 40 par semaine, alors il faut bien les prendre quelque part. D'ailleurs ces chiens-là passent en premier lors des tests pour que leur corps soit incinéré le plus vite possible. Pas de facture, pas de papier, pas de corps, juste de la souffrance... et des cendres.

Au cours des deux années et demie que j'ai passées à l'institut, une seule fois nous avons été menacés d'être sérieusement contrôlés. C'était dans le cadre d'une procédure engagée à la suite de l'arrestation d'un trafiquant notoire qui traitait avec nombre de laboratoires de la région parisienne. Les gendarmes contrôlaient donc tous les laboratoires figurant sur le livre des commandes.

Deux jours avant les vérifications fictives, tous les laboratoires étaient au courant. Les factures présentées étaient en règle, tandis que dans les animaleries, seuls quelques beagles étaient présents. Quelques jours plus tard, c'est l'épouse du trafiquant incarcéré qui prenait la relève et venait nous vendre de la "marchandise" tout aussi douteuse, que se disputaient les laboratoires.

En deux minutes maximum, onze chiens se retrouvent à tâter le carrelage de l'animalerie, rapidement traînés par Farid via la petite descente cachée des regards indiscrets par les escaliers et le muret.

Pas de papier ce jour-là, pas de facture non plus. Dans l'enveloppe que tend Franck au livreur : 44.000 francs, nets d'impôt. Et sa tournée ne faisait que commencer.

J'ai vu ces chiens traînés un par un jusque dans l'animalerie. Ceux qui ont le cœur serré de voir un chien dans un triste état comprendront ce que je

ressentais, à la vue de ces onze chiens. Onze chiens, ce jour-là, sans compter tous ceux qui étaient encore dans la camionnette. Pourtant tout cela semble si banal, à voir la décontraction dans laquelle s'est faite la transaction, j'ai l'impression que c'est moi qui suis hypersensible comme ils s'entendent tous à me dire.

Christine, elle, ne comprend pas. Comment pourrait-elle imaginer ce que je lui traduis en mots.

Et puis, me dit-elle :

- Moi je sais ce qui se passe puisque c'est moi qui tape à la machine les mémos des manips, et ils disent bien que les animaux sont anesthésiés.

Pourtant...

Cet après-midi-là, je lisais tranquillement le journal sur mon bureau, quand me parvint, affaibli, un cri de femme effrayée. Je ne réagis pas sur le moment, pensant que l'on vient de faire une farce à une de ces demoiselles au rez-de-chaussée. Mais qui vois-je débouler dans mon bureau, livide et en pleurs ? Christine.

- Tu sais ce que j'ai vu ? Tu sais ce que j'ai vu ?

Entre deux sanglots je comprends qu'elle était partie apporter un dossier à Franck et qu'elle s'est retrouvée nez à nez avec un chien étripé sur la table de cardio-vasculaire.

Elle a poussé un cri à la hauteur de son dégoût, a laissé choir les dossiers qu'elle apportait et s'est enfuie.

Maintenant elle sait.

J'aurais pu lui en parler pendant des jours de cette salle de cardio-vasculaire, il lui fallait voir, pour comprendre.

Nous décidons Christine et moi de prendre un peu de vacances, et de redescendre à Toulon deux semaines, pour la première fois depuis notre arrivée il y a maintenant neuf mois.

A ce moment-là, la décision de ne jamais devenir technicien, comme les desseins de Paul le prévoient, est fermement établie dans mon esprit. Ce à quoi j'ai assisté, depuis que je me suis donné la peine d'ouvrir les portes des labos, a quelque peu terni l'auréole de respectabilité que j'avais moi-même accordée à ces "blouses blanches".

Officiellement pourtant, je bénéficie toujours des avantages de mon hypothétique promotion au grade de technicien, j'ai toujours mon bureau en salle d'ischémie cérébrale et l'on m'a même "offert" une boîte de matériel chirurgical, correspondant à la parfaite panoplie du technicien en ischémie cérébrale : scalpel, pinces à clamper, crochets... !

Mon aura de neveu du "grand patron" impressionne toujours autant, ce qui me permet d'échapper à toute réflexion désobligeante malgré mon désintérêt de plus en plus ouvertement avoué pour ce boulot, et le comportement je-m'en-foutiste qui en découle. Si l'on exclut mon travail à la stérilisation dans la matinée, entrecoupé de nombreuses pauses café, le reste de ma journée de "travail" se passe à lire le journal, discuter au hasard de mes déambulations dans les couloirs, attendre 17h. J'ai totalement perdu cette motivation première qui m'avait permis de reprendre les

mathématiques, d'étudier la chimie et l'anglais, bref, de m'investir avec enthousiasme dans les études en vue de décrocher le suprême honneur d'être technicien. Tout cela me semble désormais entaché de vanité et de cruauté.

Il faut dire ce qui est : après Farid, qui impressionne par son comportement de tête brûlée et ses muscles, je suis le roi. J'ai déjà à mon actif le licenciement d'une directrice et le rétrogradage au rang de technicienne de la chef du personnel ! Plus personne n'ose désormais me contrarier. Le harcèlement que subissait le Dr Robert de la part des autres animaliers pour que je rentre dans le tour des gardes du week-end s'est terminé par l'engueulade des contestataires qui devaient "comprendre que j'aide le Directeur Général à son domicile, tous les week-ends, et qu'il en serait toujours ainsi" selon les propres mots du Dr Robert.

Ma notoriété amène même une chef des bureaux administratifs à me courtiser pour que j'obtienne de Paul le recrutement de son fils comme animalier. Je ne serai pour rien dans l'embauche de son fils Christian, mais il me confiera que sa mère ne cessait de lui dire de rester toujours avec moi et de devenir un bon ami car j'étais le neveu du directeur général et qu'il deviendrait ainsi rapidement technicien.

Je profite de cette situation, que je n'ai volontairement imposé à personne, mais sans vraiment en abuser, du moins pour le moment, si ce n'est l'utilisation de mon "passe-droit" pour aller où je veux dans les laboratoires.

Les horreurs dont j'ai été témoin ont certes ébranlé mes idées sur le monde de la recherche médicale, mais il est encore hors de question que je démissionne, ou que j'entame ma phase de "rébellion". Non, si je suis triste et si je "gamberge" beaucoup, cela ne gâche en rien le goût de mes plaisirs, une fois sorti de l'institut. Après avoir souffert de la misère, mon salaire net de 8.000-9.000 francs par mois avec les primes sans compter le treizième mois, etc., plus celui de Christine, nous donne les moyens de réaliser nos rêves les plus fous. D'autant que les employés de l'institut bénéficient de la possibilité de crédits sans intérêts échelonnés sur un an et remboursables selon les désirs de chacun, pour peu que le prêt soit intégralement remboursé dans l'année. Toutes ces conditions sont réunies pour nous faire plonger dans le cercle vicieux des crédits, destinés à nous lier de plus en plus à notre travail.

Depuis que nous sommes arrivés à Paris avec pour tout bagage quelques meubles en aggloméré déglingués, notre jean et un pull, il nous a été facile d'acheter, d'acheter, et encore acheter les vêtements correspondant à notre nouveau niveau de vie, ainsi que la télé-couleur, le magnétoscope, le frigo, le salon, la voiture, les soirées "resto", etc. Tout cela fait que finalement j'ai entre 6.000 et 7.000 francs de crédit chaque mois à rembourser. Mais rien ne vaut cette grisante sensation de ne sentir aucune limite, surtout dans un contexte de revanche sur la misère.

Ce que j'allais voir durant mon séjour à Toulon n'aurait pu, s'il en avait été besoin, que forger ma conviction qu'il aurait fallu être fou pour quitter une telle situation. En arrivant, ce qui me touche le plus, ce sont les copains, qui eux galèrent toujours, vivotant de petits boulots en petits boulots. Leur situation me renvoie à la figure les temps sombres des jours de misère avec

un repas par jour et une seule préoccupation qui vous obsède : trouver du travail. Ce temps-là est pour moi révolu, jamais je ne saboterai ma situation pour revivre cela, c'est sûr.

En plus, il faut que je vienne à Toulon pour que l'on me force la voiture. On me vole l'autoradio ainsi que dans le coffre, les bouteilles de champagne que l'institut offre à son personnel en fin d'année. Je mets cette effraction sur le compte de la misère et du chômage qui incitent les jeunes à la délinquance. Peut-être aurais-je été amené à cette solution de facilité pour survivre, si au cours d'un repas de Noël, Paul n'avait pas fait le projet de m'embaucher, je lui dois ma nouvelle aisance.

Je parle à ma mère de ce qui se passe avec les animaux, mais elle ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre. Pour elle, seule cette nouvelle vie sans soucis du lendemain compte, et tout ça grâce à Paul.

- Et puis, me dit-elle, si ce n'est pas toi qui fais ce boulot, ce sera un autre certainement aussi cruel que les autres, alors il vaut mieux que tu fasses de ton mieux pour les animaux.

En une seule phrase, ma mère arrive à dissoudre tous mes remords de travailler dans cet institut où les animaux sont des objets réactifs, alors que ma sensibilité me porte tout naturellement à les aimer.

A notre retour à Paris, Mlle Dupont me dit que notre absence à la soirée de Noël de l'entreprise a été remarquée. En effet, chaque fin d'année l'institut invite son personnel à un dîner-soirée dans un hôtel de luxe. On profite de cette occasion pour présenter de manière très solennelle les nouveaux employés qui à l'appel de leur nom se doivent de monter sur l'estrade et de dire quelques mots. L'appel de notre nom à Christine et à moi a été suivi d'un long silence, puis par des commentaires comme seule la bêtise humaine est capable d'en faire : ils ne respectent rien, ils font partie de la famille du directeur alors ils se croient tout permis, etc. Qu'est-ce que cela pouvait bien leur faire ?

J'avoue que l'excuse de mon départ à Toulon m'avait servi d'alibi car je n'avais vraiment pas envie de participer à cette kermesse pour voir ces demoiselles danser, rire et jouer aux mignonnettes alors que toute la journée elles coupent, triturent, prélèvent, etc. Et dès qu'elles n'ont plus d'occupation de ce genre, elles ne savent rien faire d'autre que de colporter des commérages sur leurs "collègues".

Enfin j'étais bien content de leur avoir fait ce pied de nez.

Au début de cette année 1988, nous achetons une chaîne Hi-Fi avec le lecteur de disque laser. Pourquoi se gêner, il me suffit d'aller voir le Dr Robert, de lui demander un prêt de 6.000 francs, et dans la journée ou le lendemain, un coursier amène l'argent en espèces du siège social ; il vous reste un an pour rembourser.

Paul part une nouvelle fois pour un de ses nombreux voyages d'affaires qui l'amènent à faire plusieurs fois le tour du monde par an. Cette fois-ci il part en Thaïlande, pour un congrès me semble-t-il, et je dois m'occuper de son chien et de son chat. A propos du chien, il me glisse en plaisantant :

- Parle-lui, de temps en temps, envoie-lui la balle et pour son équilibre moral tu n'as qu'à l'amener visiter l'animalerie.

C'était la première fois qu'il faisait une plaisanterie d'un goût douteux de ce style. Jusque-là, je pensais qu'il fermait les yeux sur les atrocités perpétrées dans son institut parce que cela semblait le toucher vraiment, il m'avait été donné de voir que l'affection qu'il éprouvait envers les animaux était sincère, alors pourquoi cette réflexion ?

Pour m'amuser, mais aussi et surtout, pour exciter la jalousie de mes collègues de travail, je décide pendant ces quelques jours de prendre sa chienne avec moi au travail. Je garde de cette initiative un souvenir mémorable sur la stupidité humaine.

Ce chien qui m'accompagne est en fait le premier chien à pénétrer dans le laboratoire sans subir la métamorphose qui prévaut pour ses confrères, à savoir qu'il ne sera pas considéré comme du "matériel", mais bien au contraire, on se met à genoux pour avoir le privilège de recevoir les coussinets du "chien du directeur" dans sa main.

Cette situation me plaît beaucoup et ce n'est rien de le dire ! Je jubile de voir la nouvelle directrice du personnel prévenir les gens de faire attention au chien allongé dans le couloir puis de devoir poursuivre, devant les regards surpris des membres du personnel : "c'est le chien du directeur général !" A ces seuls mots chacun n'est que sourire et minauderie envers le "gentil et magnifique toutou". Julie leur accorde avec condescendance quelques soupirs. A quelques mètres de là, il y a la porte de la pièce noire, mais tout le monde s'en moque. Ceux qui y sont enfermés ne bénéficieront pas de tant d'attention.

Cette journée est vraiment merveilleuse, c'est comme si Paul me suivait partout ! Je décide de sortir Julie sur la pelouse de l'institut et elle honore la place de parking du Dr Robert d'une merveilleuse crotte. Je passe une bonne partie de la matinée à me jouer de leur tête à tous. Même le Dr Robert que je croise dans les couloirs me dit :

- C'est la chienne de Paul, et oui, je ne peux pas vous en vouloir de prendre soin d'elle.

Vers la fin de la journée, Franck descend voir ce qui lui reste comme chiens à l'animalerie. Moi, je suis dans l'animalerie des petits rongeurs en train de décrasser les cages aux côtés de Julie, allongée sous la paille. En le voyant passer, je lui demande de venir voir "celui-là". Tandis que je pointe mon doigt vers la chienne, ses yeux se mettent à briller alors qu'il observe Julie paisiblement allongée.

- Celui-là on l'a mis de côté car il est vraiment en bonne santé, lui dis-je.
- Tu l'as dit ! C'est génial.

Ne sachant rien, il s'apprête à lui passer la corde autour du cou pour la traîner jusqu'en cardio-vasculaire. Je lui dis posément :

- Amuse-toi à charcuter ce chien et tu es renvoyé dans l'heure qui suit.
Julie, bonne pâte, était déjà en train de le suivre quand il s'arrêta net.
- Comment ça ?

J'avais travaillé l'effet de surprise, il allait tomber de haut le gros Franck.
- C'est la chienne du directeur général que tu es en train d'emmener.

Son visage se figea. Il arrivait tout juste à balbutier des excuses tout en retirant immédiatement la corde. J'étais réellement satisfait d'avoir fait peur à ce porc, mais le chien qu'il alla ensuite chercher à l'animalerie n'eut pas droit

à la même considération que Julie et la vision de cette pauvre épave traînée dans le couloir, qui allait bientôt souffrir, me fit ravalier ma joie.

Ce soir-là, Christine est en retard et nous devons attendre 18h avant que Madame puisse partir. Alors que nous montons les escaliers pour sortir par le hall, la femme de ménage qui était en train de laver la réception nous invite ardemment à faire demi-tour et à passer par la porte de sortie de secours du sous-sol. Je ne comprends pas immédiatement pourquoi Julie refuse tout d'un coup d'avancer plus loin. Rien n'y fait, de la colère à la compréhension, aucun ordre ne parvient à la faire avancer d'un pouce alors que Christine et moi commençons à nous impatienter à l'autre bout du couloir. Malgré son caractère obéissant, elle s'est résolument assise au milieu du couloir, refusant obstinément d'avancer. C'est alors que je réalise qu'elle ne veut pas tout simplement passer devant la porte de la pièce noire. Percevait-elle l'odeur, même avec la deuxième porte fermée ? Ou peut-être, était-ce des bruits, inaudibles pour nous autres êtres humains, qui l'alertaient ? A moins que, mue par le même instinct que ces chiens qui bandaient désespérément tous leurs muscles quelques mètres avant de devoir franchir le seuil de la salle de cardio-vasculaire, elle aussi, avait pressenti qu'elle évoluait dans une zone où régnait la souffrance. Toujours est-il que nous devons, au grand dam de la femme de ménage, passer par le hall. Julie, en voyant que nous rebroussons chemin, me fait la fête, la capacité des chiens à percevoir le danger est étonnante, leur sixième sens est loin d'être une théorie de médium, depuis ce soir-là, j'en suis convaincu. Dans quel état de détresse psychologique doivent donc être ceux qui sont enfermés dans cette maudite pièce noire ?

Depuis le début de l'année, mettant en pratique le souhait de ma mère, je cajole comme je le peux les lapins dont j'ai la charge. Il y en a un avec une oreille cassée que je trouve particulièrement sympathique et que j'ai surnommé, ne me demandez pas pourquoi : "Dagobert". Avec le temps, nous sommes devenus de bons amis. Il manifeste sa joie de me voir entrer dans l'animalerie en passant son museau au travers des grilles et en grattant avec ses pattes avant. Le soir, on eut dit qu'il était réellement affligé de me voir partir. Petit à petit, j'ai droit à une véritable fête en arrivant le matin. Lorsque je présente mon favori à Christine, elle est étonnée de voir autant de complicité entre nous deux. Il ne tarde pas, en effet, de répondre à son nom. Après tout, ma mère avait peut-être raison, pourquoi quelqu'un qui aime les animaux ne travaillerait-il pas dans une animalerie, faisant de son mieux pour apporter un peu d'affection à des animaux qui en ont besoin quelle que soit leur misérable destinée.

C'est à cette période que je rencontre la seule personne partageant les mêmes préoccupations que moi vis-à-vis des animaux. C'était un jeune électricien d'une vingtaine d'années, venu modifier une installation électrique. N'ayant, comme à mon habitude, rien à faire, j'étais content de trouver un interlocuteur pour parler de la pluie et du beau temps, enfin surtout de la pluie !

Il fut dans un premier temps assez distant, avant de s'expliquer ouvertement :

- Ce qui se passe ici est révoltant, je ne sais ce que vous y faites, mais moi je vous préviens, je milite à fond dans les associations de protection des animaux, contre la vivisection.

Il m'a soufflé, le petit ! Voilà quelqu'un venu de l'extérieur qui savait ce qui se passait ici, alors que moi qui y travaillais, j'avais mis plusieurs mois à en prendre conscience.

- Comment savez-vous ce qui se passe ici, lui demandai-je ?

- Bien, vous me prenez pour une andouille ou quoi ? C'est pas un centre de recherche pharmaceutique ici ? Alors ça veut dire que vous massacrez des milliers d'animaux pour mettre au point vos saloperies !

- Et tu milites dans les associations ?

- Oui, même que la semaine dernière y'a eu une manif contre vous. Vivement que je finisse ce boulot parce que j'aime pas travailler chez vous.

Ce petit me fait réaliser qu'il y a des gens qui se battent contre les souffrances que nous infligeons aux animaux. Le caractère inédit de cette rencontre ne peut que me renforcer dans l'idée d'être utile ici, puisque je suis le seul à me soucier des animaux. C'est très important, car je trouve un argument pour justifier ma présence en ces lieux.

Je tends à retomber discrètement dans une période d'insouciance. Je suis heureux de m'occuper de mes lapins, de Dagobert, sans plus chercher à fouiner dans les labos. Je referme les yeux sur ce que je sais ; après tout, à quoi bon passer son temps à se morfondre, alors qu'à l'extérieur, la vie continue de nous sourire. Mais le hasard fait bien les choses, dit-on, aussi ne vais-je pas rester longtemps sans devoir réagir.

Ce matin-là, j'étais loin de me douter que le cauchemar allait recommencer. En entrant dans l'animalerie des lapins, j'appelle Dagobert que je devine fou de joie, surtout depuis qu'il sait que je lui apporte chaque matin, en cachette, une carotte. C'est notre secret à nous. Mais Dagobert n'est plus dans sa cage. En voyant l'air béatement satisfait de Berthe devant mon inquiétude, j'imagine le pire. Ne pouvant s'attaquer directement à moi de peur d'être renvoyés, ils se sont attaqués à un animal sans défense uniquement pour me faire du mal. J'avais cru, naïvement encore une fois, que nous étions, mes "collègues" et moi, arrivés à un statu quo, mais la nature humaine étant ce qu'elle est, la jalousie fait faire de bien tristes choses. Comme il n'y a pas de traces de sang sur le mur ou dans les bacs, je cherche dans les différentes salles où aurait bien pu atterrir Dagobert. Dans un labo, je vois, au bout de la paillasse, la guillotine. C'est un appareil qui ressemble en tout point à celui utilisé jadis, mais "modernisé" et aménagé avec des sécurités pour l'utilisateur. Un diaphragme ressemblant à ceux des appareils photographiques permet de régler l'ouverture en fonction de la taille de l'animal à décapiter, de la souris au chien. La lame est encore imprégnée de sang frais. Je crois savoir ce qui est arrivé à Dagobert. Jamais je ne le saurais vraiment, car l'incinérateur a déjà terminé de brûler sa première

fournée de sacs. Cette histoire rend triste même Christine qui avait pris l'habitude de dire "au revoir" à Dagobert tous les soirs à 17h.

La "blague" a atteint son but qui était de blesser. En entendant rire la Berthe avec l'ex-directrice du personnel, je crois savoir qui en sont les auteurs. Le soir, je rentre dans un magasin de farces et attrapes :

- Qu'est-ce que vous auriez à me proposer pour une blague méchante ?

Je ne dois pas être le premier qui vient ici pour chercher de quoi assouvir quelque vengeance, car la dame me présente très professionnellement :

- Ceci est une crotte synthétique, qui y ressemble à s'y méprendre par la vue et l'odeur, effets de surprise garantis !

L'ex-directrice du personnel se retrouve avec une crotte synthétique sur son bureau.

La réaction ne se fait pas attendre. Pour moi aussi la "blague" aura réussi. Maigre consolation de la mort d'un être innocent, mais ma plus belle vengeance, c'est de parler de toi dans ce livre, sacré Dagobert.

A l'institut, on s'en serait douté, la crotte synthétique fait bien plus de bruit que la mort d'un lapin. Et je suis sûr que les filiales dans le monde entier ont dû en entendre parler !

Christine voit les gens entrer dans le bureau, un à un, pour spéculer sur l'auteur du délit. Elle doit prendre l'air affecté qui sied à ce genre de situation sous peine d'être suspectée. Ce fut l'événement qui défraya la chronique, je puis vous l'assurer !

Cet événement eut des conséquences plus graves qu'on aurait pu croire, car avec Dagobert, c'était également ma tentative de travailler calmement en compagnie de ces gens qui venait d'être décapitée. Tant de méchanceté ne peut laisser indifférent. A quoi bon essayer de m'occuper à ma façon de ces animaux, puisque finalement c'était les nourrir et les traiter correctement pour que ces pourris puissent les brutaliser avec encore plus de satisfaction.

Mais que faire ?

Je me décharge de l'occupation des lapins et je me contenterai désormais de ma stérilisation, dans mon coin, tranquillement.

C'est le début de l'isolement qui aboutira à l'ostracisme complet.

Peu de temps après "l'événement" de la crotte synthétique, je surprends un chimiste en train de s'amuser à verser des gouttes de café brûlant sur des souris qui sautent de tous côtés, prisonnières de leur cage. Je ne suis pas St Thomas, mais je crois que les capacités cérébrales (soi-disant supérieures) de l'homo sapiens lui permettent de trouver d'autres moyens de jouer que celui de rire des souffrances d'autrui, souris ou pas. J'avais perdu mon meilleur ami d'enfance à cause de cela, je ne saurais tolérer que l'on se prête à ce genre de sadisme sous le prétexte du jeu.

J'explique le plus calmement possible ma vision des choses à ce chimiste, qui me répond en beuglant :

- Fallait faire animalier à la S.P.A, pauvre mec, se tournant vers ses collègues, Mômôm sieur se fait l'ange gardien des petites souris !

Ce qui fait bien sûr éclater de rire l'assistance. Dans ma tête, les images se bousculent à une vitesse folle, les mensonges des premiers temps surgissent involontairement de ma mémoire :

- Ils ne sentent rien... Ils sont anesthésiés... On va tellement vite qu'ils n'ont pas le temps de ressentir la douleur... On risque d'être mordu si on les pèse...

Des images que je croyais avoir oubliées me martèlent le cerveau : Farid qui fracasse la tête des lapins contre le mur, les petits cris des rats à qui on enfonce la pipette de prélèvement dans l'œil, les cris des gerbilles à qui on dégage les carotides, ces chiens qui refusent désespérément de rentrer dans la salle de cardio-vasculaire, leurs gémissements, leur attitude de soumission totale dans la "pièce noire"... le film s'emballe et le sourire hollywoodien du chimiste se transforme en grimace lorsqu'il reçoit mon poing dans la figure. Toute cette haine que j'avais renflouée au fil des scènes insupportables, ce silence obligé devant toutes ces injustices, d'un seul coup se libèrent dans une pulsion proche de la folie. Je ne vois plus rien, je frappe, enfin, j'essaie, car un étau vient me ceinturer ; par chance pour le chimiste, Farid était dans les parages et il n'a pas de mal à me maîtriser. Celui qui s'amusait avec la souffrance des souris, ressent à son tour une douleur sur sa lèvre tuméfiée. Curieux tout de même cette attitude de considérer que les animaux ne sentent rien alors qu'ils leur infligent les pires souffrances mais de se plaindre comme des fillettes parce qu'on a bobo sur la lèvre. Que devraient dire les gerbilles et les chiens ?

Notre pauvre chimiste ne s'attendait pas à une réaction comme celle-là !

En plus de l'appréhension due à mes relations avec Paul, la peur de se faire frapper les incitera désormais à me parler correctement.

Curieusement, cette affaire ne donnera pas lieu à une réaction officielle. Il est vrai que la note de service disait bien qu'il fallait économiser le "matériel", or la position du chimiste qui jetait du café sur le "matériel" pour s'amuser était difficilement défendable.

Ce n'est pas le seul "jeu" stupide qu'il me sera donné de voir. En revenant du self, j'entends les gloussements de ces dames qui ont fait le pari de branler un rat... pour s'amuser. Une technicienne plaque le rat sur le dos et lui tire la peau du ventre afin de bien mettre en évidence les parties génitales, puis une autre à l'aide d'une pince à épiler dégage le sexe de l'animal et commence un mouvement de va-et-vient qui arrache des petits cris de douleur à l'animal. Ces dames, elles, toutes émoustillées de leur audace dans un domaine aussi tabou, s'autorisent à rire derrière des "oh !" et des "ah !" de réprobation de pure forme.

Il faut croire que le milieu de la recherche pharmaceutique est propice à l'épanouissement des désirs sexuels, car après ses aventures avec Paul, et depuis que je ne lui suis plus d'aucune utilité, Mlle Dupont a jeté son dévolu sur un jeune étudiant pharmacologue, que toutes se disputent.

Il a fallu que ce soit moi qui les découvre en train de copuler gaiement dans l'animalerie à gerbilles. Je ne suis pas d'un esprit particulièrement

prude, ce n'est pas tant qu'ils fassent ça ici qui me gêne, mais c'est que Mlle Dupont prenait appui sur la caisse des gerbilles qui avaient réchappé à la manip du clampage des carotides et sur lesquels on menait maintenant l'étude comportementale.

Comme je vous en ai déjà parlé, on ne faisait pas vraiment preuve de beaucoup de considération à l'égard de ces animaux, les techniciennes allant même jusqu'à se moquer des infirmités dues aux lésions infligées à leur cerveau. Cette fois-ci, l'indifférence était tout de même un peu trop poussée dans le sordide. Le jeune pharmacologue s'en ira, les gerbilles souffriront, et Mlle Dupont continuera ses manips.

Puisqu'il m'a été permis de voir les techniciens que la pensée populaire encense pour leur grande œuvre altruiste, je me permets de vous dire que les techniciens qui avaient accompagné Paul lors de son voyage en Thaïlande sont revenus avec plein de récits croustillants sur leur "aventure avec les Geishas" à qui ils avaient été rendre visite. Quand on connaît les conditions dans lesquelles sont recrutées et exploitées ces gamines que l'on met sur le trottoir pour le plaisir de ces honorables occidentaux qui viennent assouvir leurs bas instincts, vous m'accorderez qu'une fois de plus, les techniciens ne faisaient que profiter de la souffrance d'autrui ; autrui étant cette fois-ci des adolescentes.

Du respect que j'accordais à ces gens, il ne reste plus rien. Les mensonges et l'hypocrisie ont tout détruit. Je commence également à me poser des questions au sujet de Paul. Au cours d'un week-end, une blague malheureuse lui échappe ; alors que sa chienne aboie, il lui lance :

- Sois sage sinon je te fais passer sur la table de cardio-vasculaire.

A ces mots, j'ai senti mon sang se glacer. Comment peut-on dire une chose pareille, et de plus trouver matière à en rire ?

La compagnie forcée de Paul, commence à me peser. En partant le dimanche soir, je me souviens avoir dit à Christine :

- On va bien voir si l'on peut faire ce que l'on veut. Le week-end prochain on ira se balader tous les deux, cet hypocrite est comme tous les autres, il m'a berné avec la gentillesse qu'il témoigne envers ses animaux.

Notre tentative d'indépendance révéla d'une manière flagrante le caractère paternaliste et exigeant qui sous-tendait nos relations avec Paul. Après notre week-end de "liberté", je subis un procès en règle agrémenté d'une avalanche de reproches de la part de ma mère, à qui Paul avait téléphoné dans un état "désespéré", sans parler de la secrétaire à qui il avait intimé l'ordre de tout faire pour nous retrouver et qui s'était même déplacée chez nous le samedi après-midi !

La semaine suivante sera marquée par un événement dont je vous ai déjà touché deux mots et qui me révélera l'incapacité totale de ces grands chercheurs à soigner un être humain. Au cours d'un de ces pots, pour je ne sais plus quelle occasion, une secrétaire est victime d'un malaise et se retrouve à terre, sans connaissance.

- C'est normal, dis-je, elle m'a confié qu'elle ne prend qu'un repas par jour pour se préparer à avoir la "ligne" cet été, ce n'est pas la première fois qu'elle a des malaises.

Les techniciens, ingénieurs et autres chercheurs, eux, sont complètement dépassés par l'événement, et quel événement ! C'est bientôt tout le gratin du laboratoire qui est là.

- Faites-lui de l'air ! faites-lui de l'air ! crie le Dr Robert.

Mais à part prendre sa tête sur son genou et se servir d'un cahier en guise d'éventail, tout le monde reste planté là à regarder cet étrange phénomène. Je glisse d'un air ironique à Franck en train d'essuyer les grosses gouttes qui perlent sur son front :

- Fais-lui un électrochoc, peut-être que ça va marcher !

Tout le monde convient que la seule chose à faire est d'appeler les pompiers ! Souvenez-vous tout de même que nous sommes dans un centre de recherche pharmaceutique, où quelques sommités médicales exercent leurs talents... c'est vrai, j'oubliais : sur les animaux ! Même les sapeurs pompiers qui amènent la secrétaire dans l'ambulance semblent éberlués de voir autant de blouses blanches incapables de faire quoi que ce soit. Beaucoup d'entre eux vous disséqueraient une souris les yeux fermés, mais pour ce qui est de soigner un être humain, c'est un autre problème.

Je suis de plus en plus écœuré et le samedi suivant, je confesse à Paul tout ce que j'ai sur le cœur, je lui déclare sur un ton sans appel, qu'il ne saurait être question que je devienne technicien. De toute façon, voilà bien longtemps que j'ai arrêté les cours avec Mlle Dupont et que mon bureau ne me servait plus guère qu'à faire des mots croisés.

Sachant par avance qu'il allait encore me sermonner, pour repousser une fois de plus l'échéance de ma promotion, je clos la discussion en allant tondre le gazon, le bruit de la machine m'isolera un moment de ses commentaires.

Paul me rejoint, cherchant visiblement la réconciliation. Avant même qu'il parle, je poursuis mon discours sur ce que je pense de ces chercheurs qui affichent tant d'indifférence à l'égard des animaux.

- Ils s'en foutent, concluais-je.

Ces mots le font sourire.

- Tu sais, me dit-il, les chercheurs sont comme tous les autres ; ce qui les motive, c'est le succès, le désir de se faire un nom, d'avoir le prix Galien, le reste n'est qu'un moyen de parvenir à acquérir cette notoriété tant convoitée.

Amis des animaux, je regrette ce jour-là de tenir entre mes mains la tondeuse à gazon plutôt qu'un micro !

Le soir, Paul sort avec sa petite famille. Je reste seul avec Christine à faire le baby-sitting. Confortablement installé dans un fauteuil du salon, j'épluche la vidéothèque en vue de me trouver un film pour la soirée, c'est alors que je tombe sur une cassette vidéo sans titre et sans aucune indication sur la pochette glacée.

- Tiens, voyons voir !

La bande-annonce de ce "film" commence par le sigle de l'institut en gros plan. Sur quoi suis-je donc tombé ?

J'appelle Christine pour qu'elle profite de ma découverte.

Après les gros plans sur les différents sièges sociaux de par le monde, une voix d'homme présente sur un ton à la fois sérieux et agréable : "l'historique de l'institut".

L'historique des médicaments qui ont fait le succès de l'institut. Des médicaments, mais aussi des recherches qui ont contribué à leur fabrication. Et c'est bien vite un descriptif des protocoles d'expérimentations qui nous est présenté : les souris que l'on gave, que l'on décapite à la guillotine par dizaine, les cerveaux que l'on broie et que l'on centrifuge, les gerbilles...

Christine découvre la réalité de ce qu'elle tapait, traduit en terme médical, dans les mémos, qui partent pour être publiés dans les revues médicales et de recherches. Comment se douter et imaginer ce que cache un titre comme : Presence of specific binding sites for platelet-activating factor (PAF) in brain ? Où sont passés les cris des gerbilles ?

La valse des expériences continue, commentée par une voix suave imperturbable. Christine a les yeux écarquillés, la bouche figée dans un rictus de dégoût.

Le document se termine par le résumé éloquent de l'expansion de l'institut.

Chiffre d'affaires vertigineux :

Département de gastro-entérologie :

296 millions de francs

Département de biotechnologie :

580 millions de francs

Filiale allemande :

50 millions de deutsch marks

Sans compter les autres laboratoires contrôlés par un système de holding.

Chiffre d'affaires total : 1 milliard de francs

Une maquette réalisée par ordinateur nous présente ce qui sera le fleuron de l'institut : son nouveau centre de recherche ; avec un investissement de 113 millions de francs, une superficie de 10.000 m², 150 personnes... et une animalerie prévue pour une centaine de chiens. Franck et ses 5 chiens par jour fait figure d'artisan !

Cette cassette devait certainement servir à Paul de support audiovisuel lors de ses conférences. Quel culot de me faire des réflexions du genre : "Ne me parle pas de ça, je ne veux pas savoir, toutes ces bestioles... !" lorsque j'essayais de lui parler de ce dont j'étais témoin. Il s'est donc bien joué de moi comme les autres. Vous allez me faire remarquer que cela fait plusieurs fois que j'aboutis à cette conclusion, sans pour autant changer quoi que ce soit à l'ordre des choses. C'est que Paul nous a donné le pain, le couteau, le beurre et la confiture pour mettre dessus, comment l'oublier et le traiter avec la même indifférence que tous ceux de l'institut ? Les choses sont de moins en moins claires dans ma tête.

J'essaie de me distraire et c'est sans trop y croire que je participe à un des nombreux concours de pétanque avec barbecue et merguez, organisé sur les graviers derrière le bâtiment de l'animalerie stérile.

A la fin de la partie, je vois Farid s'éclipser discrètement avec Auguste, le chauffeur de l'institut. Ils prennent un carton dans le coffre de la CX puis

rentrent dans l'institut. Je subodore une combine louche dans laquelle les animaux sont encore les victimes. Je me rends au sous-sol, c'est là que j'entends leur voix, provenant de l'animalerie des petits rongeurs et des lapins. Tout en faisant attention à ne pas leur révéler ma présence, j'écoute attentivement ce qui se dit :

- Un faisan comme ça, j'peux te dire que tu vas te régaler, Farid !

- Ok, mais je peux pas te donner plus de trois lapins, Berthe en a déjà pris deux pour un repas de famille.

J'entends Farid prendre trois lapins dans les cages et les mettre dans le carton à la place du faisan.

Auguste était un fervent adepte de la chasse, et il n'aurait sacrifié aucun de ses week-ends pour son "sport" favori. Farid devait probablement apprécier la chair de gibier. Depuis quand leur manège durait-il ?

J'interviens comme si de rien n'était, masquant de mon mieux mon écoëurement face à leur commerce :

- Tiens ! Vous êtes là ! J'avais oublié le briquet dans la poche de la blouse.

Avec un air aussi désintéressé que possible, je me penche au-dessus du carton et je leur demande ce qu'ils font avec ces lapins.

Auguste m'explique un peu gêné :

- J'essaie de les rendre à la liberté, je les relâche dans mon jardin.

Il croyait que j'allais avaler cette énormité, peut-être qu'au début l'aurais-je cru, mais plus maintenant !

J'apprendrai qu'en fait, Auguste cherchait désespérément à faire de l'élevage sur son petit terrain. Je dis désespérément, car les lapins de l'institut, comme tous les lapins de laboratoire, sont issus de lignées génétiquement contrôlées et ils sont incapables de vivre en extérieur. De plus, cloîtrés dans leur cage depuis leur naissance, ils ne se déplacent qu'avec difficulté. Auguste savait très bien qu'il n'aurait pas des lapins de Garenne, mais me confia-t-on, son petit s'exerce à la carabine sur ces cibles faciles, encouragé par papa. Que voulez-vous, il faut bien que le père développe la fibre du prédateur chez son enfant !

Alors que j'essayais de me distraire, la réalité de la lâcheté humaine venait une fois de plus me rappeler où je travaillais et avec qui.

Après avoir essayé, dans un premier temps, de me soustraire aux images de souffrances dont j'avais été témoin, en polarisant mon attention sur notre vie extra-professionnelle grâce à Christine, puis après avoir opté pour une attitude plus interventionniste, me menant dans les différents labos, et après avoir essayé de concilier mon amour des bêtes avec mon métier, ce qui entraîna la mort de Dagobert, je tentais une nouvelle formule, celle de l'absentéisme.

Mes journées de travail effectif se réduisent en effet à un ou deux cycles de stérilisation de l'autoclave ; pour le reste, je file par la porte de sortie de secours, prends la rampe de livraison des chiens, puis tout simplement je rentre chez moi ; 17h, je vais chercher Christine.

Le gardien qui m'ouvre la barrière ne saurait dire quoi que ce soit au neveu du grand patron, surtout depuis que j'ai appris que son magnifique berger allemand qui lui sert de chien de garde a été pris dans l'animalerie, aux frais de l'institut. Quant à mes "collègues", le syndrome "neveu du directeur" joue toujours autant, et de toute façon, pour peu qu'ils s'aperçoivent de mon absence, ils n'en seront que soulagés, satisfaits de pouvoir manipuler et se moquer des animaux sans que "l'emmerdeur" ne se manifeste.

Personne ne se risque donc à me faire une quelconque réflexion. Je deviens un employé "fantôme", même Christian qui travaille pourtant dans le bureau d'à côté croit que je suis à l'institut alors qu'en fait, je regarde la télévision à la maison !

Je pousse même l'audace jusqu'à emprunter une camionnette de livraison de l'institut pour aller acheter un magnifique caoutchouc à Christine. Le gardien ne pipe mot à mon départ, comme au retour, de l'institut.

Je pense avoir trouvé la solution me permettant de ne plus culpabiliser de gagner de l'argent sur le dos de la souffrance animale, en travaillant à l'institut. En abandonnant mon poste, j'estime ne plus être complice de leurs forfaits ; mieux, j'ai l'impression de me venger. Toutes ces choses que nous avons achetées, Christine et moi, pour notre confort, avec cet argent "sale", me font réfléchir. Je prends conscience, bien trop tard, que je suis pris au piège de l'argent facile et des crédits. Au moins ai-je, maintenant, la consolation d'être payé à ne rien faire.

Mais chaque fois que j'essaie de trouver une échappatoire, la réalité, tel un boomerang, me revient en pleine figure, avec toujours plus de force.

C'est au cours d'un de mes départs discrets, alors que je viens de réussir à sortir par la porte de sortie de secours sans être vu, et que je grimpe par la rampe de livraison en direction de ma voiture, que je vois une camionnette se garer en haut, me barrant le passage.

C'est au coup de klaxon que je comprends avoir devancé bien involontairement Franck et Farid pour la livraison des chiens.

Le livreur, croyant que je suis l'animalier chargé de la transaction, me salue comme tel. Je trouve le quiproquo inespéré : je vais suivre une nouvelle fois la dernière étape dans le trafic de chiens : la livraison aux laboratoires. Curieusement, je n'avais plus eu l'occasion d'assister à d'autres livraisons, c'est que Farid et son compère devaient probablement faire attention. Cette fois-ci, c'est raté.

Lorsque Franck arrive, il me fait comprendre que ma présence n'est pas pour lui plaire :

- Samir, t'as rien à foutre ici, t'occupe pas de ça.

Il ne me fallait pas moins de tant de détermination pour justement penser tout le contraire ! Farid essaie également de m'intimider, il y arrive partiellement du reste, mais après tout, que peuvent-ils faire contre moi, me casser la gueule sur le parking pour que je m'en aille ?

Le livreur qui n'a que faire de nos querelles commence à s'impatienter et ils n'ont pas d'autre alternative que de faire leur commerce devant moi.

Le livreur ouvre les portes arrière et comme précédemment, ce ne sont qu'empilements anodins de cartons qui se présentent. Mais bien vite, des

relents immondes me bloquent la respiration et viennent me rappeler que sous les cartons et sous les planches du double fond, les chiens sont bien là.

Ce que j'allais voir restera probablement gravé à jamais dans ma mémoire. La dernière livraison à laquelle j'avais assisté impliquait des chiens provenant de la région parisienne et des départements voisins. Les animaux n'avaient subi "que" durant quelques heures le stockage dans l'enceinte du double fond, cette fois-ci ce sont des chiens provenant de la filière belge que l'on nous livre, ils viennent de passer entre 17 et 24 heures enfermés, entassés, sans eau ni ventilation.

Les survivants de ce périple ressemblent à des morts-vivants. Le poil mouillé par la bave et la pisse, puant la merde. En sortant du camion, ils sont incapables de tenir sur leurs pattes, ils se laissent traîner comme des cadavres sans manifester aucune résistance. Pendant que Franck choisit sa marchandise, je remarque que sur la vingtaine de chiens qui doivent être livrés chez nous, ainsi qu'à d'autres laboratoires de la région, trois sont morts, gisant la gueule grande ouverte au fond de la cachette. Il n'est pas difficile de concevoir que, faute d'eau, d'air et d'espace suffisant dans le calfeutrage du double fond, les plus faibles se retrouvent vite étouffés, écrasés, piétinés par les autres.

Le livreur est attristé. Il ne comprend pas pourquoi il vient de perdre près de 9.000 francs de marchandise.

Tout va très vite, Franck désigne les chiens :

- Celui-là, celui-ci.

Et Farid les attrape par la peau du dos pour les faire descendre à toute vitesse dans l'animalerie. Le livreur, lui, enregistre au fur et à mesure sur son carnet, les milliers de francs.

Il y a de toutes les races, je me souviens de deux chiens en particulier, un grand danois et un berger allemand. Le danois parce que Farid, impressionné par sa grande taille, lui trouve des allures d'âne et, tout en imitant bêtement le cri de l'âne, lui monte dessus en rigolant comme un fou et lui fait ainsi descendre la rampe de livraison. Le berger allemand, qu'ils ont pris pour un spécimen n'ayant pas trop souffert de la privation de nourriture, se révélera être une chienne en gestation.

Il y a des chiens à l'oreille coupée, d'autres avec une vilaine cicatrice sur la cuisse, qu'importe, l'essentiel pour Franck et l'institut, c'est de mener à bien coûte que coûte, les protocoles prévus pour la semaine. Le livreur encaisse près de 50.000 francs et s'en va livrer un autre laboratoire.

Comme la dernière fois, la scène n'aura pas duré plus de cinq minutes.

Malgré mon temps de présence réduit au minimum, j'assiste le lendemain à la livraison des souris. Rien de bien sérieux me direz-vous, juste des boîtes, présentables et propres. Ce qui attire mon attention, c'est la femme d'une quarantaine d'années, habillée avec élégance, qui livre la marchandise et sert également de représentante commerciale pour le compte de son élevage spécialisé dans l'approvisionnement des laboratoires. Derrière ce souci de présentation, qu'y a-t-il ? Toujours des animaux et

l'appât du gain grâce à leurs souffrances. Le personnage B.C.B.G. cadre mal, à mes yeux, avec l'horreur de sa profession.

Elle entame une conversation avec Farid, qui semble un peu dépassé. Aussi appelle-t-il Franck à la rescousse.

- Je sais que vous utilisez des chiens, lui dit-elle, aimeriez-vous voir ce que nous vous proposons ?

Je sais bien que Franck n'est pas intéressé par la marchandise de cet élevage. L'institut ne s'approvisionne qu'épisodiquement chez les éleveurs qui vendent de la marchandise de "luxe", comparée à celle que nous avons habituellement, mais à des prix bien supérieurs à ceux du "marché clandestin". Je dirais même que les prix des éleveurs agréés incitent les laboratoires soucieux de leur finance à s'orienter vers les trafiquants.

- Vous savez, lui dit Franck, on arrive à avoir des chiens pour 3.000 francs.

Elle feint d'être surprise :

- Pouvez-vous me montrer ce que vous avez à ce prix là !

Franck l'amène voir la pièce noire et elle regarde d'un air dépité les épaves arrivées hier qui se blottissent les uns sur les autres dans un coin.

- Ça ne m'étonne pas que vous ayez des prix aussi bas, ils sont dans un mauvais état vos chiens !

Ne croyez pas que cette femme plaigne l'état dans lequel sont les chiens, non, c'est bien l'aspect purement professionnel de la question qui la fait parler.

- Venez voir, dit-elle, j'ai des chiens dans la fourgonnette, je vais vous montrer ce que je vous propose.

Franck la suit, plus pour se régaler la vue des rondeurs de la représentante que pour aller voir les chiens dont il n'a que faire, surtout qu'il sait pertinemment qu'ils seront à un prix prohibitif, certes en règle, mais bien trop cher.

Je leur emboîte le pas, curieux de voir ce que peut bien receler la fourgonnette de cette dame. En ouvrant les portes, point d'odeur repoussante, ni de double fond, tous ses animaux sont en règle. Ce sont des cages propres, avec des chiens propres, à côté de boîtes de petits rongeurs et des cages de singes. Tout respire la propreté et le désir évident de fidéliser la clientèle en jouant la carte de la qualité. Mais il faut compter 1.000 francs de plus au moins par chien. Que penser en voyant cette femme aller de laboratoire en laboratoire pour caser sa marchandise de souris, chiens, chats, singes...?

Je sens la révolte monter en moi, et je décide de nuancer mon absentéisme par une touche de plaisanterie. L'épisode de la merde synthétique m'ayant montré à quel point ces gens sont sensibilisés par la propreté, je m'en vais leur faire respirer ce que les chiens respirent dans l'animalerie. La dame qui tient la boutique de farces et attrapes esquisse un léger sourire en me voyant revenir d'un air encore plus décidé que la première fois. Ses clients habituels sont plutôt des adolescents boutonneux, peut-être croit-elle que je retombe en enfance ! Une chose est sûre, c'est que je sens que je vais bien m'amuser avec ces boules puantes !

- Pouaahh ! déclare dégoûtée Mlle Dupont.

Arborant une innocence virginale à vous attendrir un agent de la fonction publique en colère, je lui déclare, non sans malice :

- Ce doit être une remontée d'égouts.

Vous pourrez me croire, le meilleur endroit pour ce genre d'opération "commando", ce sont les bouches d'aération qui ventilent le produit nauséeux dans tout l'établissement !

Bon, il ne faudrait pas que je joue à l'arroseur arrosé, aussi, je me défile comme à mon habitude, non sans écraser encore une de ces infâmes pastilles. A 17h je me prends une engueulade du tonnerre, j'avais négligé le caractère non sélectif du produit, et Christine a dû supporter l'odeur pestilentielle toute la journée ! C'est tout juste si elle ne voulait pas me dénoncer ! Un mari dénoncé par sa femme, tout de même. J'essaye de lui dire qu'elle a souffert pour la bonne cause, mais rien n'y fait !

Un soir, Christine me ramène à la maison le résultat d'une étude tout ce qu'il y a de plus officielle, et qui annonce qu'en France, en 1985, 10.500 chiens sur 7 millions d'animaux de toute sorte ont été expérimentés.

Une rapide division me permet d'obtenir le chiffre fantaisiste de 10 chiens par laboratoire et par an ! Compte tenu qu'en France il existe près de 800 centres de recherches, même si tous n'utilisent pas les chiens, les chiffres officiels ne représentent que le centième de la réalité.

Nous l'avons vu, avec ses 5 chiens par jour, la seule salle de cardio-vasculaire de l'institut utilise approximativement 1.700 chiens par an. Nous sommes pourtant considérés comme un petit consommateur, rien à voir avec des géants que je ne nommerai pas mais qui vous prédisent un avenir meilleur, équipés d'animaleries de plus d'une centaine de chiens.

Petit à petit, l'activité de l'institut, ainsi que le rythme des expériences, ralentissent avec l'approche des congés annuels. A cause de Paul, nous ne pouvons pas prendre nos vacances quand nous le souhaitons, puisque je suis chargé de garder la villa pendant qu'il n'est pas là. Mon envie de lui rendre service s'est considérablement affaiblie depuis ces derniers temps.

Pourtant, Paul continue de nous ramener des cadeaux de ses différents voyages : une potiche d'Australie, une statuette de Thaïlande, une calculatrice solaire transparente du Japon...

Il part comme tous les ans dans son chalet en Italie. Nous aurons donc, Christine et moi, sa villa pour nous deux pendant trois semaines au mois de juillet. Si les lieux sont toujours aussi luxueusement agréables, je suis loin de nager dans le même bonheur insouciant que l'année dernière. En tout cas, la garde de la maison du directeur général m'offre un alibi en béton pour justifier mes départs impromptus de l'institut.

Ma combine est désormais connue de tous, mais qui oserait me dire quoi que ce soit ? Même le Dr Robert ferme les yeux. Sur le chemin de l'Italie, Paul s'est arrêté chez ma mère et lui a dit que j'étais très assidu à mon travail. Ma mère croit définitivement que son fils va faire carrière dans ce laboratoire et ce n'est que justice après ce que nous avons connu.

Le mois de juillet se passe surtout sous le saule pleureur, dans le relax, plutôt qu'à l'institut. Pourtant, je vais encore une fois devoir me prendre une gifle pour me ramener à la réalité.

Je digère tranquillement derrière le comptoir de la réception lorsque je vois arriver sur le parking une dame d'une trentaine d'années tenant par la main une enfant d'une dizaine d'années. Que peuvent bien faire ces gens ? Le binôme mère-fille écarte toute probabilité d'une démarche commerciale ou officielle, du genre visite de l'institut, etc. Elles ne sont d'ailleurs accompagnées par personne du laboratoire. Voilà au moins quelque chose qui me sort de ma torpeur, je m'amuse à deviner ce dont il s'agit. Peut-être tout simplement la femme d'un chercheur qui vient rendre visite à son mari, mais oui, suis-je bête ! L'énigme résolue, je me traîne jusqu'à la machine à café, non loin de la réception. J'entends la dame demander, sur un ton poli mais ferme, à parler avec le directeur. De nouveau ma curiosité s'éveille, ma solution n'était pas la bonne, et j'écoute avec d'autant plus d'attention que le ton monte assez rapidement entre notre visiteuse inconnue et la secrétaire. Ce jour-là, pas de chance, la secrétaire en fonction est une espèce de vieille fille avec une tête de surveillante de pensionnat du 19ème siècle, le visage sec et froid. Je peux vous garantir qu'elle n'a pas son pareil pour vous faire comprendre que vous l'ennuyez lorsqu'elle vous regarde par dessus les petits verres carrés de ses lunettes qu'elle fait glisser sur le bout de son nez. Bref, ce n'est pas le genre de fille à s'émouvoir lorsque Franck ou Farid passent dans le hall en traînant un chien. D'ailleurs, la petite secrétaire-stagiaire avec qui j'avais vu pour la première fois cette scène ne travaille plus ici, son contrat n'a certainement pas dû être reconduit. Que voulez-vous, la tendresse n'est pas le critère de référence pour être embauché dans un centre d'expérimentation animale.

La secrétaire, donc, répond sur un ton tout aussi ferme :

- Le directeur n'est pas ici en ce moment, avez-vous un rendez-vous ?

- Non, dit la dame sur un ton irrité, je n'ai pas de rendez-vous, si le directeur n'est pas là, je voudrais parler à un responsable du laboratoire, n'importe lequel.

Cette garce de secrétaire tenait là une proie facile pour donner libre cours à la petitesse de son esprit rabougri. Au lieu d'appeler un responsable, probablement piquée par le ton sur lequel cette inconnue lui parle, elle répondit avec une rigueur toute administrative :

- Mais, Madame, d'abord que faites-vous ici, si vous ne disposez pas d'une autorisation vous ne pouvez pas rentrer.

- Vous êtes secrétaire, alors faites votre travail, appelez un responsable, le reste ça me regarde.

- Je vous répète, Madame, que sans autorisation, vous n'avez pas le droit de pénétrer dans l'institut, de surcroît avec un enfant.

Le ton s'envenime :

- Ce gosse, c'est le mien, pas le vôtre, alors occupez-vous d'appeler un responsable, ce n'est pas à vous de juger si je suis désirable ou non dans votre institut.

Poussé par la curiosité, je m'avance un peu dans le couloir pour voir ce qui se passe.

La gamine, probablement effrayée par la gueule de vieille chouette de la secrétaire, a passé ses bras autour de la taille de sa mère et se serre contre elle. C'est alors qu'une chef du service administratif arrive :

- Que se passe-t-il ?

- La dame est venue sans rendez-vous et désire parler à un responsable.

- Vous ne pouvez pas entrer ici sans disposer d'une autorisation de nos services, Madame.

C'est alors que la petite fille, comprenant que la démarche de sa mère échoue, se met à sangloter et dit d'abord d'une voix inaudible, la tête plaquée contre le ventre de sa mère, puis de plus en plus fort au fur et à mesure que le chagrin l'envahit et la submerge :

- Et Bony, maman ; et Bony, maman, et Bony ; où il est Bony, je veux voir Bony, je veux mon Bony... rendez-moi mon Bony... !

En entendant pleurer la gamine, j'ai l'impression que mon corps est traversé par un fluide glacé, je viens de recevoir une flèche en plein cœur, mes yeux s'embrument et ma gorge se noue à me faire mal, impossible d'avaler la gorgée de café que j'aie dans la bouche. La chef reste décontenancée et semble avoir du mal à dire quoi que ce soit, il n'y a que cette vieille fille qui repasse son disque éraillé :

- Ce n'est pas un endroit pour les enfants ici, il vous faut une autorisation pour rentrer ici.

Faut-il avoir le cœur à ce point desséché pour pouvoir continuer à parler, indifférente au chagrin de cette enfant qui vient de crier son amour pour son chien Bony ?

La chef reprend ses esprits et déclare sur un ton méchant :

- De toute façon il n'y a pas ce que vous cherchez, ici, nous ne faisons pas d'expériences sur les animaux.

Mensonge, mensonge, mensonge, mensonge, mensonge, j'ai envie de crier ma colère, mais rien ne sort de ma bouche, comment peut-on mentir avec tant d'aplomb ?

La mère et sa fille s'en vont ; si elles font le tour des laboratoires en espérant recueillir des informations sur son chien, il leur faudra beaucoup de courage face à l'indifférence, au mensonge et à la moquerie.

Elles ont fini de traverser le parking, et je suis toujours là, ne sachant que faire pour dissiper cette colère qui m'arrache des larmes de douleur et de honte.

Je décide dans un premier temps de m'occuper de la secrétaire, la chef étant repartie vers ses bureaux.

Me voyant avancer vers elle, elle déclare :

- Vous avez vu ce toupet, non mais tout de même, quel culot cette bonne femme !

D'un air pataud, je fais mine de trébucher et je me rattrape in extremis au rebord du comptoir, balançant ma tasse de café et son contenu sur cette poufiasse.

- Oh ! mon Dieu, ma jupe ! mais vous êtes fou, du café brûlant !

- Excusez-moi Mademoiselle, je suis désolé, croyez-le bien.

Puis je m'en vais ; si au moins elle avait été un homme, j'aurais pu lui balancer mon poing, à la place du café, dans la figure.

Mais je suis loin d'avoir assouvi ma vengeance à l'égard de toute cette pourriture d'institut. Je descends au sous-sol dans l'animalerie des chiens. Toujours cette puanteur qui vous bloque la respiration lorsque vous ouvrez la porte, puis je tente d'appeler "Bony"... Rien, pas d'autres réactions que celles de loques qui tentent désespérément d'échapper à mon regard en se blottissant les uns contre les autres dans l'angle opposé. Peut-être que Bony était déjà passé devant cette salope de secrétaire ce matin, traîné par un technicien vers la cardio-vasculaire ? Cette dame et sa fille sauront, si elles se reconnaissent dans ce livre, que leur douleur n'aura pas été totalement vaine, puisque aujourd'hui je rends hommage à Bony, sans jamais l'avoir connu, mais en sachant ce qu'il a dû subir.

La réaction de la chef qui déclara "qu'il n'y a pas d'expériences sur les animaux" mérite que l'on s'y attarde, car cela prouve que tout le monde dans l'institut sait. De la standardiste qui voit passer les chiens traînés en cardio, à la secrétaire qui tape les comptes-rendus d'expérience ou les mémos destinés à la publication, jusqu'à la trésorière qui magouille avec les comptes pour les "enveloppes" remises aux livreurs trafiquants. Tout le monde sait, mais personne à part moi ne réagit. Ou bien lorsqu'ils réagissent, c'est en faveur de l'institut, qui le leur rend bien, depuis le minibus de la société qui vient les chercher devant chez eux, jusqu'aux repas quasi gratuits, en passant par le système des primes, des crédits faciles, de l'heure de battement le matin, etc., tout cela vous fidélise à la société pour laquelle vous travaillez, et vous rend agressif lorsqu'un élément perturbateur vient mettre en cause la "société nourricière".

Après l'épisode de cette femme recherchant désespérément son chien, vous comprendrez que mes après-midi n'aient plus la même saveur. La moindre velléité de démission qui pointe parfois dans mon esprit au détour d'une réflexion est aussitôt balayée par des impératifs économiques incontournables. Comment ferai-je pour rembourser, ne serait-ce que les traites de la voiture ?

Paul me téléphone une fois par semaine d'Italie pour savoir si tout va bien.

- Pussy mange-t-elle comme il faut ? Julie est-elle en forme ?

- Oui, oui, tout va bien, elles sont en pleine santé.

Que lui répondre d'autre ? Que les images de la dernière livraison de chiens ne cessent de me hanter jour et nuit ? Que j'ai vu une "commerciale" faire la promotion de sa "marchandise" en meilleure santé, comme si elle faisait du démarchage pour vendre des aspirateurs ? Qu'hier, une mère est venue avec sa fille pour demander si son chien était dans nos animaleries ?

De toute façon il s'en moque. Après tout, moi je culpabilise chaque mois à cause de cet argent que je gagne sur le dos de la souffrance animale, alors que lui, c'est une villa de nabab et un chalet en Italie qu'il s'est payé sur le compte de l'expérimentation animale. Non, décidément, les après-midi de ce

mois de juillet ne sont pas si propices à l'évasion et à la détente qu'il n'en paraît.

Christine est tout de même moins perturbée que moi. Elle reste rivée sur son écran d'ordinateur de 9h30 à 17h sans sortir du bureau, si ce n'est pour aller au self, le plus souvent vers 13h30, à l'heure où tout le monde est déjà retourné dans les labos, ce qui fait qu'elle reste relativement à l'écart de l'activité générale de l'institut. De plus, depuis qu'elle s'est retrouvée nez à nez avec le chien étripé sur la table en cardio-vasculaire, on a pris soin de ne plus lui faire porter de dossier dans les labos. Elle ne voit la vivisection qu'au travers des mémos qu'elle tape, et dont les termes scientifiques interposés annihilent toute souffrance. Ces articles ne sauraient refléter autre chose que l'aspect très "propre" de la recherche scientifique.

Mais même ce point-là a attiré leur attention ; en effet, depuis que j'affiche une attitude de plus en plus ouvertement hostile à leur boucherie, et surtout depuis l'épisode de la merde synthétique et des boules puantes, les soupçons se sont inévitablement reportés sur la femme de l'auteur présumé de ces forfaits, aussi Christine a-t-elle remarqué qu'elle ne tape plus que de la correspondance anodine au lieu du compte rendu détaillé des expérimentations, comme autrefois. Son travail se trouve restreint à une tâche banale de secrétariat ; par exemple, elle s'occupe désormais des tickets restaurant, des fiches de congés du personnel, etc. Bien sûr, on présente la nouvelle orientation de son travail comme conséquence d'une restructuration des tâches de secrétariat dans les divers bureaux. Un détail lui fit comprendre le caractère insidieux de tout cela ; en effet, pourquoi du jour au lendemain, sa chef se met-elle à fermer à clé ses tiroirs en partant le soir ? Ce qu'ils recèlent pourrait donc porter préjudice à l'institut si cela tombait dans des mains indiscrettes ?

Christine me confie qu'elle a déjà vu sa chef appeler Farid pour lui remettre un sac-poubelle à "passer dans l'incinérateur en urgence". Il faudra attendre les opérations commandos d'activistes antivivisectionnistes pour que des fiches et des protocoles d'expérimentations soient épluchés et rendus publics. Une chose est certaine, voilà un univers bien glauque et qui se complaît dans la loi du silence. Dire que Paul est le directeur en chef de tout ce qui me répugne tant.

Cette conclusion nous amène à prendre la décision de partir en vacances sans attendre comme prévu le retour de Paul pour lui remettre les clés. A cause des animaux, nous ne pouvons partir que le matin même de son arrivée. Je remets les clés de la villa au voisin, qui se retrouve bien embarrassé par cette responsabilité, mais faute d'avoir le temps d'argumenter, il est bien obligé d'accepter. Nous partons sur le champ direction Toulon. Je savais pertinemment que cette initiative n'allait pas lui plaire du tout, mais c'était l'objectif fixé ; après tout, moi aussi j'ai dû accepter beaucoup de choses qui ne m'ont pas plu, alors à son tour !

J'appelle Paul sur l'autoroute, je lui laisse croire que nous sommes toujours en banlieue parisienne à quelques kilomètres de chez lui. Pour être mécontent, il est mécontent, c'est qu'il me mordrait le bougre si je n'étais pas de l'autre côté du téléphone !

- Pourquoi ne nous avez-vous pas attendus ? où as-tu mis les clés ?

Sur un ton faussement désolé, je lui dis qu'elles sont chez le voisin. Une chose m'intrigue toutefois, comment a-t-il bien pu entrer s'il n'a pas les clés ? La réponse ne manque pas de piment ! Je crois qu'il s'en souviendra de son retour de vacances, l'ami Paul.

En fait, le voisin n'était pas là ! Paul a enjambé le portail et a dû prendre l'échelle dans le jardin pour passer par une fenêtre du deuxième étage, non sans me maudire de devoir ainsi rentrer chez lui. Cela faillit même tourner au tragique lorsqu'il manqua de se casser la figure, il a de quoi être en colère, Paul. Le fait qu'il croit que nous sommes toujours à Paris ne fait qu'ajouter à sa perplexité quant aux motifs de notre "fuite". Je conclus cette conversation téléphonique mémorable, en forçant sur la niaiserie :

- Ah ! Il est vraiment bête ce voisin de ne t'avoir pas donné les clés !

Nous passons un moment de vraie détente à Toulon. Le fait de changer de cadre, de retrouver la mer, les collines de mon enfance et ce soleil de Provence me fait oublier, pour un temps, toutes les images de souffrance qui m'affligeaient et me posaient tant de problèmes de conscience. La situation des collègues que je retrouve ne s'est pas améliorée par rapport à Noël dernier. S'il est vrai que l'été permet de décrocher plus facilement un petit travail saisonnier, pour le reste, c'est toujours la "dèche" Ce qui me touche chez ces gens-là, c'est qu'ils n'encombrent pas leur langage de cette fioriture hypocrite dont ont usé les gens de l'institut pour me tromper maintes fois. Même s'ils ne parlent pas des dernières découvertes d'un nouveau phospholipide, au moins leur bouche n'est-elle pas pleine de mensonges. Il faudrait que les vivisecteurs s'inspirent des paroles du grand chef indien Cochise :

- Parlez-nous franchement, que vos paroles atteignent notre cœur comme la lumière du soleil.

J'ai un pincement au cœur de quitter cette "lumière du soleil" et sur l'autoroute du retour, de bien tristes images que j'avais oubliées resurgissent et assombrissent mes pensées.

A mon retour, le fils d'une des chefs des bureaux administratifs, dont je vous ai déjà dit qu'elle me courtisait en espérant que je facilite l'embauche de son rejeton, fait désormais partie de l'équipe. Laurent a un comportement instable, pour le moins lunatique, oscillant entre une nervosité quasi pathologique et une mollesse digne des caricatures du personnage de Gaston Lagaffe.

C'est en constatant que ses moments d'apathie coïncident avec un regard aux pupilles dilatées que je comprends le fond des choses !

Après un quasi-analphabète qui joue au foot avec ses pieds dégueulasses dans la partie strictement stérile de l'animalerie du même nom, après une tête brûlée qui euthanasie les lapins en leur fracassant la tête contre le mur, quand il ne les échange pas contre du gibier, nous voilà maintenant avec un animalier qui se drogue !

Christine en rit à gorge déployée. Mieux vaut en rire qu'en pleurer.

Vous allez encore me dire que je suis le témoin d'une situation exceptionnelle et de ce fait, non représentative. Je me garde bien d'affirmer que tous les centres de recherche ressemblent au mien, mais pour vous inciter à être vigilant, je me permets de vous glisser quelques lignes tirées du rapport fait par les membres du groupe d'action "Arche de Noé" faisant référence à un animalier :

- Nous constatons qu'un animalier, jugé incapable de travailler dans l'unité 94 (primates) en 1973 par un conseil de discipline, est actuellement maintenu en poste dans l'unité 37 (chiens).

Gâcher un chien coûte probablement moins cher que de gâcher un singe !

De l'aveu même d'un responsable, l'animalier ne pouvait fournir un travail correct :

- J'ai eu les plus grandes difficultés à assurer cette tâche de collaboration avec un animalier très indifférent aux animaux, les craignant par-dessus tout et ne s'apercevant jamais de leurs troubles éventuels, ne signalant même pas leurs anorexies ; l'absence générale d'intérêt pour ce travail l'a d'ailleurs conduit à des négligences graves causant parfois la perte d'animaux...

Au passage, nous constatons que des histoires de vols de montres et d'indélicatesse vis-à-vis de ses collègues (prise de notes afin de leur nuire, espionnage de conversation dans le même but) le font suspecter.

Cet homme qui n'aime pas les animaux, qui les craint même, est pourtant chargé d'une expérimentation en 1988. Sans commentaire.

Malgré la reprise de l'activité à la fin des congés d'été, j'arrive tout de même à maintenir mon rythme d'abandon de poste quotidien. A cette époque, j'étais incollable sur les nouvelles du jour tant j'épluchais les journaux, faute d'avoir autre chose à faire. Que n'aurais-je donné pour un mot-fléché !

Bien qu'intolérable vis-à-vis de l'institut, mon attitude ne provoque toujours aucune réaction "officielle". Paul, avec qui je suis toujours brouillé depuis l'histoire des clés, doit certainement avoir quelques échos de mon "assiduité" au travail qui n'est plus ce qu'elle était, mais ce qui aurait motivé un licenciement plus que justifié, je l'avoue, ne me vaut qu'une question embarrassée de Paul qui me demande au téléphone :

- Il paraît que tu quittes le laboratoire avant 17h ?

- Moi ? Qui a bien pu te raconter des ragots pareils ?

Et nous en restons là.

Je me lasse toutefois de ce petit manège et j'essaie de resquiller d'une manière plus légale en demandant une visite médicale à la médecine du travail pour cause de terribles maux de tête consécutifs à l'utilisation des produits comme l'éther et l'acétone que je dois manipuler en stérilisation.

A mon grand regret, le docteur se contente de faire figurer mes problèmes dans mon dossier sans y donner d'autre suite.

Si ma préoccupation principale est celle de travailler le moins possible, celle de Farid à cette époque est bien différente. Pendant l'été, il s'est amusé

à faire reproduire des souris consanguines jusqu'à obtenir des spécimens souffrant de multiples tares. Ces animaux sont bien sûr l'attraction du moment et ont un grand succès auprès de ces chercheurs en mal de nouveauté.

Je vais enfin avoir, moi aussi, ma distraction. En ce début septembre, je me présente comme candidat aux élections du comité d'entreprise. Je tiens ainsi à montrer à ceux qui se réjouissaient de me voir me recroqueviller dans une attitude de plus en plus inoffensive, signe précurseur selon eux de la fin de ma période revendicatrice et gênante, que je suis toujours là, bien décidé à les ennuyer, ne fût-ce que par ma présence, pendant encore un bon moment.

Malgré tous mes "antécédents", je suis élu ! Probablement le syndrome "neveu du directeur" a-t-il joué son rôle, personne n'étant censé savoir que j'étais brouillé avec mon "oncle".

Me voilà donc avec les idées que vous me connaissez, membre du comité d'entreprise d'un laboratoire d'expérimentation animale.

Le sujet de cette première réunion à laquelle je vais assister, qui sera également la dernière, concerne le projet du nouveau centre dont j'avais déjà entendu parler sur la cassette vidéo visionnée par hasard.

L'institut voit grand, comme vous le savez déjà : 10.000 m² contre seulement 3.600 à l'heure actuelle. Le début des travaux est prévu pour le 1er mai 1989. Je retiens que tout est pensé pour ne plus faire déplacer les animaux d'une animalerie du sous-sol vers la salle de cardio au rez-de-chaussée comme c'est le cas actuellement, dans le nouveau centre, les standardistes ne verront donc plus passer les chiens traînés vers la torture. La maquette qui nous est présentée montre que l'animalerie des chiens (plus de 100 m² de chenil) sera terrée sous la cuisine. Elle ne sera accessible qu'en passant par les couloirs du laboratoire de cardio-vasculaire, Franck peut être tranquille : "on ne rentrera plus dans son laboratoire comme dans un moulin". Il disposera même d'un laboratoire plus grand avec du matériel sophistiqué...

On prend soin également de préciser que les locaux seront climatisés, ceci permettant de poser des fenêtres verrouillées, rendant les "tentatives d'effraction" impossibles. Mais de quoi avez-vous donc peur, Messieurs ?

Il est décidé que la maquette du nouveau fleuron de l'institut, ainsi que les médailles dont il a été décoré, seront exposées au personnel.

Comment vais-je bien pouvoir faire pour travailler dans ce futur centre-usine sans y laisser une partie de ma santé psychologique ? Voilà ce qui me tracasse tandis que l'on parle des coûts de construction et de restructuration à coup de centaines de millions de francs.

Des choses m'ont échappé au cours de cette réunion, mais je crois bien qu'il est question que l'institut fasse son entrée sur le marché boursier, aussi cherche-t-il à se donner les moyens de ses ambitions.

Et les ambitions ne manquent pas. Quelques jours après la réunion, nous avons la visite de personnalités des pays de l'Est ; visite guidée, prélude à la signature de contrats mirobolants ? Dommage qu'ils ne soient pas passés par la pièce noire.

Même si tous les matins, lorsque je franchis les grilles du laboratoire, je ressens un poids sur ma conscience, les choses continuent d'être ce qu'elles sont. Le peu que je travaille à la stérilisation me permet d'entendre les gerbilles, de voir les sacs-poubelles descendre à l'incinérateur, ou au congélateur lorsqu'il y a "un coup de bourre", et que Farid n'arrive plus à tout brûler. Berthe doit certainement continuer à se servir de ses ciseaux pour estropier des lapins et les prendre pour cuisiner, Farid à euthanasier les lapins contre le mur, Franck à acheter des chiens volés, mais je ferme les yeux.

Pour le reste, nous embellissons notre quatre pièces à la vitesse où nos crédits le permettent, en témoigne le superbe congélateur que l'on se paye au mois d'octobre.

Le 19 a lieu une réunion du conseil d'administration à laquelle je suis invité. Tout le gratin de l'institut est là, réuni pour la nomination de nouveaux administrateurs et discuter gros sous. En effet l'institut s'associe avec un laboratoire allemand et investit 100 millions de francs dans un nouveau laboratoire en Irlande. Je prends soudainement conscience de ma petitesse face à la puissance de ces géants. Qu'espérais-je ? Changer le cours des choses ? Comment lutter contre ceux qui ont les moyens de "convaincre" les dirigeants ?

En sortant de cette réunion, je me remémore les paroles de ma mère :

- De toute façon, si ce n'est pas toi qui fais ce boulot, quelqu'un d'autre le fera à ta place.

N'était-ce pas de la prétention de croire qu'une responsabilité "supérieure" m'incombait et que j'étais investi du devoir de ne pas "laisser faire" ce que je voyais ?

Fin octobre, je suis à quatre mois de ma démission fracassante et pourtant je sens se forger la résignation qui me permettrait de rester dans cet institut, comme les autres : rapidement indifférent à la souffrance à force de la voir, écrasé par la puissance du système qui la fomenté et puis... parce que je ne vois pas où je pourrais gagner suffisamment d'argent pour rembourser les crédits... Je suis pris au piège, autant ne pas se torturer l'esprit en se débattant à l'intérieur.

Puisque je ne puis rien faire d'autre qu'assister impuissant à la souffrance des animaux, que cette vision me fait mal, mais que je suis tenu de payer des crédits, je ne vois pas d'autre solution que de fermer les yeux pour ne plus souffrir. La solution est intellectuellement séduisante, reste à la mettre en pratique. Le résultat est celui qu'attendaient nombre de mes "collègues", je me réfugie dans une position de démission ; je les laisse tranquilles ; ils doivent être plus que satisfaits, ils ont gagné.

Je me sens oppressé chaque matin lorsque je descends les escaliers vers le sous-sol, le long couloir avec son éclairage blafard ne m'a jamais semblé aussi lugubre, surtout que je sais que dans la journée quatre ou cinq chiens seront extraits de leur cloaque, pour se faire traîner jusqu'en cardio-vasculaire. Mais, non, il ne faut pas y penser, de toute façon cela ne change rien.

Vers mi-décembre, Berthe étant en vacances, c'est moi qui suis chargé de faire son travail de collecte des ustensiles à laver avant de les stériliser. Travailler un peu plus m'empêchera de penser et c'est avec entrain que je me promène de labo en labo avec mon chariot à vaisselle.

Un matin vers 10h, alors que je commence ma tournée, une sonnerie retentit. La seule fois que j'avais entendu cette alarme, c'était dans le cadre d'une répétition des consignes en cas d'incendie. Cette alarme se sera mise en marche toute seule ! Dans le hall pourtant je vois un attroupement et Stéphane tout excité, en train d'expliquer que le chien qu'il avait pris sous le bras s'est enfui. Le chien lui paraissait inoffensif, mais Stéphane devait encore être un peu "vaseux", et le chien n'eut pas de mal à lui échapper, prenant la fuite par la porte de sortie de secours restée entrouverte.

Les chercheurs venus aux nouvelles partent aussitôt à la poursuite de l'animal qui, sans inquiétude, reniflait l'herbe. En voyant arriver la troupe de blouses blanches, cela dut lui rappeler de mauvais souvenirs car il se mit à courir le long du grillage, cherchant désespérément une issue. Avec une coordination faisant penser à une battue, l'étau des blouses blanches se resserrait. Il fallait que ce chien soit traumatisé par ces gens pour avoir eu la témérité de tenter de sauter par dessus le grillage. Il prit son élan et la peur aidant, il parvint tout en s'agrippant jusqu'au sommet du grillage, mais resta coincé, les pattes avant et le torse dans le vide alors que les pointes du grillage lui déchiraient le ventre. En voyant accourir les blouses blanches, il préféra au prix d'une grande souffrance qui lui arrachait des cris pathétiques, se débattre et se dégager de ces pointes acérées plutôt que d'être repris par ses bourreaux. Il finit son saut, allongé dans le caniveau, poussant ses derniers cris d'agonie. Il venait d'être fauché par une voiture qui le projeta contre le trottoir. Le chauffeur, en voyant les membres de l'institut poursuivre le chien, n'avait probablement pas jugé bon de s'arrêter. Stéphane ramassa le corps de l'animal et tout le monde rentra bien vite à l'institut pour ne pas être vu.

La scène n'avait pas duré plus de trois minutes et je restais planté derrière la grande vitre du hall, avec mon chariot à vaisselle. Dehors, tout était redevenu normal sous le triste ciel gris parisien. A part quelques gouttes de sang sur la route... plus rien...

J'entends quelqu'un me dire de reprendre le travail et d'oublier ce que j'avais vu, mes yeux sont toujours fixés sur la pelouse, le grillage, la route... dans ma tête résonnent encore les cris de douleur.

Je m'enferme pour le reste de la matinée dans la salle de stérilisation, les images de la traque ne cessant de défiler encore et encore. Je reste prostré un long moment, que puis-je faire d'autre ?

J'eus du mal à trouver le sommeil cette nuit-là, toujours les images de ce chien qui avait payé de sa vie sa tentative d'évasion.

Voilà que le fragile compromis que j'avais tenté d'établir entre ma conscience et les nécessités économiques se lézardait une fois de plus, mais à quoi bon se morfondre ?

Les jours suivants, les blagues sur ce tragique épisode alimentent les conversations de mauvais goût au self. Mes "collègues", conscients de ma sensibilité sur ce sujet, en profitent pour accentuer lourdement leurs

plaisanteries, en se jetant des regards complices. Moi, je baisse les yeux et je laisse le soin à mon silence de leur crier mon mépris. Il faudrait que je me bouche les oreilles après avoir fermé les yeux. L'idée n'est pas si mauvaise ! Je vais les ignorer, surtout ne plus leur adresser la parole, sous aucun prétexte. Après quelques jours de réflexion, je me présente au travail avec un walkman et le casque sur les oreilles.

Ce qui leur permit dans un premier temps de plaisanter sur mon compte, devint vite une blague de mauvais goût pour finalement être perçue pour ce que c'était : l'expression de mon mépris. Je travaille désormais en musique, je croise dans les couloirs des personnes qui remuent les lèvres mais je n'y prête pas plus d'attention qu'ils n'en prêtent, eux-mêmes, aux animaux qu'ils charcutent par centaine chaque jour.

Je montre du doigt mon oreille à qui veut entrer en contact avec moi, et je jubile de pouvoir les ignorer au grand jour, sans qu'ils ne puissent rien y faire. L'histoire du baladeur ne faisait que commencer.

Quelques jours plus tard, Paul me convoque de manière officielle dans son bureau. Mes "collègues" avaient certainement fini par comprendre que je me foutais de leur gueule, et avaient dû en référer à la hiérarchie. Le Dr Robert ne pouvant rien me dire, j'allais directement m'expliquer dans le bureau du directeur général.

Lorsque je rentre dans le bureau de Paul, il hurle comme un poissonnier :

- Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires ! l'institut n'est pas une boîte de nuit !

Je suis bien loin d'être impressionné par le luxe de son bureau comme au premier jour, et voilà bien longtemps que j'ai fait descendre Paul du piédestal sur lequel je l'avais placé. Je suis calme et détendu, me préparant à régler quelques comptes.

- Tu sais, Paul, lui dis-je, je ne suis pas le seul à avoir un walkman à l'institut.

Il ne s'attendait pas à celle-là, l'ami Paul ! Me fixant du regard, il me dit :

- Donne-moi des noms.

- Mlle Dupont, par exemple.

Je le vois perdre de son assurance en entendant ce nom, il prend soudainement conscience que je sais beaucoup de choses, mais il est trop tard ! D'ailleurs je meurs d'envie de le lui prouver et devant sa secrétaire de direction qui assiste à la conversation, je poursuis :

- Mais oui, tu sais bien, Melle Dupont ?

Il est plus que mal à l'aise le Paul et avant même qu'il ne puisse m'échapper, je continue :

- En plus c'est un cadeau que tu lui as fait lors d'un voyage d'affaires en Suède, avec elle, pour la remercier de sa tendre compagnie.

Paul blêmit. D'un sourire forcé, où s'exprime à la fois l'embarras et l'hypocrisie, il essaie de conclure :

- Bon, je ne le répéterai pas, plus de baladeur, nous sommes d'accord ?

Il ordonne aussitôt à sa secrétaire de faire une note de service interdisant le walkman dans les labos.

Je savais que cette décision allait rendre fous furieux des adeptes de la musique au travail. Mais si pour eux la musique est un agrément, pour moi c'était un moyen de m'isoler avant d'être contaminé par leurs mensonges et de devenir encore un peu plus leur complice. Cette conclusion ne me satisfait donc pas outre mesure. Il me vint alors une idée, avoir un autre prétexte justifiant le walkman. Vite, vite, trouver une excuse...

- De toute façon, tu sais, Paul, je n'écoutais même pas de musique, les écouteurs sont bourrés de coton, c'est juste pour ne plus souffrir du bruit de la ventilation au-dessus de l'autoclave. Je ne fais d'ailleurs que suivre les conseils de mon médecin.

L'idée n'est pas si mauvaise, mais Paul me demande avec un petit air ironique de revenir le lendemain avec lesdits écouteurs et le soi-disant certificat de mon médecin. Je n'ai plus vraiment le choix ! Le soir même je tente de présenter les choses à ma manière à mon médecin qui, quoique très surpris, me fait néanmoins ledit certificat.

Comme prévu, je me présente le lendemain au bureau de Paul avec les écouteurs bourrés de coton et un certificat en bonne et due forme, si l'on fait abstraction du fait qu'il a été établi la veille.

Paul me reçoit visiblement prêt à entendre mes excuses. Quelle ne fut pas sa surprise de voir le certificat et les écouteurs que j'avais trafiqués la veille. Il appelle sur le champ le docteur de la médecine du travail, un ami intime, et lui explique que je dois subir une contre-expertise auditive pour les motifs que vous connaissez.

- Voilà, dit-il d'un ton triomphant en raccrochant le combiné, on t'attend.

Je subis ce jour-là une série de tests tous plus humiliants les uns que les autres dans la mesure où tout le monde savait bien de quoi il retournait en réalité. Mais peu importe, après l'audiogramme, c'est l'électro-encéphalogramme au cas où j'aurais des "problèmes" plus profonds !

En fin de séance, le docteur me confie, satisfait de n'avoir rien trouvé :

- C'est Mme Roïg qui va être contente, elle n'a pas trop apprécié ce que vous lui aviez fait.

Mme Roïg est celle que j'avais fait "descendre d'un étage", j'entends par là que grâce à moi, elle n'était plus directrice du personnel mais avait été déclassée simple pharmacologue. C'est elle également à qui j'avais fait la délicatesse de lui offrir une merde synthétique plus vraie que nature. Depuis, elle avait tout de même réussi à reprendre du galon et était chef de département, c'est-à-dire responsable des expérimentations dans un secteur donné, en l'occurrence pour ce qui la concerne : l'ophtalmologie. Le docteur de la médecine du travail devait probablement être une de ses relations, et ils croyaient me tenir en m'ayant acculé au mensonge avec cette histoire de walkman.

Tout avait bien été préparé, car dans la même journée, au laboratoire, un technicien était venu mesurer le bruit de l'aérateur qui ne révélait bien sûr rien d'anormal.

Ma haine envers cette pharmacologue, de plus outrancièrement raciste, me poussa le lendemain à aller la voir alors qu'elle déjeunait au self. Plusieurs fois je m'étais posé la question : que puis-je bien faire ? Ce jour-là, je cesse de penser et laisse exprimer ma colère.

Je me place debout en face d'elle, elle feint tout d'abord de ne pas me voir, puis tous ses collègues me regardant elle fut bien obligée, un peu inquiète, de fixer mon regard. Avec le casque du walkman sur la tête, je fais semblant de fredonner le rythme d'une chanson tout en dodelinant de la tête. Ce comportement lui arrache un sourire crispé, mais je sens qu'au fond d'elle-même elle n'est pas du tout rassurée. Je ne savais réellement que faire, mon intention était de braver publiquement l'interdiction de porter le casque afin qu'ils comprennent tous que leurs ragots au directeur n'avaient pas réussi à me faire flancher. C'est alors que je remarque du sang sur le pourtour de ses ongles, les images des gerbilles qui passent par centaines entre les mains de ces demoiselles sans les faire sourciller le moins du monde me provoquent une soudaine poussée d'adrénaline et la rage au cœur je lui lance bien fort :

- Avec une telle expérience dans le domaine de la boucherie, vous devriez ouvrir un abattoir !

Puis je m'en vais. Sans prendre aucune précaution et aux yeux de tous, je prends ma voiture et je rentre chez moi.

Le lendemain, je me retrouve de nouveau dans le bureau de Paul.

- Samir, tu fais ch... avec tes histoires, tu m'as pris pour un con avec ton baladeur, arrête-toi où je risque de devenir méchant. Si le respect que je dois à ta mère ne me freinait pas...

Je trouve l'occasion de me défouler. Pour lui, je ne saurais être un gentil employé qu'en faisant ce que tout le monde fait, et s'il me protège, c'est uniquement par respect pour ma mère. Mais alors et moi dans tout ça ? Ce que je ressens et ce que je suis vraiment, il s'en fout !

- Je reconnais que l'histoire du baladeur était une invention, mais c'était pour m'isoler de tes bouchers, afin de ne pas faire partie de la politique de mafioso que tu mènes.

Je me rends compte de la gravité de mes propos, mais finalement, s'il me licencie, cela sera une bonne nouvelle.

A la suite de cette entrevue pour le moins houleuse, ma mère me téléphone catastrophée, mise au courant de la situation par Paul.

- Je monte vous voir pour Noël, j'ai déjà réservé le billet de train.

Ce fut un Noël peu banal ! Ma mère usa de toutes les stratégies possibles pour me faire "entendre raison". Elle y parvint un peu, ses arguments étaient fondés.

- Crois-tu que grâce à ton attitude, les animaux souffrent moins ? Crois-tu que ce sont des chiens qui te seront reconnaissants d'avoir foutu ta vie professionnelle en l'air et qu'ils te payeront le salaire que tu as actuellement ?

- A qui crois-tu que tu dois tout ce que tu as aujourd'hui ? A des souris ? Samir, je te l'ai déjà dit, si ce n'est pas toi qui fais ce boulot, quelqu'un d'autre le fera à ta place, par contre toi tu seras au chômage comme un imbécile. Et je ne te parle même pas de la honte que tu me fais alors que je t'ai recommandé auprès de Paul, qu'il vous a sortis du pétrin tous les deux, toi aussi Christine, explique-lui, rappelle-lui où vous en étiez quand Paul vous a tendu les bras.

Il est bien difficile de lutter contre de tels arguments qui sont dits avec d'autant plus de ferveur que ma mère n'a jamais rien vu des scènes et rien entendu des cris qui m'empêchent de dormir. Elle ne veut d'ailleurs pas en entendre parler, effaçant ce qu'elle perçoit être des excuses, par des préoccupations bien plus terre-à-terre :

- Comment feras-tu pour manger avec les crédits que tu as sur le dos ? Tu sais que Paul peut t'attaquer en justice avec ce que tu lui as dit ? etc., etc.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? Deux jours de sermons à n'en plus finir, même pas le temps de manger la bûche tranquille, elle revenait sans cesse à la charge :

- Alors, tête de mule, tu as réfléchi à ce que je t'ai dit ?

Jusqu'à m'arracher la promesse d'opter pour un comportement moins suicidaire, plus conforme à la réalité, à la norme. Après tout, si l'on exclut ce brave électricien, personne ne partage mes idées ; c'est peut-être bien moi qui suis hors norme.

Je décide de reprendre le travail comme si de rien n'était, rien ne m'en empêchait puisque je n'avais reçu aucune nouvelle de la direction de l'institut. Les menaces de Paul restaient lettre morte, ma mère ayant certainement dû calmer les esprits dans la partie adverse.

Quelle ne fut pas ma surprise en arrivant devant le portail de voir le gardien, qui me connaissait, me demander de remplir une feuille d'entrée, comme pour toute personne étrangère au service. Ma bonne volonté se trouvera-t-elle anéantie par une brimade de ce type ? Je repense au fabuleux travail de persuasion de ma mère. Faire mon boulot ni trop ni trop peu puis sortir. Surtout tenir le coup jusqu'à 17h. La journée ne se passe pas si mal que cela, après tout, je suis tranquille dans ma salle de stérilisation. Personne ne semble plus me chercher d'histoires. Un jour, deux, puis trois, une semaine s'écoule. Je dois toujours remplir ma feuille d'entrée et de sortie à la guitoune du gardien, mais on s'habitue.

A la mi-janvier de cet an de grâce 1989, qui ne s'annonce pas sous des cieux des plus cléments, j'ai repris un rythme de travail plus conforme à la réalité, et la seule idée de la paye en fin de mois me motive suffisamment.

Ce vendredi matin-là, je redescends du distributeur de boissons avec mon café en attendant que le cycle de l'autoclave se termine. Je feuillette le journal, accoudé contre le gros congélateur qu'ils viennent de mettre dans ma salle, lorsque je suis surpris par des vibrations que me transmet mon coude, comme si le moteur venait juste de s'arrêter ou de démarrer. Je n'y prête pas attention. Jusqu'à ce que je ressente de nouveau les vibrations. Puis encore une fois. Il est déjà foutu leur congélateur, me dis-je. Mais en fait de vibrations, en mettant ma main à plat sur le capot, je me rends compte que cela ressemblerait plus à des chocs venant de l'intérieur. Non sans appréhension, j'ouvre le capot. Je sens mon sang se glacer d'effroi. Au milieu des sacs-poubelles rouges de sang, des organes prélevés et de têtes de gerbilles entreposées là, un chien, ouvert de la gorge au pubis, les intestins encore mûs par des mouvements péristaltiques, et secoué par de violents soubresauts, agonise dans le congélateur. Je me sens vraiment mal, devant cette soudaine vision d'horreur. Des larmes de colère et de douleur coulent sur mes joues tandis que je cours aux toilettes pour vomir mon petit-déjeuner.

Je ne pense même pas à retourner dans la salle pour refermer le congélateur ni finir mon travail de stérilisation. De rage, je prends les clés de l'animalerie des chiens et je leur ouvre la porte, mais rien n'y fait, les pauvres bêtes ont aussi peur de moi que de n'importe quel autre animalier, avec ma blouse blanche. Je pars en laissant tout ouvert, profondément choqué par ce que je viens de voir. J'envoie le gardien et sa feuille de présence sur les roses et je rentre chez moi.

Christine est dans tous ses états lorsque je passe la prendre à la sortie du travail.

- Mais Sam, qu'est-ce qui s'est passé, tu es parti en laissant tout ouvert !

Je lui raconte ma macabre découverte. D'autant que je me suis demandé tout l'après-midi ce que ce chien pouvait bien faire là. L'hypothèse la plus vraisemblable, c'est que Farid ne devait plus avoir de place dans l'incinérateur, alors en attendant, il avait dû stocker tous les sacs en retard dans le nouveau congélateur, le chien fraîchement descendu de la cardio aussi, pendant que j'étais parti chercher du café. Cela signifiait également que le chien aurait fini encore vivant dans l'incinérateur s'il y avait eu de la place. Combien de chiens ont été dans ce cas ?

Tout le week-end se passe à réfléchir. Réfléchir ; encore et toujours ces images qui m'obsèdent tout en se heurtant aux arguments de ma mère sur la nécessité de voir les choses comme elles sont et non comme j'aimerais qu'elles soient. Je réalise qu'à chaque fois que j'ai fait quelque chose de "répréhensible" comme envoyer la vaisselle dans la figure de Berthe, insulter le directeur adjoint ou le directeur général, casser la figure à un chimiste, ouvrir les portes de l'animalerie, insulter la chef de département d'ophtalmologie, j'agissais sur le coup de l'émotion, à l'instinct ; mais maintenant, à froid, je suis totalement bloqué par les arguments et les contre-arguments de chacun.

Je décide malgré moi de retourner à l'institut lundi matin, en me cherchant un prétexte pour ne pas trop culpabiliser sur ma lâcheté de faire, une fois de plus, un compromis avec ma conscience, de courber l'échine. Pour me décider, je me dis que le coup de la porte de l'animalerie n'a pas dû laisser tout le monde indifférent, et que ce sera une preuve de courage que d'affronter la vindicte administrative et les regards hostiles de mes collègues, sans renier mon acte. Au moins pourrai-je garder la tête haute.

Le lundi matin, je remplis ma feuille de présence à l'entrée, puis je descends dans ma salle de stérilisation. Berthe étant rentrée, je n'ai plus à faire le tour des labos pour recueillir la vaisselle. C'est Berthe qui s'en charge, la lavera et me l'amènera. J'attends donc, lisant le journal pour me changer les idées, en prenant garde de me tenir le plus éloigné possible de ce satané congélateur. Je me sens mal à l'aise, je ne crois pas être paranoïaque, et pourtant les regards des autres semblent peser des tonnes, je les entends pouffer de rire à chaque fois qu'ils passent devant ma porte et me regardent. J'ai la sensation d'être un animal de zoo, pris au piège de ma salle, totalement vulnérable à la moquerie de tous, sans pouvoir rétorquer de peur de sombrer encore plus dans le ridicule. Berthe finit par m'amener le chariot de vaisselle à stériliser, elle ne pénètre même pas dans la pièce, se

contentant de le pousser du seuil de la porte, et s'en va sans rien dire, le silence de l'indifférence...

Peu importe, le travail m'aidera à m'occuper l'esprit ; envelopper les éprouvettes avant de remplir le premier plateau, purger les pipettes avant de les envelopper...

L'après-midi, je me trouve un coin tranquille dans une salle qui sert un peu de débarras et où sont stockées de multiples machines ainsi que des préparations devant être expérimentées qui sont, entre autres, stockées dans des cuves maintenues à une température très basse (-260°) grâce à de l'azote liquide. La machine du système de refroidissement fait un petit vrombissement légèrement soporifique. J'arrive à me décontracter et je laisse passer le temps. Je perçois derrière le ronronnement de fond du moteur des petits bruits. Il me faut mobiliser toute mon attention pour en localiser la source. Derrière un appareil électronique, une cage vitrée comme une couveuse, contient des souris sans poils, dans un triste état, avec des boursouflures sur les flancs et l'abdomen. L'une d'entre elles a le ventre tellement gonflé qu'elle reste couchée sur le côté, incapable de se mouvoir. Partout la sciure de la cage est maculée par de la diarrhée sanguinolente. Une souris gratte désespérément la vitre, c'est elle qui faisait ces petits bruits. Quel produit leur a-t-on injecté ? Leur souffrance ne se résumera qu'à des courbes de mesure dans un prochain mémo. Ne trouvant pas d'issue de ce côté-là, la souris s'en va gratter dans un autre coin, avec pour seule volonté apparente, sortir de là.

Je m'assois en face de la cage, pensif. Ces petits êtres n'auront pas une vie épanouie, stériles de la naissance à la mort, même leur souffrance est stérilisée.

Dans cette pièce remplie du léger vrombissement de la machine, l'agonie, silencieuse et ignorée de tous, de ces êtres vivants m'inspire beaucoup de tristesse. Je sors de cette pièce, en fermant la porte avec douceur comme si je voulais leur exprimer mon respect.

Curieuse attitude me direz-vous ? Il faut voir pour comprendre.

C'est en redescendant en salle de stérilisation que me parviennent des bruits d'aboiements, puis j'entends les voix de Farid et Stéphane crier. Que se passe-t-il ? On dirait que des chiens se battent. Je me rends rapidement à l'animalerie, la porte est ouverte, et dans le sas, tenant la porte en plexiglas, Farid et Stéphane jettent des biscuits aux chiens. Stéphane me regarde tout en continuant à sourire, ayant du mal à contrôler son fou rire ; Farid, lui, continue de ricaner en jetant des biscuits. Je comprends la cause de leur hilarité de dégénérés ; les chiens, le ventre vide depuis deux ou trois jours, se disputent férocement les biscuits moisissés, qui tombent dans les flaques d'urine qui ne sèchent jamais sur le carrelage, faute d'aération et de la promiscuité dans laquelle vivent les chiens. Les plus gros engloutissent immédiatement les miettes de nourriture que l'on daigne leur donner ; pour les autres, ils se contenteront de lécher les restes collés au carrelage. Un petit bâtard dont la faim a été réveillée par ces échantillons de repas se rue sur une crotte qui vient de tomber sur le carrelage, la coprophagie doit probablement être une ressource habituelle pour ces animaux car un autre chien vient réclamer sa part, tous crocs dehors. Stéphane dit d'un air écoeuré :

- Regarde ces porcs, ils se battent pour de la merde !
 - Lequel des deux aura le droit de la bouffer ? dit Farid tout excité.
- Stéphane ricane comme un gosse de cinq ans :
- J'te parie un café sur le noir.

Le raffut fait par les aboiements et les grognements des combats rameute les techniciens du labo d'à côté, qui se bousculent avec enthousiasme pour voir ce qu'il se passe.

C'en est trop. Je me fraie un passage entre les blouses blanches et je me risque à séparer les deux chiens qui, ivres de faim et de douleur, commençaient sérieusement à s'esquinter. Je n'eus pourtant pas de mal ; en me voyant arriver avec ma blouse blanche, les deux belligérants retrouvent vite leur expression de soumission et le vacarme fait place à des gémissements, les chiens se camouflant les uns sous les autres dans l'angle opposé. Lorsque je me retourne, je me retrouve face à une dizaine de personnes me reprochant mon attitude de "trouble-fête". Rapidement la sécurité du nombre les pousse à sortir de leur réserve :

- Tu n'as rien à foutre ici, connard.
- Ouais, c'est pas ton labo ici, alors casse-toi.
- Tu nous fais ch... avec tes sentiments de bonne sœur.
- Fallait aller à la S.P.A, quand tu cherchais du travail... etc., etc.

Leur animosité à mon égard, contenue depuis si longtemps par l'appréhension de ce que j'aurais pu rapporter à Paul, tout d'un coup éclate. Je me sens comme au cirque au temps des Romains, au milieu de l'arène, sous les quolibets d'un public qui n'a pas eu sa dose de sang.

Je suis sûr que s'ils avaient pu le faire, ils m'auraient enfermé moi aussi dans cette pièce noire, pendant une fraction de seconde j'ai l'impression de basculer dans le camp des expérimentés, de ceux que l'on considère comme du matériel. Cette sensation de communion avec ces chiens qui ne comprennent rien à ce qui se passe et sont toujours en train de se marcher dessus pour se cacher, me plonge dans un profond malaise, j'ai l'impression d'avoir de la limaille de fer dans la gorge, ce goût métallique des grandes frayeurs. Puis je réagis, je me reprends, non, que peuvent-ils bien faire à part se moquer en profitant du nombre ? Un par un, je peux les écraser. Je sors de la pièce en écartant violemment ces êtres bien plus répugnants à mes yeux que ces chiens au pelage souillé d'excréments.

Ce qui me fait le plus mal, c'est de réaliser qu'aujourd'hui j'ai pu intervenir, mais demain ? Et même si j'intervenais demain, cela ne servirait pas à grand-chose ; avec ou sans moi, tout continuerait.

Je quitte mon poste de travail sans signer cette maudite feuille de présence, le gardien en voyant ma tête ne se risque pas à dire quoi que ce soit et me laisse partir. Je ne sais plus quoi faire. Une chose est sûre, demain je doute fort que je retournerai travailler. Christine pleure en me voyant si excité, elle a peur de ce qui pourrait nous arriver si tous nos rêves s'écroulent aujourd'hui. Je me sens obligé de la rassurer en me calmant du mieux que je peux et je lui dis qu'il est hors de question que je démissionne, il faut juste trouver une solution, mais laquelle ?

La solution arrive le lendemain matin dans une lettre recommandée. Paul s'est finalement souvenu que je l'avais insulté, il y a plus d'un mois de

cela. Mon attitude de ces deux derniers jours doit y être pour quelque chose !
Résultat : mise à pied d'une journée le 1er février.

24 heures de mise à pied, même pas le courage de me licencier. La peur des conséquences que cela entraînerait si je décidais de parler aux médias, explique sûrement leur réaction timorée. Je les gêne, c'est sûr, mais ils n'ont pas d'autre choix que de me tolérer.

Ils pensaient me rendre "plus raisonnable" en montrant qu'ils étaient également capables d'autorité à mon égard, me pousser à réviser mes opinions par le biais de la loi du plus fort. C'est vrai que cette mise à pied me fait réfléchir, comme si je ne gambergeais pas assez en ce moment !

Mais le simple fait qu'ils espéraient me faire entendre raison, leur raison, prouve qu'ils n'avaient rien compris, et qu'ils ne pouvaient pas comprendre. J'agissais en laissant s'exprimer mon cœur, alors qu'eux faisaient référence à la raison, la logique scientifique, comment se comprendre ? Paul savait que les animaux souffraient, mais cet "inconvenient" déplaisant à la vue, était transcendé par la haute mission altruiste qu'ils s'inventaient pour se déculpabiliser, car en fait de mission altruiste, ne nous y trompons pas, c'est bien l'intérêt pécunier qui motivait les foules !

Bref, deux modes de pensée, de sensibilité, de perception séparaient nos discours.

Ce jour de "punition" pour "mauvaise conduite" fut donc un jour de réflexion ; mais pas de cette réflexion calme et reposante sur des sujets que l'on a choisis. Il s'agit pour moi de faire un choix, continuer au nom de mon nouveau niveau de vie à gagner un salaire, fruit d'un travail incompatible avec ma conscience, ou être en accord avec mes idées, mais tout fiché en l'air, mon statut social, mon bien-être, l'aisance, retomber comme avant, la tête haute mais la main ouverte pour mendier les miettes du gâteau de la société de consommation...

Ce n'était pas une spéculation de l'intellect, c'était bel et bien un combat physique, éreintant, durant lequel les blessures de la souffrance et de l'agonie d'autrui profondément inscrites dans ma mémoire me tiraillaient les chairs. Ce n'est pas une image symbolique et grandiloquente, mais la réalité d'une lutte entre des impératifs matérialistes et une conception du respect de la vie. A force de tourner en rond dans l'appartement comme un lion en cage et de regarder tout ce que je risque de perdre, je m'oriente petit à petit vers la résignation, le compromis, une fois de plus. Je me calme un peu, mais la tourmente de la mauvaise conscience souffle de nouveau et balaie mes premières conclusions, lorsque qu'en ouvrant le congélateur pour préparer le repas, les images de la macabre découverte de ce chien les tripes à l'air et toujours vivant, ressurgissent dans mon esprit avec autant de force que si je revivais la scène pour la première fois. Vais-je donc subir cette épreuve à chaque fois que j'ouvrirai un congélateur ? Ne suis-je pas en train de devenir fou ?

En tout cas, voilà mes "sages" résolutions de tout à l'heure sérieusement remises en cause. Vais-je jamais réussir à prendre une décision ?

Une idée de génie me traverse l'esprit, l'arrêt de travail, certes ce n'est que reculer pour mieux sauter, mais au moins disposerais-je d'un laps de temps plus long pour faire mûrir ma décision.

Je m'en vais d'un pas décidé chez mon médecin, déjà plus ou moins complice de mon combat, ce certificat qu'il m'avait prescrit quelques jours auparavant m'en assure. Je n'ai pas besoin de le convaincre outre mesure, je dois avoir une sale tête, qui lui semble justifier au moins une semaine d'arrêt maladie "pour prendre un peu de repos" me dit-il.

Le lendemain Christine apporte mon certificat à l'institut. Elle me fera l'écho de toutes les remarques désobligeantes à mon égard, qu'ils n'ont même pas la discrétion de lui cacher. En rentrant elle me dit :

- Tu sais, Samir, je crois qu'ils n'ont rien compris.

L'arrêt sera prolongé d'une semaine, puis d'une autre, et encore d'une autre.

Notez bien que pendant toute cette période, je ne pense pas sérieusement à démissionner, je dirige toute mon énergie dans cette lutte interne, de remise en question. Par moment je frise la dépression. Si j'avais préparé ma démission, je n'aurais pas été dans une situation de crise du jour au lendemain, alors que ma naïveté de croire encore en une solution passant par le travail, naïveté ou peut-être faiblesse, va m'obliger à affronter l'imprévu.

Christine continue de me tenir au courant des potins de l'institut me concernant. Je les aurai fait jaser les vieilles poules !

Les directeurs, avec Paul, sont furieux, ils savent pertinemment que je me moque d'eux, mais surtout, j'échappe à leur autorité, à tout contrôle à en être ridicule devant le reste du personnel.

Mais la situation ne peut pas s'éterniser comme cela, ce n'est pas en restant terré chez moi que les choses vont s'arranger. Je décide donc de reprendre le travail. Nous sommes le 1er mars 1989.

En arrivant, le gardien, surpris, me fait signer ma feuille d'entrée, tout en regardant à l'intérieur de la voiture, croit-il que je cache une équipe de télévision sous la banquette arrière ?

Le Dr Robert est là et me dit sur un ton sec que du travail m'attend en salle de stérilisation. Les lieux n'ont pas changé depuis un mois. Toujours ces escaliers où tant de chiens se débattent, le long couloir qui mène là-bas tout au bout, à la pièce noire, et toujours ces têtes de criminels qui me dévisagent.

En effet, il y a du travail, "une tonne" de vaisselle m'attend pour être emballée avant d'être mise dans l'autoclave. Il me faudra quelques fournées avant d'y arriver. Peu importe, le travail m'occupera l'esprit, et je m'attèle à la tâche. Je perds du temps à retrouver l'automatisme des gestes, mais cela m'oblige à concentrer mon attention sur la vaisselle, ce n'est pas plus mal.

C'est alors que rentrent bruyamment deux animaliers, Stéphane et le frère de Charly, poussant chacun un chariot, l'un rempli de cobayes et l'autre de lapins. Les animaux sont malmenés dans cette folle équipée.

Je leur adresse un timide bonjour, mais ils ne cessent de s'esclaffer en affichant une indifférence pour le moins provocatrice, je me tourne vers mon autoclave, grand ouvert, pour y placer ma vaisselle.

- Allez, au boulot, dit le frère de Charly à Stéphane.

Je fais mine de ne pas m'intéresser à eux, puis j'entends le cri d'un lapin qui me donne un frisson dans le dos, je devine que leur hilarité était dirigée à mon encontre, et j'appréhende de me retourner tandis que je reconnais le bruit mat que fait la tête du lapin en se fracassant contre l'évier. J'entends le corps du lapin tomber à terre et s'agiter par des convulsions, tandis que les deux animaliers se tordent de rire, du rire forcé et sadique des vrais abrutis. Lorsque je me décide enfin à me retourner, Stéphane, un cobaye dans chaque main, lève les bras au ciel et jette de toutes ses forces les deux animaux dans l'évier, un reste K.O dans le sang qui perle de son museau, l'autre pousse des cris stridents de douleur alors que sa colonne vertébrale fait un angle de 90°. Stéphane lance à son acolyte sur un ton moqueur :

- Faudrait les euthanasier à l'éther, les pauvres bêtes souffrent terriblement.

Le lapin gît dans une flaque de sang, l'extrémité de ses pattes secouée par de petits tremblements, le cobaye ne pousse plus que de faibles cris étouffés, son corps disloqué.

Tout s'est passé si vite et pourtant il me semble vivre la scène au ralenti. Après un mois au calme, à essayer de faire décanter les images douloureuses au fond de ma conscience, voilà que soudainement un cyclone de violence vient agiter mon esprit apaisé. Je ne ressens même pas de haine, comme avec le chimiste avec qui j'en étais venu aux mains, non, c'est la tristesse qui m'accable cette fois-ci, annihilant mes pulsions destructrices. Que faire, de toute manière ? Tabasser ces deux débiles ? Et puis après ? Noyer ce porc de Franck dans sa bière ? Mettre Farid en prison pour mauvais traitements infligés aux animaux ?

Le problème est que tous ces individus et leur comportement sont sanctifiés par un public ignorant les horreurs qui se cachent sous le mot - expérimentation animale.

Cette fois c'est trop.

Loin de peser le pour et le contre et de me laisser influencer par les arguments de chacun, je prends la décision de partir. Je sors de la pièce où les deux autres continuent de ricaner en tuant sauvagement ces bêtes, dans l'unique but de me faire mal.

J'appelle la secrétaire de Paul :

- Préparez les papiers nécessaires, je démissionne avec ma femme aujourd'hui même.

- Mais vous ne pouvez pas démissionner comme cela !... Euh... je contacte votre oncle, Monsieur le directeur général, et je vous rappelle, disons d'ici une demi-heure. Monsieur Samir...

Je raccroche, les formules de convenances seront pour une autre fois, je n'ai que faire de ses commentaires. Je vais voir Christine :

- Prépare notre lettre de démission, on s'en va tout de suite.

Christine, qui m'avait accueilli avec le sourire, reste bouche bée. Devant ma détermination elle comprend que je suis on ne peut plus sérieux.

- Mais Samir, tu veux pas qu'on en discute, il y a peut-être moyen...

- Non, c'est trop grave, maintenant pour m'ennuyer ils se vengent sur les animaux.

Moins d'une heure après, nous sommes au siège social de l'institut devant le bureau de la secrétaire de direction. Devant notre résolution sans faille, la secrétaire ne sait trop comment nous inviter au dialogue et à la réflexion ; d'une voix hésitante elle se risque à nous inciter à la modération :

- Vous ne voulez pas réfléchir un peu avant de regretter d'avoir fait une bêtise ?

Ramener des mois de réflexion intense qui ont failli me faire plonger dans la dépression, rabaisser toutes les souffrances dont j'ai été témoin à cette notion de "bêtise" me met hors de moi.

- La "bêtise", dis-je, nous l'avons commise le jour de notre embauche.

Intimidée par ma colère, elle se fait toute petite derrière son bureau.

- Bon, dit-elle, je vais informer Monsieur le directeur général, pour qu'il vous reçoive.

- Non ! Surtout pas. Je me contrefous de son avis, faites le nécessaire pour qu'il accepte ma démission aujourd'hui même, sinon faites-moi confiance pour vous emmerder, j'en ai les moyens, j'irai jusqu'au bout, je contacterai les médias s'il le faut. Je suis sûr qu'il y aura des gens intéressés par vos "méthodes".

Le mot "média" est un mot sacrilège à l'institut. Mes menaces ont porté car deux jours plus tard je repasse à la direction pour prendre la lettre officialisant ma démission et m'offrant gracieusement le mois de préavis !

La secrétaire me parle cette fois-ci avec plus d'assurance, je suis définitivement dans le clan adverse, elle n'a donc plus à me témoigner de respect :

- Monsieur le directeur général me charge de vous transmettre que si des propos et surtout le nom de l'institut sont mis en cause pour quelques raisons que ce soit, il vous poursuivra en justice.

Aimable avertissement ! Ceux qui ont les moyens de faire des procès à chaque fois que vous ouvrez la bouche, sont les plus forts. Le fric, le fric, toujours le fric... la Vérité, elle, n'est pas cotée en bourse.

C'est après une émission sur Canal-Plus que j'ai eu l'honneur de recevoir une lettre d'intimidation. Pourtant, à aucun moment de ma prestation télévisée, je n'ai soufflé mot de l'institut, me gardant bien de risquer un procès. Mais ils se sont reconnus et se sont sentis suffisamment menacés pour l'envoyer à ma mère... preuve s'il en fallait, de leur culpabilité.

En quittant le hall de la réception pour la dernière fois de ma vie, je pris la première baffe de la longue galère qui nous attendait, La standardiste, certainement au courant de cette démission fracassante, me lance sur un ton agressif :

- Vous verrez si les animaux vous rapporteront de quoi vivre tous les mois !

J'allais effectivement au-devant d'une longue et difficile période... Chômage, lettres de mise en demeure, poursuite d'huissier, etc.

C'est dans un état d'esprit correspondant aux situations dramatiques que l'on amorce notre chute libre, plus de travail pour nous deux avec la nécessité urgente de quitter Paris.

Je pare au plus pressé : de l'argent !

Je me rends à ma banque et demande un retrait exceptionnel en espèces pour je ne sais plus quelle raison. Le banquier me connaît et m'accorde cette faveur ; pour lui, je travaille toujours à l'institut.

Puis il faut penser à déménager. Comme toujours dans les situations d'urgence, les chacals flairent leurs victimes de loin et les prix subissent curieusement une inflation proportionnelle à votre empressement.

J'arrive à tempérer les audaces de ce "brave commerçant" en lui proposant de le payer cash et sans facture. Les yeux du déménageur pétillent, l'arrangement se fait en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Les quelques années de galère que je traînais à mon actif me permettent de ne pas sombrer dans la dépression. Bien au contraire, c'est l'instinct de survie qui prend le dessus... comme autrefois.

Je téléphone à un ami à Marseille, pas question de retourner à Toulon, ma mère doit être dans un état de rage folle, et puis c'est là-bas que les huissiers se pointeraient en premier pour me sommer de régler mes créanciers ! Ça ne va d'ailleurs pas rater.

Alors qu'il y a à peine une semaine je me prélassais dans le confort d'une existence aisée dans mon quatre pièces parisien, voilà que je suis en train de mendier l'hospitalité à des amis qui acceptent tant bien que mal de nous héberger dans leur trois-pièces avec leurs deux enfants.

Tout s'est passé si vite que l'on n'a pas vraiment eu le temps de réaliser dans quoi nous nous étions lancés.

Il faut rapidement trouver un logement pour ne plus dépendre de nos amis. Trouver un logement implique avoir des bulletins de salaire et un relevé d'identité bancaire que vous puissiez montrer. Les premières expériences sont des échecs cuisants :

- Vous travaillez sur Paris ? Pourquoi cherchez-vous un logement ici ?
- Nous allons être mutés ici.
- Dans ce cas, il me faut la confirmation de votre employeur.

Il n'y avait plus qu'à sortir de l'agence en espérant en trouver une moins sourcilleuse.

Hélas, il vaut mieux être bien portant sans problème et riche que dans notre situation !

J'essaie également de m'inscrire au chômage en arguant que ma démission était motivée par des problèmes médicaux ; après tout, mes maux de tête étaient bien réels et il y avait une trace de ce problème dans mon dossier à la médecine du travail. On me répond que je dois fournir les "pièces justificatives". Pour cela je tente d'appeler le docteur de la médecine du travail, celui qui m'avait fait passer les tests d'audition, il n'y a pas si longtemps que cela. Il se retient de rire en me disant qu'il faut que j'appelle le Dr Robert qui gère dorénavant le dossier, autrement dit je n'ai plus rien à espérer de ce côté-là. Résultat : pas de chômage.

Le créneau des agences immobilières traditionnelles étant à éliminer, nous nous rabattons sur les agences de "particuliers à particuliers" qui vous

promettent monts et merveilles du moment que vous leur faites le chèque, après... de toute façon, les propriétaires, gonflés par le droit qu'ils s'arrogent de choisir les futurs locataires en fonction de leurs propres critères, nagent dans le bonheur évident de maîtriser la situation. Que d'arrogance et de stupidité. Evidemment, quand on s'appelle Mejri Samir, c'est plutôt difficile de se calquer sur les critères de ces messieurs, et puis c'est "louche" ces deux Parisiens qui cherchent si rapidement à s'installer ici ! Combien de mois de caution et de loyers d'avance faudra-t-il payer pour pouvoir décrocher un studio aussi minable que la mentalité de parvenus des propriétaires ? Bon sang, nous tombons de haut, et nous n'avons pas fini de dégringoler.

Finalement nous atterrissons dans ce qu'une dame appelle pompeusement "un petit studio", bref, un placard à balais, dans la banlieue marseillaise. Lorsque Christine fait ses démarches pour trouver du travail, elle se garde bien de dire qu'il lui faut faire 60 km aller et retour, sinon on lui répond plein de condescendance :

- Comprenez-moi, Madame, votre logement est trop loin.

Comme si c'était eux qui faisaient le trajet ! A cette bataille pour survivre se mêlent les séquelles de mes deux années de travail à l'institut. Ouvrir un frigo n'est plus un geste banal pour moi. Dormir ne se conçoit pas sans une pensée pour tous ces chiens qui passent toujours à la cardio-vasculaire en ce moment... cinq par jour. C'est ce qui m'incite à rechercher l'affection d'un animal, pour conjurer ces mauvais souvenirs, pour me déculpabiliser aussi, toujours est-il que le destin me fait adopter quatre chiots briards, destinés vraisemblablement à un laboratoire d'expérimentation : je prends ma revanche... bien maigre consolation il est vrai.

Grâce à la compréhension d'un propriétaire "humain", nous finissons par avoir un logement plus décent avec un petit jardin privé idéal pour les chiens.

Jusque-là, croyez-moi, je n'avais nullement l'intention de dévoiler quoi que ce soit de ma mésaventure à quiconque, encore moins d'en parler à un journaliste. Mes préoccupations quotidiennes : trouver de quoi manger, faire les démarches pour trouver du travail, etc., me font prendre conscience de la puissance dont dispose Paul à côté de mes possibilités s'il décidait de mettre ses menaces à exécution.

Ma vie au jour le jour est tellement petite comparée à leur magnificence. Que puis-je bien faire contre ces hommes qui manipulent des millions de francs, alors que Christine et moi comptons les centimes pour acheter une baguette ?

Après bien des déboires du genre :

- Vous cherchez du travail ?

- Oui.

- On a peut-être quelque chose pour vous, je vais remplir votre fiche.

Quel est votre nom ?

- Samir Mejri.

- Ah ! Je suis désolé, mais le patron ne veut plus d'arabe dans l'entreprise.

Liberté, égalité, fraternité... c'est écrit sur toutes les pièces de monnaie que j'ai durement gagnées.

Je finis tout de même par décrocher des petits boulots sans espoir de stabiliser cette situation précaire. Nous sommes bel et bien revenus comme il y a quelques années de cela, dans la "dèche". Christine déprime et pleure souvent alors que les images des animaux torturés viennent se heurter aux derniers mots que j'ai entendus en quittant l'institut :

- Vous verrez si les animaux vous rapporteront de quoi vivre tous les mois.

Parfois je me demande pourquoi j'ai démissionné, Christine ne me l'a jamais reproché, mais lorsque l'on compte les pièces de dix centimes pour acheter son pain, c'est dur.

Mes chiens ayant besoin d'être vaccinés, je m'adresse à une vieille dame du quartier qui connaît tout le monde, pour me conseiller un vétérinaire susceptible de me faire un prix.

- Allez voir celui-là, me dit-elle avec cet accent qui chante la provence, en plus, il paraît qu'il a fait des opérations pour libérer des bêtes, c'est vous dire s'il aime les animaux.

Le destin, encore lui ! me met en présence de ce vétérinaire à qui je raconte succinctement mon aventure ; nous sympathisons et je suis bien heureux de trouver quelqu'un qui me comprenne et m'aide à surmonter mes problèmes de conscience.

- Appelle-moi Jeannot, conclut-il. C'est très intéressant, donne-moi tes coordonnées, cela peut toujours servir.

Quelques jours plus tard, je reçois la visite d'un journaliste qui se dit très intéressé pour faire un article sur moi.

Je prends un peu peur, que faire ? De toute façon cela va-t-il servir à quelque chose ? Je repousse sa proposition, je ne suis nullement en position de faire face aux géants de l'institut. Le journaliste parti, commence un combat singulier avec ma conscience : dévoiler au public ou me taire et mener ma petite vie tranquille ?

Bien évidemment, dévoiler les atrocités dont j'ai été le témoin est un souhait qui va dans le sens de ma conception des choses, Toutefois, la dernière fois que j'ai pris une décision en accord avec ma philosophie du respect de la vie, cela s'est révélé très néfaste pour moi sans que personne ne s'en soucie, mais surtout sans que cela change quoi que ce soit à l'ordre des choses en ce qui concerne la vivisection en France. Je me garde bien de prendre une nouvelle fois une décision Juste et Morale, car les retombées sont souvent catastrophiques pour l'individu qui peut être fier de lui-même mais que le "système" écrase et broie sans remerciement.

Dénoncer l'institut et ce que j'y avais vu serait moral, mais après ? Qui subirait les foudres de l'institut, le journaliste qui gagne bien sa vie et continuera à bien la gagner ? le lecteur horrifié par mon témoignage ? Non, le seul à écopier sera encore et toujours moi.

Le journaliste revient à la charge une deuxième puis une troisième fois, me prenant par les sentiments et mettant admirablement en valeur l'importance que pourrait avoir un tel article dans un grand quotidien, il réussit à me convaincre. Je passe une journée entière à lui raconter l'histoire qu'il y a

dans ce livre. Il est tour à tour écœuré, révolté, soupçonneux parfois, mais à force de détails : convaincu et fermement décidé à faire son article.

L'article en question sort le 4 septembre 1989 et fait sensation. Le standard du journal est pris d'assaut, les lettres affluent dès le lendemain. L'article sera suivi par d'autres où figureront des lettres de lecteurs indignés. Dieu seul sait comment cet article arrive dans les mains de Paul qui téléphone à ma mère :

- Il nous a trahis alors qu'on voulait lui rendre service, etc.

A l'institut, c'est l'effervescence. Mais finalement, ils n'ont rien à craindre, je ne les cite pas et de toute façon des centaines de laboratoires fonctionnent comme eux, alors leurs crimes sont largement noyés dans l'anonymat d'un système bien établi. Un juge d'instruction, en train de mener une enquête sur un trafic de chiens, contacte le journal pour avoir mes coordonnées, il serait intéressé par mon témoignage mais cette fois-ci pour la Justice. C'est ensuite différentes personnalités qui font la même démarche. Le succès rencontré par l'article me donne le vertige, des gens me reconnaissent dans la rue, et Paul ne cesse de me menacer par ma mère interposée.

Je décide d'arrêter les frais de ce qui risque fort de prendre la même tournure que ma démission, à savoir qu'une noble intention ne se révèle qu'être la source de bien des ennuis. Quelques semaines plus tard, une responsable d'une association, en l'occurrence Marianne, arrive à passer, je ne sais comment, à travers les mailles du filet et à avoir mon numéro de téléphone. Elle tient à me féliciter pour mon courage et surtout m'invite à participer à une conférence de son association, mon témoignage étant "important", me confie-t-elle. Je veux bien rencontrer cette dame, mais l'idée de participer à cette conférence me fait peur. Encore une source de problèmes et ce sera toujours le même qui les aura !

Finalement, au mois de février 1990, je décide de me rendre à cette fameuse conférence. J'étais dans la galère jusqu'au cou, je ne voyais pas ce qu'il pouvait m'arriver de pire. Les huissiers me recherchaient pour tous les crédits que je n'avais pu honorer et j'avais dû me séparer de la quasi-totalité de mes meubles pour pouvoir manger. Je me souviens avoir dit à Christine en me rendant à la conférence :

- Qui sait, peut-être rencontrerons-nous un imprésario intéressé par mon histoire, et nous aurons enfin la vie tranquille !

A défaut d'imprésario, ce soir-là je rencontrais un jeune militant enthousiaste à en être agressif. Le style écolo passionné, végétarien, en relation étroite avec moult associations, grand, presque maigre, avec un tee-shirt Greenpeace. Ne m'en veux pas, Claude ! Mais c'est comme ça que je t'ai aperçu la première fois ! La fin de l'aventure, je lui laisse le soin de vous la raconter. Une chose est sûre, sans lui ce livre n'aurait probablement jamais vu le jour.

Que de travail pour essayer de faire connaître un témoignage ! Beaucoup, responsables d'associations et autres, étaient intéressés pour m'acheter les droits d'un scénario, finalement j'ai choisi de m'exprimer à travers ce livre. Ce récit est dédié à toutes les victimes silencieuses...

...Parlez de vivisection, écrit Claude RIBEAUX, et vous vous heurterez aux préjugés et idées préconçus qui protègent l'auréole du monde médical. Aussi le plus difficile dans la lutte antivivisectionniste n'est-il pas tant de diffuser des documents accablants que d'inviter votre interlocuteur à un travail de réflexion sur les idées qui lui font "excuser" les horreurs que vous lui montrez.

L'érosion du doute, pour qui veut bien s'y laisser soumettre, crée des passages dans le granit de la certitude par où pénètre alors la lumière de l'incertitude, source de réflexion.

Comme a déclaré le Dalai Lama : "Doutez, car le doute incite à la recherche, et la recherche est la voie qui conduit à la connaissance."

Puisse ce livre vous conduire à réfléchir sur le bien-fondé de la vivisection. Peut-être que les regards de ces victimes anonymes qu'a vu souffrir Samir ne sombreront pas dans l'oubli... Bien maigre consolation il est vrai...

Un second volume paraîtra dans quelques mois sous la direction de Claude RIBEAUX, très attentif à cet angoissant problème ; il présentera des documents, des réflexions, les nombreuses actions menées dans le monde, les réactions qui ne manqueront pas de surgir à la publication du présent ouvrage, des adresses de fabricants offrant des produits alternatifs, enfin une synthèse sérieuse.

Si vous désirez le contacter, écrivez-lui à notre adresse, nous transmettrons.

L'éditeur

Achévé d'imprimer
le 8 novembre 1991
sur les Presses de
l'Imprimerie des Duyes
04380 BARRAS - France

Pour le compte des Editions TERRADOU
04510 LE CHAFFAUT

Dépôt légal 4e trimestre 1991
I.S.B.N. 2-907389-43-2